59E ANNÉE FÉVRIER 1952

★

LA REVUE DE PARIS

ANDRÉ MAUROIS : Marcel Proust et Jean Santeuil

MARCEL PROUST : Bergotte et Madame Desroches

LOUIS KŒLTZ : L'Armée européenne

JEAN CASSOU : Vie du Morosin

Comte MARCHAND : Napoléon à l'île d'Elbe (Souvenirs)

HENRI MARTINEAU : Un Amour orageux de Stendhal

BÉATRIX BECK : Léon Morin, Prêtre (fin)

PIERRE ROUSSEAU : L'Astronomie découvre un nouveau Ciel

DENISE BOURDET : Images de Paris

THIERRY MAULNIER : La Rencontre des quatre " Grands "

MARCEL THIÉBAUT : Le Destin de Léautaud

•

Le Mois à Paris par JACQUES CHASTENET, CLAUDE ROGER-MARX, FRANCIS AMBRIÈRE, LUC DURTAIN, ANDRÉ VARAGNAC, JEAN FAYARD, MICHEL FARÉ, GEORGES PILLEMENT

★

LA LIVRAISON : 190 FRS

SOMMAIRE

		Pages
ANDRÉ MAUROIS	Marcel Proust et Jean Santeuil..	3
MARCEL PROUST	Bergotte et Madame Desroches.	15
LOUIS KŒLTZ	L'Armée européenne.	30
JEAN CASSOU	Vie du Morosin	40
Comte MARCHAND	Napoléon à l'île d'Elbe (Souvenirs)..	46
HENRI MARTINEAU	Un Amour orageux de Stendhal.	66
BÉATRIX BECK	Léon Morin, Prêtre (fin)..	80
PIERRE ROUSSEAU	L'Astronomie découvre un nouveau Ciel	115
DENISE BOURDET	Images de Paris..	125
THIERRY MAULNIER	La Rencontre des quatre " Grands "	133
MARCEL THIÉBAUT	Le Destin de Léautaud	138
	Le Mois à Paris..	153
	Chronique bibliographique	165

★ ★

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS

publiera prochainement

L'ALLEMAGNE ET LE RÉARMEMENT

par **Robert d'HARCOURT,** *de l'Académie française*

ENQUÊTE SUR LE MACHIN
par
Jacques PERRET

LE MIRACLE DE SAINT-JANVIER
par
Roger PEYREFITTE

TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros). .. Fr. **1.900**
— : Six mois (6 numéros). **950**

Étranger : Un an (12 numéros) .. Fr. **2.300**
— : Six mois (6 numéros) .. **1.150**

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U.S.A. .. .. **$ 7**

Canada .. .. **$** canadiens **7,30**

Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 1.12237 à Genève. } Fr.S. **28**

En cas de paiement par chèque bancaire .. .. Fr.S. **30**

Belgique : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 3.509-64 à Bruxelles. } Fr.B. **328**

En cas de paiement par chèque bancaire. .. .. Fr.B. **340**

Italie . .. . Lires **4.360**

Angleterre.. .. .. **£ 2/9**

Égypte.. .. .. Piastres. **290**

Hollande .. .. Florins. **26**

Portugal .. .. Escudos. **198**

La différence que l'on peut constater entre le prix de **2.300** francs et la somme équivalente indiquée en certaines monnaies étrangères résulte des commissions d'encaissement bancaires.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

Au Brésil : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio de Janeiro
En Uruguay : s'adresser à R. F. Besnard, Edificio Artigas 4º Piso Es. 409.
Calle Rincón 487 Montevideo.

Prière de joindre la somme de 25 francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse

LA REVUE DE PARIS : Société à responsabilité limitée, capital 75.000 francs
Propriétaires : Edmée de La Rochefoucauld - André de Fels

RETENEZ DÈS A PRÉSENT :

L'ANNUAIRE DESFOSSÉS-SEF 1952

qui paraîtra fin janvier 1952

En DEUX VOLUMES

totalisant 3.600 pages

entièrement remis à jour comprenant :

Notices complètes sur sociétés cotées. Listes et adresses des Administrateurs, Agents de change, Courtiers, Banques et Établissements financiers. Législation (Loi du 24 juillet 1867 mise à jour au 1er décembre 1951)

●

PRIX EXCEPTIONNEL JUSQU'AU 15 JANVIER 1952

Aux bureaux de l'Annuaire (42, rue N.-D.-des-Victoires). **5.500 fr.**
Franco..... 5.800 fr. Étranger (franco).... 7.000 fr.

PRIX APRÈS LE 15 JANVIER 1952

Aux bureaux de l'Annuaire (42, rue N.-D.-des-Victoires). **6.500 fr.**
Franco..... 6.800 fr. Étranger (franco).... 8.000 fr.

●

*Adresser commandes et le montant par chèque bancaire ou chèque postal **1889-86** Paris, à*

COTE DESFOSSÉS

42, rue N.-D.-des-Victoires - PARIS (2e)

Si vous voyagez beaucoup

prenez un **ABONNEMENT**

CARTE-ABONNEMENT
remplaçant les billets au plein tarif
ou **CARTE**
permettant d'obtenir des billets
au **1/2 TARIF**

- **sur un parcours déterminé**
- **sur les zones du réseau de la SNCF** (14 zones).

Il existe également des cartes-abonnements sur des zones autour de certaines grandes villes.

RENSEIGNEZ-VOUS DANS LES GARES

SNCF * SNCF * SNCF * SNCF

VOUS qui écrivez beaucoup
LE STYLO
303
CONTIENT
4 FOIS PLUS D'ENCRE
BREVETÉ PAR
STYLOMINE

IL Y A L'OFEVRERIE ARGENTÉE ET IL Y A
Christofle
37 pièces
OFFEVRERIE
Christofle

toujours
APPRÉCIÉ
CAOUTCHOUCS
à l'Aigle
HUTCHINSON
C'EST UNE GARANTIE ET UNE RÉFÉRENCE UNIQUES

MARCEL PROUST ET JEAN SANTEUIL

par André Maurois

Quand furent publiés les premiers fragments de *Jean Santeuil*, quelques lecteurs inattentifs, trop prompts à juger, murmurèrent : « Pourquoi livrer ce texte au public ? Puisque Proust avait choisi, pour ces pages, l'oubli, il fallait respecter sa volonté. » Je crois, et même suis certain, qu'ils se trompaient. Quel rapport y a-t-il entre le jugement que porte, sur ses premiers essais, un écrivain qui a repris depuis lors le même sujet et en a tiré une épreuve meilleure et les précieuses découvertes que pourra faire, bien des années plus tard, un ami fidèle de l'œuvre parmi « les copeaux d'un travail sublime » ? Notre admiration pour les tableaux d'un peintre est-elle une raison pour dédaigner les esquisses qu'il refusa jadis de montrer ? Elles ont une beauté toute différente, plus négligée, plus hardie, parfois aussi plus émouvante. Bien sûr, il ne faudrait pas annoncer comme un ouvrage achevé tel écrit que l'auteur eût détruit ou corrigé. Mais présenter une esquisse comme

En frontispice, photographie de Laure Albin-Guillot (Palais du Luxembourg).

Copyright by Revue de Paris 1951

telle, permettre l'étude de la formation du génie, placer la première *Éducation sentimentale* à côté de la seconde ou *les Misères* à côté des *Misérables*, me semble être une entreprise utile et louable.

Il m'est d'autant plus permis de le dire que je n'ai joué aucun rôle actif dans la découverte de ce manuscrit. Au temps où j'écrivais *A la Recherche de Marcel Proust*, madame Gérard Mante-Proust avait eu la gentillesse de me communiquer de nombreux carnets et cahiers inédits de son oncle. J'y avais trouvé des états antérieurs de scènes que nous connaissions seulement sous leur forme achevée, et aussi des fragments d'une version des *Jeunes filles en Fleurs* écrite, comme *Un Amour de Swann*, à la troisième personne, Marcel n'ayant pas alors l'audace de se mettre lui-même en scène. Il restait, je le savais, dans la maison de la rue Alfred-Dehodencq, beaucoup de papiers qui n'avaient encore pu être classés. Quand Bernard de Fallois, jeune agrégé de lettres, vint me dire qu'il écrivait une thèse sur Proust, je priai madame Mante de l'autoriser à voir ces dossiers et à les dépouiller. Ses recherches portèrent particulièrement sur des caisses pleines de feuillets manuscrits, dont beaucoup étaient déchirés. Bernard de Fallois entreprit d'utiliser cet abondant regain. Ce fut un travail immense, d'une pieuse et patiente minutie, mais que récompensa la joie de reconstituer un roman tout entier : *Jean Santeuil*.

Comme un archéologue, au cours de ses fouilles, trouve, sous un temple, un sanctuaire plus ancien, puis, creusant plus profondément, quelque autel taillé dans le roc et consacré à un culte préhistorique, le chercheur proustien, au-delà du *Swann* primitif que j'avais eu la chance d'entrevoir, aperçoit maintenant, entre *les Plaisirs et les Jours* et *la Recherche du Temps perdu*, un roman de mille pages dont l'existence avait à peine été soupçonnée. Sans doute on savait que, dans une dédicace à Pierre Lavallée, en 1896, Proust avait écrit : « *Je dis* mon *livre comme si je n'en devais jamais écrire un autre. Tu sais bien que ce n'est pas vrai. Si je puis terminer celui qui est entrepris et en commencer d'autres, ne me ménage pas, je t'en prie, l'inspiration de ta tendresse, la récompense de ta compréhension. Féconde et aime en moi mes défauts qui te sont le meilleur de moi-même...* » Vers la fin de septembre 1896, il disait aussi, dans une lettre à sa mère : « *...si je ne peux pas dire que j'aie encore travaillé à mon roman, dans le sens d'être absorbé par lui, de le concevoir d'ensemble depuis le jour (quelques jours avant ton départ) le cahier que j'ai acheté et qui ne représente pas tout ce que j'ai fait, puisque avant je travaillais sur des feuilles volantes — ce cahier est fini et il a cent dix pages, grandes...* » En 1899, il travaille encore à ce livre. *A Marie Nordlinger*, 5 *décembre* 1899 : « *Je travaille depuis très longtemps à un ouvrage de très longue haleine, mais sans rien achever...* » Il ne s'agit pas de ses traductions de Ruskin, car il ajoute : « *Depuis une quinzaine de jours, je m'occupe à un petit travail absolument différent de ce que je fais généralement, à propos de Ruskin et de certaines cathédrales...* » C'est, en effet, vers 1900, que commence

pour lui le temps des traductions. Le roman est alors abandonné. Longtemps, en lisant les allusions de Proust à ce premier travail, on avait pensé qu'il s'agissait de fragments et esquisses de *Swann*. En un sens, cela était exact car *Jean Santeuil* est une préfiguration de la *Recherche*, mais si différente du livre définitif que la comparaison des deux ouvrages sera, pour l'historien littéraire et pour le critique, un sujet d'études passionnant, cependant que les beautés propres de *Jean Santeuil*, dont une part seulement a été conservée dans l'édifice reconstruit, donneront à ceux qui ont, pour l'œuvre de Proust, un goût authentique et profond, de nouvelles raisons de l'aimer.

Non qu'il s'agisse, je le répète, d'un ouvrage aussi parfait que *la Recherche du Temps perdu*. « *J'écris au galop, j'ai tant à dire.* » *Jean Santeuil*, écrit au galop, n'a jamais été revu par son auteur. Les répétitions de mots, les négligences de style y sont évidentes. Ce manuscrit n'est qu'une tentative pour trouver le chemin d'un roman, les balbutiements d'un génie naissant qui se cherche. La transposition, toujours nécessaire au romancier, est ici à peine commencée. *Jean Santeuil* apparaît bien plus naïvement autobiographique que *la Recherche*. Le père et la mère du héros ressemblent davantage aux personnages réels qu'ils furent qu'à ceux, sublimés par la mort, de la version ultérieure, et l'on retrouve, dans les âpres et tendres querelles de Jean Santeuil avec ses parents un écho, à peine déformé, des lettres de Proust adolescent. Les feux maudits de Sodome et de Gomorrhe ne brillent que faiblement dans l'ombre et l'auteur ne pouvait les attiser de tout son souffle tant que sa mère était vivante. Surtout Proust n'a pas trouvé son véritable sujet qui sera le roman du roman, le passage du temps perdu au temps retrouvé. On pense à ces tableaux de jeunesse de Cézanne ou de Van Gogh, si éloignés de ce que sera plus tard la manière du maître, mais où nos yeux, éclairés et guidés par le souvenir de ce qui suivit, découvrent avec bonheur des promesses, depuis si bien tenues.

***

Qu'est-ce donc exactement que *Jean Santeuil?* « *Puis-je appeler ce livre un roman?* » dit Proust. « *C'est moins peut-être et bien plus, l'essence même de ma vie recueillie sans y rien mêler, dans ces heures de déchirement où elle découle. Ce livre n'a jamais été fait, il a été récolté.* » Oui, et récolté au petit bonheur, en flânant par les sentiers du temps, sans effort pour suivre une route directe ou pour aller vers un but défini. Les personnages apparaissent, puis disparaissent, comme il arrive dans la vie où des couches successives d'amis, de familiers, se recouvrent sans se pénétrer, mais comme il n'arrive guère dans le roman où l'artiste maintient toujours quelque unité. D'ailleurs telle est alors la crainte chez Proust d'être identifié trop étroitement avec son héros qu'il l'éloigne encore de soi par une introduction où il se peint, dans une ferme-auberge

de Bretagne, avec un camarade, rencontrant un écrivain illustre, C..., qu'il place au-dessus de tous les autres. Les deux jeunes gens se lient avec C... qui leur lit le roman auquel il travaille, long récit « *interrompu par quelques réflexions où l'auteur exprime son opinion sur certaines choses, à la manière de romanciers anglais qu'il avait autrefois beaucoup aimés* ». Les deux amis savent par C... que l'histoire contée par lui est rigoureusement vraie, car il ne peut écrire que ce qu'il a personnellement senti. De nombreux traits montrent que C... n'est autre que Proust lui-même, mais celui-ci maintient avec ténacité cette fiction au second degré. A la fin de l'introduction, C... meurt et, comme les journaux ne parlent d'aucun roman trouvé parmi ses papiers, les deux amis se décident à publier la copie qu'ils possèdent.

Cette longue note liminaire semble avoir rempli deux fonctions : celle, bien connue, de tant de « manuscrits trouvés dans une bouteille », voire « dans une cervelle », dont l'existence fictive donne à l'auteur l'illusion qu'il se décharge sur un être imaginaire de toute responsabilité ; et celle de permettre à Marcel d'esquisser un premier « portrait du peintre » car les procédés de travail qu'il prête à C... se rapprochent des siens, l'amour de C... pour les romanciers anglais correspond à celui de Proust pour Dickens, Eliot, Hardy auxquels il devra tant ; les précautions oratoires de C..., coupant la lecture qu'il fait de son manuscrit aux deux jeunes gens de critiques sur soi-même destinées à faire tomber celles des auditeurs ; enfin (et cela est déjà plus secret, plus intime) un certain sadisme que les deux amis, surpris, observent chez cet homme à d'autres moments si bon, tout en cette introduction évoque ce que nous savons du caractère de Proust lui-même.

Ici commence le roman, par une scène que nous reconnaissons aussitôt, où le petit Jean Santeuil souffre parce que sa mère, qui voudrait l'élever virilement, refuse, un soir où un grand médecin rend visite aux parents de Jean, d'aller l'embrasser dans son lit. Il est clair que la vie de Proust a été jalonnée de quelques impressions très fortes qui resteront, tout au long de son œuvre, ses thèmes essentiels. Le baiser de la mère est l'une d'elles ; nous en trouverons un peu plus loin une autre : l'affreuse tristesse d'être privé de la rencontre quotidienne, aux Champs-Elysées, d'une petite fille qu'il aime. Dans *Swann*, ce sera Gilberte ; ici elle se nomme Marie Kossichef, le prénom étant celui du modèle qui était, on le sait, Marie de Benardaky. Jean est envoyé au lycée et il y brille moins que n'aurait pu le faire espérer sa vaste culture parce que, dans les devoirs français où l'on attend de lui un récit élégant, il épanche trop fiévreusement son amour ou sa pitié, en les ornant d'images empruntées aux poètes. Les lectures favorites de Jean Santeuil ne sont pas celles du Narrateur de *la Recherche* (il y a en effet dix ans au moins d'écart) ; ils ont en commun Balzac, Stendhal, mais Jean Santeuil, comme le Marcel des lettres à madame Proust, lit surtout Leconte de Lisle, Théophile

Gautier ; il se refuse aux classiques, trop raisonnables ; il se plaît à penser avec Leconte de Lisle, philosophe pour adolescents, que tout en ce monde est vanité, mensonge et que

La vie antique est faite inépuisablement
Du tourbillon sans fin des apparences vaines.

La seconde partie nous conduit à Etreuilles, première incarnation de Combray. La future Françoise s'y nomme Ernestine ; la grand-tante est là, curieuse et comique ; la lanterne magique montre Geneviève de Brabant et Golo ; déjà les lilas, les pommiers, les aubépines d'Illiers se transforment en quelque chose de magique et d'étrange, déjà le coquelicot dresse au sommet du mât son pavillon rouge et élancé ; déjà les asperges plaisent à Jean par la douceur de leurs teintes bleues et roses, mais ces tableaux, bien que ravissants, demeurent sommaires. Le Proust de *la Recherche* sera plus grand paysagiste.

La troisième partie nous apparaît tout à fait neuve. Nous savions qu'un professeur de philosophie, Darlu, avait exercé sur Proust une profonde influence. *Jean Santeuil* nous introduit dans la classe de Darlu et fait de lui, sous le nom de monsieur Beulier, un affectueux croquis. Les scènes de la retenue, du cadeau de jour de l'an, de la servante du philosophe sont originales et belles. Cependant Jean est introduit dans le monde-monde par un camarade, Henri de Réveillon, fils du duc de Réveillon, « premier duc français », et par une tante, madame Desroches. Découverte du côté de Guermantes. Les séjours à Réveillon, en Champagne, sont l'occasion, dans la quatrième partie, de tableaux de nature et de portraits. Beaucoup de ceux-ci sont excellents, mais l'étrange est que les personnages ne paraissent guère que le temps d'être décrits, de sorte que leur défilé rappelle plutôt des *Caractères* et La Bruyère, qu'un roman et Balzac.

La cinquième partie, autre révélation, est liée de manière étroite à la vie politique du temps : scandale de Panama, et affaire Dreyfus. Nous assistons à la chute d'un grand ministre, Charles Marie, et Proust est trop poète, trop équitable aussi, pour ne pas voir ce qu'il y a de pathétique et de lâche dans cette exécution, par ses propres amis, d'un homme coupable sans doute, mais comme le sont les malheureux humains, avec un grand fond d'innocence. Cet épisode contiendrait la matière d'un roman balzacien, ou proustien, qui serait d'un intérêt « capitalissime » mais ne devait jamais être développé. Plus loin les séances de la Cour de Cassation, siégeant pour la révision du procès Dreyfus, les entrées du colonel Picquart, du général de Boisdeffre, sont vues par un œil frais qui note le réel en peintre impressionniste, par petites touches authentiques, avec une remarquable honnêteté car, malgré ses vives passions dreyfusardes, il ose dessiner un Picquart décevant et un Boisdeffre impressionnant. Tout cela ne sera pas utilisé, ou fort peu, dans *la Recherche*. Proust, avec raison, y présentera l'Affaire non plus en

mettant en scène les protagonistes historiques, mais en faisant voir l'image réfléchie des événements dans les esprits de Saint-Loup, de Bloch, des Guermantes.

La sixième partie se passe en Bretagne, à Beg-Meil. Elle contient une tempête sublime. « Mer grosse à Penmarch. » Elle se termine par une première apparition du couple sensation présente - souvenir évoqué, thème qui sera dans *la Recherche* celui de la petite madeleine et servira de prélude à toute l'œuvre, qui n'est encore dans *Jean Santeuil* qu'une brève phrase de violon, aussitôt submergée, mais que nous, lecteurs du plus grand Proust, trouvons plaisir à entrevoir sous cette primitive et modeste forme. La septième partie nous introduit, à Provins, dans une vie militaire qui préfigure celle de Saint-Loup ; ce cahier contient en outre de beaux paysages : Réveillon à l'automne, l'hiver à Réveillon, et une gracieuse esquisse de la comtesse Gaspard de Réveillon où l'on reconnaît aussitôt la comtesse Mathieu de Noailles, grand poète dont les vers sont tristes et la conversation spirituelle et drôle, ce qui surprend Jean jusqu'à ce qu'il ait compris que ce n'était pas du tout que les poésies de la comtesse Gaspard ne fussent pas sincères, « *mais au contraire qu'elles exprimaient quelque chose qui en elle était si profond qu'elle n'aurait même pas pu y penser, en parler, le définir comme une chose différente de soi, qu'elle y aurait peut-être vu aussi une sorte de sacrilège* ».

Huitième partie : parmi des personnages qui, eux non plus, ne reparaîtront pas, et dont quelques-uns, fort méchants, ne peuvent pardonner à Jean sa rapide ascension mondaine, il retrouve Marie Kossichef qu'il a tant aimée, enfant, mais cette partie de lui est morte. Première entrée du thème : relativité de l'amour et dégradation des sentiments. C'est à l'amour, et singulièrement aux amours de Jean avec une madame S... (Françoise) que sera consacrée la neuvième partie. Elle est toute proche de *Swann* et l'on sent que l'auteur, depuis le temps où il commençait son livre, a mûri. Il a connu les angoisses de la jalousie ; il sait maintenant que « *les passions, quand elles viennent sur la tige déjà grande et en ayant déjà porté plusieurs, de la vie, ne ressemblent pas plus à la passion primitive qu'aux églantines les roses cultivées* ». L'analyse des sentiments est ici presque aussi fine et profonde que dans *la Recherche ;* la seule faiblesse est que tous ces êtres ne vivent que par le sentiment. Madame S... n'a pas les traits précis d'Odette, ni Jean ceux de Swann. Ces caractères abstraits semblent plus d'un moraliste que d'un romancier. Toutefois cet épisode est remarquable et « la petite phrase », identifiée comme une phrase de la Sonate de Saint-Saëns, l'éclaire de son divin sourire qui, au temps où l'on n'aime plus, devient triste et désenchanté.

La dernière partie se termine par d'admirables pages sur la vieillesse de monsieur et madame Santeuil. On ne voit pas ici réapparaître, déguisés en vieillards, tous les personnages du livre, car l'auteur est plus jeune que celui de *la Recherche* et ses contemporains n'ont pas eu le temps de blanchir. Ce n'est pas non plus *le Temps retrouvé,* puisque Proust n'a

pas encore compris que cette porte, celle du salut par l'art, est la seule qui s'ouvrira devant lui ; mais la fin de *Jean Santeuil* donne déjà le sentiment poignant, et pourtant apaisant, de la fuite irrémédiable, implacable et régulière du temps. La marée des années monte et pousse devant elle les générations. Elles conservent jusqu'au bout les idées qui furent celles de leur jeunesse, mais tempérées par l'âge, estompées par les désillusions, et colorées aussi par le reflet en eux de leurs enfants. Comme un homme du XVIIe siècle, fût-il prince ou artiste, nous apparaît avant tout comme un homme du XVIIe siècle, M. Santeuil et le duc de Réveillon sont tous deux, malgré les écarts de caste, des Français qui ont été jeunes vers 1870, cependant que Jean Santeuil et Henri de Réveillon, portés par la vague suivante sont, eux aussi, au même niveau, « celui des vingt ans en 1890 ». Cette haute manière de survoler les vies individuelles en fait paraître à la fois la poésie et la vanité, l'humilité et la grandeur. Madame Santeuil regarde dormir son mari d'un sommeil déjà tout proche de la mort. L'œuvre du temps ne peut s'interrompre et l'esquisse, en se terminant sur cette idée du Temps, annonce merveilleusement le grand tableau que le peintre, maintenant, va commencer.

***

On voit que *Jean Santeuil* est un livre tout à fait distinct de *la Recherche*, non seulement parce qu'il est inachevé, mais parce que manquent encore le sujet-clef du chef-d'œuvre (qui sera la métamorphose d'un enfant, nerveux et faible, en artiste), la continuité des personnages essentiels (Odette, Swann, Charlus, Legrandin, Norpois, Vinteuil et tant d'autres ne sont pas encore nés), la décision d'écrire le livre à la première personne, et le courage de plonger dans le sulfureux abîme de Sodome.

Mais un grand écrivain ne se forme pas *ex nihilo*, vers le milieu de son âge, et les éléments de l'auteur de *la Recherche* préexistent nécessairement dans l'auteur de *Jean Santeuil*. Déjà celui-ci a l'intuition de cette substance qui fait le fond de l'humanité et se retrouve en tous temps et tous lieux ; déjà il est le moraliste qui, au-delà des observations particulières, sait découvrir une loi générale. S'il peint un vieillard (M. Sandré, père de madame Santeuil), il parle en fait de tous les vieillards : « *La figure de M. Sandré avait beau être dure, comme elle était vieille, elle était douce. Les vieilles gens ne s'aiment pas, ils aiment leurs enfants. Ils les adorent et ils les quitteront. Ils en souffrent, non pour eux, mais parce qu'ils les voient ne pas faire ce qu'ils devraient... Ils en souffrent et ils leur pardonnent, et même en ce qu'ils blâment, ils les admirent, car leur sévérité s'est émoussée, ils se sont résignés à l'inévitable et à force d'avoir été les défauts de* leurs *enfants, ces défauts leur sont devenus chers...* »

Tout lui est prétexte à des rapprochements inattendus de faits en apparence de nature diverse, mais en fait commandés par les mêmes lois. *Exemple :* Jean, à Etreuilles, n'était pas aveugle à la cruauté d'Ernestine envers les filles de cuisine qu'elle torturait et les animaux qu'elle

égorgeait, mais malgré sa sensibilité, « *il se sentait invinciblement donner raison à la seule personne qui sût faire son lit comme il aimait à y être couché, le café assez chaud et la crème au chocolat assez coulante. Quel que soit notre désir de justice et de charité, notre préférence ira toujours au coiffeur qui saura nous raser sans nous couper et fixera exactement la mèche qui nous distinguera dans le monde... Au risque de le faire prendre en grippe par le patron, et peut-être renvoyer, nous ne choisirons pas le garçon plein de cœur qui nous coiffe d'une manière ridicule et, dans son désir de s'instruire, nous débite des phrases prétentieuses pour lesquelles nous nous sentons d'autant moins d'indulgence qu'en même temps, dans la glace, nous nous sentons devenir de plus en plus laid sous ses mains innocentes et maladroites...* »

On voit comment cette souveraine intelligence, tout en comprenant qu'il n'y a de science que du général, parce qu'elle est celle d'un poète, ne tombe jamais dans l'abstrait. « *Heureusement pour le romancier, il y a moins de goûts et de caractères que d'hommes, ou plutôt le plus singulier participe suffisamment aux goûts et aux caractères d'un grand nombre d'hommes, de sorte qu'en te parlant de mes amis, j'ai chance, lecteur, de t'étonner par la connaissance approfondie des tiens que je n'ai pourtant jamais vus si, comme le spectateur naïf, tu ne vois pas que l'escamoteur n'a pas besoin d'avoir par miracle vu ta carte pour te dire quelle elle est car, dans le jeu où tu as cru choisir, toutes les cartes étaient pareilles.* »

Que le moraliste doive toujours collaborer avec le romancier, Proust en est si conscient qu'il exige lui-même, de ses auteurs favoris, cette double appartenance et qu'il se trouve plus particulièrement heureux quand il trouve chez eux une de ces réflexions qui n'ont pas de rapport immédiat avec la contingence du récit. « *Car un écrivain que nous adorons devient pour nous comme une sorte d'oracle que nous aimerions à consulter sur toutes choses et, chaque fois qu'il prend la parole pour donner ainsi son avis, exprimer une idée générale, nous sommes ravis, nous écoutons bouche bée la maxime qu'il lui plaît de laisser tomber, désolés qu'elle soit si peu longue...* » Sentiment que nous éprouvons comme lui à l'égard de Stendhal et de Balzac, tous deux sentencieux sans affectation, et plus encore à son égard, car le long chapitre sur *Madame S...* contient tout un *De l'Amour*. Aucun philosophe n'analysa la haine de manière plus pénétrante que celle-ci : « *Telle est la haine qui écrit chaque jour pour nous, de la vie de nos ennemis, le roman le plus faux. Elle leur suppose, au lieu d'un médiocre bonheur humain traversé des peines communes, qui viendraient remuer en nous de douces sympathies, une joie insolente qui irrite notre rage. Elle transfigure autant que le désir... Mais d'autre part, comme elle ne peut s'assouvir que dans la destruction de cette joie, elle la suppose, elle la croit, elle la voit perpétuellement détruite. Pas plus que l'amour, elle ne se soucie de la raison et elle vit l'œil fixé sur une espérance invincible...* »

Moraliste donc, et d'une haute noblesse de cœur. Proust a été élevé par des parents dont parfois le rigorisme ou l'étroitesse de jugement l'ont blessé, mais qui lui enseignèrent par l'exemple le sentiment de

l'honneur et celui de la fidélité. Si relativiste que doive devenir sa conception de l'amour, il ne doutera jamais de l'amour maternel, de la tendresse en amitié, du devoir d'être bon, ni d'une certaine forme de dévotion à la beauté, que l'on trouve cette beauté dans la nature ou dans les œuvres des artistes. L'ascèse du créateur ne pouvait être décrite dans *Jean Santeuil*, conçu pendant la période mondaine de Proust, comme elle le fut plus tard dans *le Temps retrouvé*, mais la gravité du ton la fait plus d'une fois pressentir comme s'annoncent à l'orchestre, par une attente solennelle, la marche ou l'hymne qui bientôt vont remplir les auditeurs d'enthousiasme ou de piété. Après les pires moments d'injustice passionnée, ses héros redeviennent sensibles à la douceur d'une scène calme et cordiale, au bonheur d'un sourire échangé, au frémissement tendre d'un beau soir. Quand Jean Santeuil est seul dans sa chambre, souvent son âme débondée anime divinement toutes choses et sent à côté d'elles des dieux humbles et fraternels, et lorsqu'il se trouve, chez sa mère ou chez M. Beulier, en présence de la générosité, au sens cartésien de ce beau mot, il sent s'éveiller chez lui une émotion qui, loin d'être un abandon complaisant à la sensiblerie, est au contraire toute pénétrée d'humour : « *Et du reste si l'on cherche ce que la vraie grandeur imprime en nous, c'est trop vague de dire que c'est le respect, et c'est même plutôt une sorte de familiarité. Nous sentons notre âme, ce qu'il y a de meilleur et de plus sympathique en nous, en eux, et nous nous moquons d'eux comme de nous-mêmes...* » Ce qui est du meilleur Proust et nous fait comprendre, en passant, pourquoi il aimait tant Dickens.

***

Le second trait capital de l'auteur de *Jean Santeuil*, quand celui de *la Recherche* perce le masque, encore malléable, de son devancier, c'est qu'il est, avant tout, un poète. « *A vrai dire les événements d'une vie*, dit-il, *ne présentent aucun intérêt dépourvus du sentiment qui en fait le poème.* » Dès le temps de ce premier ouvrage, il sait, par instinct, que la vérité commence seulement quand l'artiste « *prendra deux choses différentes, posera leurs rapports et les enfermera dans les anneaux nécessaires d'un beau style.* » Les comparaisons, dans *Jean Santeuil*, fourmillent. Plus que jamais, dans cet ouvrage de jeunesse, nous comprenons combien Proust pensait spontanément et naturellement par images.

En voici quelques exemples, notés au petit bonheur dans cinquante pages : madame Gaspard de Réveillon trouvant de la drôlerie dans toute chose et montrant par son esprit « *que la gaîté est un élément fondamental et qu'on en peut dégager de tout fait rencontré, comme l'analyse chimique nous montre que le carbone n'est pas un corps qu'il soit nécessaire d'aller chercher dans la terre, mais qu'il se trouve à notre portée dans tous les corps et qu'on n'a qu'à le dégager...* » — Le censeur du lycée qui dit bonjour au cancre « *avec le sourire protecteur et craintif d'un ministre qui rencontre le chef de l'opposition* ». — Le feu affaissé (dans la cheminée

de Réveillon) qui semblait avoir besoin de bois et faisait par moments entendre un petit cri, comme un chat qui attend son lait. — Jean Santeuil jetant un voile sur les faiblesses de la conversation de son père, comme une femme charmante qui répare sans cesse les maladresses de son mari, ou comme un peintre qui enveloppe de brume les parties mal dessinées de son tableau. — Jean amoureux : « *Comme une poule que sa nature, sans lui faire connaître si elle réchauffe des œufs de poussin ou des œufs de serpent, force pourtant à leur donner sa vie, il couvait cet avenir inconnu et sa douteuse espérance, avec toute la chaleur infatigable de son âme attentive.* » — « *La vie n'est belle que de loin. Au fond elle ne nous réserve rien de plus que ce que contient la plus ennuyeuse journée de classe. En passant celle-ci médiocrement, nous avons vécu la vie d'avance, comme dans un étroit échantillon on peut se figurer toute l'étoffe puisqu'elle n'est que la répétition des mêmes fils pareillement entrecroisés.* » — Portrait du général de Boisdeffre : « *Quoiqu'il eût l'air encore assez jeune, ses joues étaient revêtues d'une sorte de fine lèpre rouge ou violacée comme la vigne vierge ou certaines mousses revêtent les murs à l'automne.* »

Car Proust, dès ce temps-là, sait que le second terme de la comparaison, celui qui est aperçu, comme par transparence, à travers la réalité, doit être lié à quelque sensation élémentaire ou à quelque spectacle naturel. De la poésie des arbres, du vent, de la mer, il parle dans *Jean Santeuil*, lui écrivain alors tout à fait inconnu, mieux qu'aucun auteur de son temps, à la fois en homme qui a essayé, avec une ardeur mystique, de communier avec la beauté des choses et en lecteur qui a cherché et trouvé les secrets de Chateaubriand, et peut-être aussi de Stendhal. Dès les premières pages de l'introduction : « *Et là dans ce lieu véritablement sublime, il suivait des yeux les nuages, examinait le vol des oiseaux qui passaient sur la mer, écoutant le vent, regardant le ciel à la façon des anciens augures, non comme un présage de l'avenir, mais plutôt, à ce que j'ai compris, comme un ressouvenir du passé, car des gouttes de pluie qui commençaient à tomber, un rayon de soleil qui reparaissait, suffisaient à lui rappeler des automnes pluvieux, des étés ensoleillés, des heures obscures de son âme qui s'éclaircissaient alors, à l'enivrer de souvenirs et de poésie...* » Le lieu élevé « véritablement sublime » rappelle Stendhal, mais le reste, cette nature imprégnée de sentiment, cette longue phrase mélancolique appartiennent au Proust encore futur.

Entre le style de *la Recherche* et celui de *Jean Santeuil*, il y a certes de notables différences. Le roman de jeunesse, premier état, est écrit d'un jet, à la diable, sans les patientes reprises des cahiers où Proust polissait ses couplets filés. Si les comparaisons y sont, comme on vient de le voir, innombrables, on n'y trouve guère de ces longues métaphores, amenées de très loin, annoncées discrètement par un adjectif envoyé en avant-garde, puis envahissant tout un paragraphe, en ordre serré, comme la fameuse image de l'Opéra vu comme un aquarium. Il y a dans *Jean Santeuil* moins d'artifices, mais aussi moins d'art.

Pourtant les ressemblances heureuses entre les deux ouvrages ne manquent point. Même adresse à faire alterner des maximes ou sentences très écrites avec des citations de propos d'une extrême simplicité. « *Ah ! il fait vraiment chaud. Un orage ferait du bien. — Vous, je vois que vous allez monter dormir* », effet que Proust emprunta sans doute à France qu'il lisait alors beaucoup. De France aussi, çà et là, il copie l'alliance de deux adjectifs dissonants et contradictoires. Toutefois cela est rare et déjà il se plaît à cerner peu à peu un objet de trois adjectifs, ou plus, dont le faisceau se referme sur une nuance exacte : « *le sourire étincelant, moqueur et doux de Marie* ». Bien que les phrases soient moins soigneusement modelées, certaines d'entre elles atteignent dès le début de *Jean Santeuil* à la précision magistrale qu'il aimera tant plus tard : « *Il remettait des fraises, et de temps en temps un peu de crème, avec toute l'expérience d'un coloriste et la divination d'un gourmand.* » — « *Un menu, s'il renseigne comme une gazette, excite aussi comme un programme.* » — « *C'est mon petit Noël, dit-il à sa mère avec la modération d'un philosophe et la douceur d'un poète.* »

Bref on trouve, en cet ouvrage miraculeusement sauvé de l'oubli, presque tout ce qui fera la poésie intellectuelle, poignante et tendre de *la Recherche*. Presque tout, mais non pas tout, car une part du génie proustien est encore dans les limbes. Cela tient pour une part à ce que Proust n'a pas alors traduit Ruskin et l'on mesure par l'écart entre le style de *Jean Santeuil* (surtout au début) et celui de *Swann*, ce que devra Marcel à *la Bible d'Amiens*. La peinture et la musique jouent ici un rôle moindre et l'on ne trouve point d'images empruntées à Carpaccio, à Mantegna ; point de Zephora, fille de Jethro ; point d'anges musiciens, point de guerriers appuyés sur leur lance. Ce sera Ruskin qui formera Proust à dérouler ses périodes avec la grâce de vagues lentes ou de chevelures florentines, et à incruster d'améthyste et de corail les plus simples descriptions de fleurs, de reflets sur l'eau ou de bœuf en daube. Aux jours de Jean Santeuil, Marcel est encore sous l'influence de Flaubert, qu'il a tant lu et qu'il pastiche si bien. De nombreuses pages sont écrites à l'imparfait flaubertien, cet imparfait en trottoir roulant, semé de « *on* » collectifs. « *Tout de même c'était bien bon quand, commençant à avoir froid, à avoir faim, on retraversait le village et qu'on apercevait derrière les arbres du parc les lampes dans le salon, et qu'anticipant par l'imagination sur ce qui était déjà là à attendre, mais qu'on ne trouverait que dans deux minutes, on se sentait près du feu, puis à table sous la lampe, devant la soupe chaude que l'on versait dans votre assiette et qu'on allait manger...* »

***

Je reviens à mon propos du début. Avait-on le droit, puisque la chance et des soins attentifs autant qu'intelligents avaient sauvé ces précieux papiers, de les rejeter à l'oubli ? La question même est folie.

Les amis de Proust qui forment, dans le monde entier, une immense société spirituelle vont trouver, dans *Jean Santeuil*, des éléments autobiographiques qui les toucheront, des scènes et des personnages encore ignorés d'eux (un roman politique, une classe de philosophie, un cours aux Sciences Po, une salle de garde à la Pitié, cent caractères nouveaux et bien dessinés), et des versions antérieures de thèmes capitaux. Déjà le héros découvre l'irréalité de la vie, la vanité des tristesses que nous éprouvons lorsque nous sont retirés un amour, une amitié, ou lorsqu'il nous faut quitter des lieux auxquels nous sommes attachés, vanité que nous mesurerons lorsque d'autres êtres, d'autres lieux nous inspireront les mêmes sentiments. Alors nous comprendrons que l'amour, la sympathie n'étaient pas dans les hommes et les choses, mais en nous. L'image des feux du projecteur par lesquels seront transfigurés, tour à tour, ceux que nous aimerons n'est pas dans *Jean Santeuil*, mais tout l'annonce et la préfigure comme on y trouve aussi, diffuses, la grandeur morale et la haute pitié qui, dans l'œuvre de Proust, purifient toute immoralité. Bref les proustiens rencontreront ici le Proust qu'ils aiment, mais plus jeune, parfois malhabile, souvent grand artiste et ils y découvriront un Proust inconnu. Qui pouvait s'arroger le droit de leur interdire ces études et ces joies? Et qui, le trésor ayant été mis à jour par un coup de pioche non prémédité, aurait pu sur lui refermer la tombe?

ANDRÉ MAUROIS,
de l'Académie Française.

BERGOTTE ET MADAME DESROCHES

par MARCEL PROUST

Du roman Jean Santeuil *dont nos lecteurs savent maintenant grâce à André Maurois ce qu'il représente dans l'œuvre de Proust, madame Mante-Proust a bien voulu nous confier un important fragment inédit. On y trouvera presque à chaque page une remarque, un incident, une réplique autour desquels devaient s'organiser par la suite quelques-uns des passages les plus célèbres de* la Recherche. *Quant aux personnages on devinera aisément que la marquise de Valtognes est appelée à devenir la marquise de Villeparisis. M. de Villebonne sera Norpois. Bergotte de peintre se muera en écrivain (dans les deux cas il a certains traits d'Anatole France). Madame Desroches verra ses traits répartis entre la duchesse de Guermantes et plusieurs autres personnages. Quant à Jean ce sera, bien entendu, le « narrateur » de* la Recherche. (N.D.L.R.)

UN jour que Jean, venant de chez Françoise, descendait la rue de Rennes, il vit sortir d'une pauvre maison qui fait le coin de la rue une femme qu'il reconnut pour sa tante Desroches. Elle l'avait tout récemment invité à une petite soirée qu'elle avait donnée en l'honneur de Leurs Majestés l'Empereur et l'Impératrice de Russie dans son nouvel hôtel de l'avenue du Bois-de-Boulogne, l'ancien hôtel Vanderbolt, gigantesque charpente de pierre dont d'innombrables valets, chevaux et équipages étaient les membres mouvants. Car le prince de... ayant laissé en mourant la plus grande partie de sa fortune, au moins soixante millions, à Desroches, leur puissance morale, leur force latente, s'étaient enfin incarnées. Passant toutes ses soirées chez Françoise, Jean n'était pas plus allé à cette soirée qu'aux autres. Et le soir, en rentrant chez lui, comme il avait croisé pont de la Concorde le marquis de C... qui revenait de chez madame Desroches, tout en blanc de sa chemise plissée à son œillet et à sa cravate, il avait regardé comme avec le plaisir d'une élégance plus rare, le simple veston qu'il portait chez Françoise. Et avec plus de plaisir que n'en avait le Marquis à être allé à une des plus brillantes soirées de l'année, il s'était dit en se couchant, comme presque tous les soirs : « Encore une soirée à laquelle je ne suis pas allé. Il faudra seulement penser à mettre des cartes. »

Il n'en avait pas mis. Sa tante n'était pas susceptible, mais il était

bien aise de pouvoir s'excuser. Et il alla droit à elle. « Bonjour, mon petit Jean, lui dit-elle, comment vas-tu? » Et ils se mirent à marcher ensemble. « Vas-tu beaucoup dans le monde? lui demanda-t-elle. — Oh! plus du tout. Cela m'ennuie tant. Il y a tant de choses plus intéressantes et de gens plus intéressants que les gens du monde. — Oh! oui, s'écria madame Desroches avec un feu soudain. Et dire que les gens du monde s'en aperçoivent si peu! — Dire qu'il y a des gens qui croient que tu aimes tant le monde! — Il y a des moments où j'aurais envie de leur dire : « C'est vrai, je l'ai aimé à ce moment-là », pour qu'ils voient que c'est bien vrai que je ne l'aime plus maintenant. Mais les gens sont si bêtes. Et puis on est bien heureux de leur cacher ce qu'on aime. — C'est vrai, dit Jean avec vivacité. Au fond pourquoi? — Parce que dès qu'on sait ce que vous aimez, on vous en sépare. Il ne faut jamais que personne le sache. » Une force inconsciente soulevait ses paroles et la portait à révéler ce qu'elle disait vouloir cacher. Elle continua pendant quelques instants à dire que si jamais elle aimait quelqu'un elle le cacherait à tout le monde, comme si dire qu'elle le cacherait, c'était en parler du moins et par là lui était doux. Jean l'écoutait avec plaisir, mais déjà l'amour ne lui suffisait plus, il s'élançait vers celle qu'il aimait et dit : « Mais quand on est absolument libre de part et d'autre, qu'est-ce qu'on peut vous faire? » Mais ne s'appliquant plus au cas de madame Desroches, ces paroles cessèrent de l'intéresser. Jean avait fait comme ceux qui à cache-tampon, après avoir été tout près de l'objet, s'en éloignent subitement. Car ceux qui sont amoureux croient avoir un plaisir désintéressé à voir les gens qui connaissent l'amour, à parler de l'amour. Mais c'est dans l'espoir d'y retrouver leur amour à eux. Dès que ce qu'on dit de l'amour ne peut leur convenir, ils ne s'y plaisent plus. Et un amoureux sera moins heureux de causer de l'amour avec Stendhal que de sa maîtresse avec son porteur d'eau. Pourtant madame Desroches répondit : « Mais on n'est jamais tout à fait libre. » Jean pensa au docteur qui pouvait revenir et à toutes les tantes de Françoise et il dit : « Comme c'est vrai! »

Le lendemain Jean rencontra encore madame Desroches : elle était encore à pied. Elle avait une prédilection pour les bijoux qu'on porte dans son corsage, pour les vêtements simples dont la doublure cachée est précieuse. Elle aimait sans qu'on sût son nom, à monter en seconde dans les wagons de la Compagnie dont son mari était directeur. Trouvant peut-être la même douceur à mettre à un amour vulgaire un prix inestimable, elle renonçait peu à peu à sa situation mondaine pour un ténor hollandais de l'Opéra-Comique, qui habitait un pauvre appartement au coin de la rue de Rennes et de la rue de Lamoignon, où tous les jours elle faisait porter un nouveau tableau, laissait un nouveau bijou. A cause de sa mère, occupée le jour dans un bureau de tabac, il avait défendu qu'elle le vît le soir et le conduisît au théâtre. Elle restait au coin de son feu à penser à lui, à regarder les bouts d'affiche qu'il

lui avait donnés, les coupures de journaux où on le nommait, ses photographies. Et quand un ami venait la voir elle parlait sans cesse de l'amour, de l'Opéra-Comique, de la Hollande et du chant, doucement, à intervalles réguliers, comme on exhale par bouffées la fumée de la cigarette qui sans cela nous étoufferait. Ce second jour où Jean rencontra madame Desroches, elle allait chez la marquise de Valtognes. Elle lui dit : « Mais viens donc. Elle m'a dit qu'elle aimerait te voir. » Il était trois heures de l'après-midi et au milieu de ces jours de janvier, c'était une journée de printemps, hésitante et dorée, qui s'était trouvée prise. Dans les maisons on laissait mourir les feux et on ouvrait les fenêtres à l'air doux. Il semblait que le confort, le loisir, la tiédeur paresseuse eussent abandonné les maisons pour s'asseoir en plein-air devant les maisons et dans les jardins publics. On marchait vite dans la maison pour sortir, comme la veille on marchait vite dans la rue pour rentrer. C'était l'heure où les collégiens étant obligés d'entrer dans leurs salles d'étude, l'un demandait au professeur la permission de laisser la fenêtre ouverte. Aussi de la classe on entendait de loin les pas des élèves qui passaient dans la cour, et, tâchant de prolonger la promenade, s'arrêtaient un instant pour regarder leurs camarades. De sa chaire le professeur faisait un salut à un collègue qui regardait sa classe. Et un miroir caché dans une serviette, ayant attrapé un rayon, le faisait courir en tremblant sur les murs de la salle, sauter sur la chaire et jusque sur le nez du professeur. Personne n'avait envie de travailler et les garçons de salle eux-mêmes avaient l'air heureux comme à la veille des vacances.

Ils traversèrent les Tuileries. Des hommes et des femmes marchaient lentement, comme s'ils eussent eu à faire l'effort d'ouvrir l'air ambiant, heureux comme s'il les eût en passant frôlés. Et beaucoup avaient l'air riant et paresseux de ceux qui sont dans un bain. Au balcon des maisons de la rue de Rivoli des gloires s'élevaient jusqu'au faîte comme des annonciations et semblaient sourire dans le ciel. A une fenêtre un rayon tombé du ciel avait rayé la vitre de sa griffe de pourpre, comme un éclair immobile dû au talent d'un verrier. Le bassin des Tuileries n'était qu'à demi dégelé. Mais entre les blocs de glace l'eau était bleue comme au printemps. Ils prirent la rue Boissy-d'Anglas qui était à l'ombre, mais en arrivant au Faubourg Saint-Honoré ils faillirent buter dans le soleil qui était répandu à terre à telle foison que son reflet aveuglait, et Jean dut mettre sa main baissée à ses sourcils pour voir devant lui. Toutes les marchandes de fleurs avaient repris place au coin de leur boutique en plein air, déserte la veille, chargée de primevères, de lilas, de jacinthes, de giroflées, de coucous. Et à vingt pas d'elles, comme si on entrait sur leur territoire, on sentait tant de parfums que des femmes, en traversant, se sentaient étourdies.

Ils arrivèrent rue La Rochefoucauld où habitait la Marquise. La rue monte, puis descend si raide que les voitures y passent peu. On entend mourir les rares bruits qui s'élèvent. Il semble qu'on vienne de quitter

Paris. Pour arriver au rez-de-chaussée que madame de Valtognes occupe, il faut traverser un petit jardin. Les allées sont extrêmement étroites et des touffes de pensées, de pissenlits y ont poussé. Le buis par moments s'infléchit, entre dans l'allée et on manque de tomber dessus. Le mur très bas donne sur des terrains vagues, de sorte qu'on voit un grand morceau de ciel au niveau du mur, qui seul l'empêchait d'inonder le jardin. Les arbres, à peu près à la moitié du tronc pour les plus grands, baignaient dans la lumière du soleil couchant, qui par une chimie mystérieuse semblait volatiliser leurs branches brunes, leurs feuilles vertes, en un vague feuillage d'or, et la réalité rustique du jardin devenait à cette hauteur un tableau céleste. Jean devançant sa tante tira une petite sonnette, qui comme les sonnettes de campagnes continua longtemps à égrener les gouttes aigres d'un son clair. Ils entrèrent dans le salon où la Marquise était assise devant quelques amis près du feu. Mais l'œil allait involontairement aux fenêtres que le soleil peignait en ce moment avec une vivacité extraordinaire. Et le ciel bleu qui semblait contre elles, et une lueur dorée avancée sur le tapis semblaient faire déborder dans la vie tranquille des personnes présentes comme l'ineffable sérénité ou le souvenir radieux d'une personne toute proche, invisible et plus grande, et qui étalait silencieusement près d'elles et jusque sur elles ses émotions profondes avec une puissance incomparable.

Jean après avoir salué la Marquise alla dire bonjour au comte de Villebonne. Il avait comme la Marquise beaucoup d'intelligence, la science et le goût des bibelots, une mauvaise santé. C'étaient là, selon leurs amis, la raison d'une liaison qui durait depuis vingt années sans qu'un jour ils ne se fussent vus quatre ou cinq fois, déjeunant ensemble chez la Marquise ou chez une de ses amies, quand par hasard elle acceptait à déjeuner, puis allant se promener chez les antiquaires. A cinq heures (la Marquise recevait tous les jours à cinq heures), M. de Villebonne n'était pas encore là mais il ne tardait pas à arriver. Et souvent, devant tous deux dîner en ville à huit heures, à sept heures et demie il était encore chez la Marquise qu'il saluait une demi-heure après, entrant dans le salon au moment où on allait passer à table (car elle était inexacte), avec le respect d'un étranger et le plaisir de quelqu'un qui ne l'aurait pas vue depuis longtemps. Dès qu'on lui demandait un conseil, elle disait : « N'est-ce pas, monsieur de Villebonne ? » et il lui donnait toujours raison. Ils s'étaient fait mutuellement l'abandon de leurs biens, mais non le sacrifice de leur caractère. La maison de campagne de la Marquise ne s'ouvrait pas quand il y avait M. de Villebonne, mais qu'il désirait être seul. La loge de M. de Villebonne à l'Opéra, au Français, au Conservatoire était comme à elle, mais il tenait à ce qu'elle ne fréquentât pas certaines femmes nouvellement introduites dans la société et après vingt ans elle ne lui permettait pas de venir dîner seul avec elle autrement qu'en habit.

Mais à peine madame Desroches et Jean étaient-ils assis chez madame

de Valtognes que madame Desroches se rappelant qu'elle devait être chez elle se leva. « Mais je croyais que maintenant vous ne receviez à six heures que les jours où vous étiez rentrée? dit la Marquise. — C'est vrai, dit madame Desroches, mais ce soir on m'a demandé un rendez-vous : madame de Thonnes, dit-elle en souriant. — Comment, madame, vous recevez madame de Thonnes, maintenant! Depuis quand? demanda M. de Villebonne? — Oui, il me semblait que vous n'aviez pas voulu que je vous la présente un jour où elle me l'avait demandé, ma tante, dit Jean. — C'est vrai, reprit en souriant madame Desroches, mais que voulez-vous, elle a eu beaucoup plus d'insistance à vouloir que moi à ne pas vouloir. Voilà trois fois qu'elle me fait demander un rendez-vous. — C'est très flatteur, dit madame de Valtognes. — Même pas, dit madame Desroches. Vous savez bien que ce n'est pas pour moi, c'est parce qu'elle croit probablement qu'il y a du monde chez moi. En quoi elle se trompe bien. C'est une femme qui veut arriver. Mon Dieu! Je l'envie d'être encore si jeune, et de désirer si ardemment si peu de chose. « Si peu de chose » parut déplaire à M. de Villebonne, qui ne dit rien, et madame de Valtognes se tut pour ne pas le mécontenter. Il n'aimait pas plus qu'elle parlât en riant de leur monde, comme madame Desroches et certaines jeunes femmes, qu'il n'aurait voulu lui voir lire certains livres, aller à certaines pièces, fréquenter certains salons, dire certains mots. Et non seulement elle aimait à observer ses défenses, mais elle en parlait volontiers, disant en riant et comme fâchée d'un tel esclavage : « Oh! Agénor ne me laisserait pas aller là », sa sévérité lui semblant un doux gage de son amour.

Comme Jean descendait avec sa tante, ils rencontrèrent dans l'escalier M. de Valtognes, qui, plus jeune de quelques années que M. de Villebonne, était aussi plus beau et, semblait-il à Jean, plus intelligent. Mais madame de Valtognes imposait facilement au monde, dont elle s'était à demi retirée comme pour le dominer de plus haut, ses opinions comme des vérités et ses préférences comme des modes. M. de Valtognes était éclipsé par M. de Villebonne, devant lequel d'ailleurs il s'effaçait volontairement. Il était toujours en courses, allant, disait-il, chercher une poudre pour la migraine d'Agénor, une étoffe pour sa chambre, un éditeur pour ses plaquettes. Les uns l'accusaient de complaisance, les autres d'aveuglement. Madame Desroches disait qu'il avait voulu quitter sa femme quand il s'était aperçu de sa liaison, mais qu'il l'aimait au point de n'y avoir pas pu parvenir. Deux ou trois fois la duchesse de Réveillon l'avait entendu parler à ce même Villebonne qu'il admirait, chérissait, servait avec tant de complaisance, d'un ton si soudainement impératif et brusque, qu'elle craignait toujours depuis qu'il ne fît un jour un malheur, comme ces lions soumis qui caressent leur dompteur et finissent par le dévorer. Aussi ne manquait-on pas de dire que si M. de Valtognes gardait si longanimement M. de Villebonne, c'est que celui-ci le tenait par des secrets compromettants, des pièces accablantes.

Et quand M. de Valtognes disait un de ces mots qui, ressemblant aux mots des maris de théâtre, donnaient à ceux qui les écoutaient l'illusion d'être des auteurs dramatiques observant la réalité, quand, sa femme et Villebonne étant en Norvège, il tirait sa montre au milieu d'un goûter et disait : « A cette heure-ci, Villebonne prend le thé dans la chambre de ma femme à New-Hôtel », on ne savait pas si c'était la terrible ironie de quelqu'un qui se vengera ou d'un impuissant qui ronge son frein, peut-être la naïveté d'une dupe ou la plaisanterie cynique d'un scélérat qui s'amuse. M. de Valtognes ne paraissant pas reconnaître Jean, madame Desroches le représenta et Jean le salua avec honte, comme si M. de Valtognes eut dû se dire : « Encore un qui se moque de moi. » Mais rien du moins n'en parut. M. de Valtognes salua Jean et lui adressa quelques mots avec cette grâce parfaite qui l'avait déjà conquis une première fois. Madame Desroches, se sentant en retard, lui dit adieu. Il s'excusa du paquet qu'il tenait sous le bras en disant : « C'est un petit Clodion, une surprise que je veux faire à Villebonne. Il m'en fait assez pour que je lui doive bien cela. » Et ayant salué madame Desroches, il tendit la main à Jean avec un sourire amical et disparut avec son paquet.

Jean voulut quitter sa tante, mais elle lui demanda de venir encore avec elle. Il sentit que ne l'interrogeant pas sur ses secrets, comme s'il les respectait, et ne lui parlant pas d'autre chose, comme s'il les connaissait, sa compagnie lui était douce comme aux cœurs tristes le silence. Elle avait envie de le garder près de lui peut-être simplement comme une jeune bête qui semble vous aimer mieux que les hommes et semble vous comprendre sans vous parler, peut-être comme un jeune homme qui connaissait déjà l'amour et l'inspirerait plus souvent qu'elle pendant de longues années encore, comme quelqu'un qui lui était aussi dévoué qu'elle aurait voulu que l'autre lui fût, à qui elle pourrait peut-être parler de lui, peut-être même donner des commissions pour lui, dans des heures plus pressantes et plus tristes. Elle lui dit : « Mais mon petit Jean, viens donc encore avec moi », et ils rentrèrent ensemble chez elle. Elle l'amena dans sa chambre pendant qu'elle ôtait son chapeau. On sonna. On annonça madame de Thonnes. Elle fit dire qu'elle allait venir. Et bientôt, ayant ôté ses gants d'un geste et souri à son neveu, elle entra avec lui au salon et le présenta à madame de Thonnes. Elle avait dans une figure rondelette des yeux noirs et souriants, et ne manquait ni du boa de chinchilla, ni du carnet de visites, ni de la montre à la poignée de l'ombrelle, ni des paroles sur l'influenza, sur le nombre des soirées, sur la mort qui venait d'emporter tant de jeunes gens du grand monde « qu'elle avait souvent vus chez une cousine ». Madame Desroches l'écoutait sans irritation, avec politesse, et sentait peut-être avec mélancolie l'illusion dont elle avait autrefois vécu s'allumer chez une autre, l'éblouir, la brûler, jusqu'à ce que madame de Thonnes ayant parcouru son âge et paru atteindre son ambition la vît briller en de plus

jeunes. Madame de Thonnes parla de lectures, mais elle n'avait pas encore lu la dernière *Revue de Paris*. Madame Desroches l'avait prise le matin même. « Mais, madame, comment avec toutes vos sorties trouvez-vous le temps de lire? C'est superbe! » dit la jeune femme avec une admiration naïve. « Oh! je sors si peu », dit madame Desroches. « Oh! madame », s'écria madame de Thonnes d'un air de protestation, et, comme si madame Desroches se fût calomniée.

La porte s'ouvrit : on annonça la duchesse de Réveillon. Madame de Thonnes se leva, sentant bien que si même une amie fût restée chez elle quand lui serait venue madame Marmet ou quelque autre, qui fût pour elle ce que la duchesse de Réveillon était pour madame Desroches, elle l'eût « trouvé » mauvaise. Mais madame Desroches comprenant l'héroïsme de son sacrifice dit avec bonté : « Mais vous ne partez pas, madame de Thonnes, n'est-ce pas? — Je vais rester encore quelques minutes », dit madame de Thonnes d'un ton presque impoli, soit qu'elle fût prise au dépourvu, soit qu'elle voulût avoir l'air de rester par pure amabilité. Mais l'émotion étant trop forte, elle devint immédiatement très rouge. « Est-elle heureuse de pouvoir être ainsi », se disait madame Desroches. Et elle la présenta à la Duchesse, heureuse de pouvoir faire une bonne action. Jean n'avait pas moins rougi que madame de Thonnes, car il n'était pas allé chez la Duchesse depuis très longtemps. Mais pour ne pas l'embarrasser, elle sut se plaindre de ne pas l'avoir vu d'un ton qui semblait plutôt celui de la flatterie que celui du reproche, malgré la peine qu'elle en avait ressenti. Elle ne pouvait pas oublier ceux qui avaient une fois été bons pour son fils. A un moment la Duchesse faisant une innocente plaisanterie sur madame de Thianges dit : « Je puis le dire, puisque nous sommes entre nous. » Madame de Thonnes attribua à cette parole une portée si considérable qu'il lui sembla tout naturel que madame Desroches l'ait fait rester avec la Duchesse, persuadée qu'elle devait avoir pour celle-ci un intérêt particulier. Le salut que lui adressa la Duchesse en se levant lui rendit le sentiment de la réalité. Elle aurait pourtant voulu qu'on sût qu'elle avait dit en parlant d'elle « entre nous » et en sortant elle se consumait qu'on ne le sût pas, comme quelqu'un à qui on a confié un secret important et qui voudrait que les passants vissent au moins qu'il possède un secret. Et pour se consoler que les amies qui la croisaient ne le sussent pas, elle leur faisait un salut plus froid ou plus condescendant, et qui selon elle, paraissait l'impliquer. Mais le sentiment qu'elle emportait surtout de sa visite, c'était une sorte d'exaltation à l'endroit de madame Desroches dont l'esprit, la grâce, la beauté lui étaient apparus d'autant plus grands sur le piédestal de sa situation. Et, venue chez elle par intérêt, elle y retourna par plaisir, pour satisfaire une sorte de passion et de culte. Comme elle le disait à tout le monde « elle comprenait son succès ».

***

Le lendemain Jean retourna voir madame Desroches. Ils allèrent à l'exposition des œuvres de Bergotte, que Jean comme sa tante tenait pour notre plus grand peintre. A l'occasion de cette exposition, l'Institut dont il était membre depuis plusieurs années lui avait offert un banquet, le Gouvernement l'avait nommé grand-croix de la Légion d'honneur, et tous les souverains d'Europe lui avaient écrit. Dans une salle, ils rencontrèrent un monsieur, l'air extrêmement gros, la figure colorée, l'œil perçant et timide, qui marchait à côté d'une dame laide et vieille dont il tirait le manteau et appelait de temps en temps le petit garçon, et dont le chapeau orné d'or imité trahissait avec la médiocrité de sa fortune, l'excès de ses prétentions. Le monsieur salua avec empressement et gaucherie madame Desroches. Et à ce moment, d'un air autoritaire, la dame, comme pour mieux affirmer son empire sur lui, lui dit très haut de prendre son manchon. « C'est lui, c'est Bergotte. » dit madame Desroches. « Comment, tu le connais? » dit Jean, et il se retourna pour le voir. « Je l'ai beaucoup connu, dit madame Desroches, il a même fait un beau portrait de moi. J'aurais aimé donner un dîner pour lui au moment de son jubilé, mais sa maîtresse, madame Delven, celle qui se promène avec lui, ne le laisse aller que chez les gens qu'elle connaît. — Il paraît quelquefois chez les Réveillon. — Pas souvent, et il a refusé aussi un dîner chez eux en l'honneur de son jubilé. Mais en effet elle l'empêche moins d'aller chez des gens qu'elle ne connaît pas du tout. Tandis que dans notre famille, comme on l'a connue et on a cessé de la voir, elle lui a interdit de mettre jamais les pieds et elle est heureuse d'avoir au moins quelqu'un que nous n'avons pas, et je peux dire plus charmant du reste qu'aucun de ceux que nous avons. Ta mère l'a bien connue.

— Comment, maman?

— C'est peut-être mal de te le dire. Mais enfin tu as bien connu monsieur et madame Lepic, qui dînaient tous les samedis chez toi? — Je crois bien. — Eh bien, je crois que je peux te le dire, c'était une institutrice de ta tante Clarisse, fille naturelle, disait-on, du père de ta tante, que Lepic avait épousée. Elle a toujours eu une tenue si parfaite que ta mère, qui avait d'abord hésité à la recevoir, est devenue sa meilleure amie. Tandis que jamais aucune de nous n'a vu sa sœur, qui est cette madame Delven et vivait avec un épicier, s'est fait enlever, a été entretenue par Dector, le père de madame Marmet, par un oncle de ta mère, l'oncle Frédéric qui a fini par l'épouser. — Comment, mon oncle Frédéric? dit Jean avec stupeur. — Oui, dit madame Desroches en riant, c'est pour cela que ta mère ne le voyait plus. Enfin il y a dix ans quand elle est devenue, d'assez jolie, la vieille femme horrible que tu vois, Bergotte, qui jusque-là n'avait jamais aimé que des bonnes dont il faisait des Vénus en y mettant autant de génie qu'aux blocs de marbre

qu'il animait, a fait sa connaissance, est devenu son amant. Comme elle était riche, elle avait épousé après la mort de ton oncle Frédéric un gros négociant qui allait beaucoup chez ta tante Crinois. De sorte que ta tante pour nous donner une leçon la reçoit encore.

Ils se promenaient encore en causant de Bergotte et de l'incroyable amour qu'il avait pour madame Delven. « C'est elle qui a posé pour son Électre, regarde bien, tu retrouveras quelque chose quoiqu'elle soit si laide. Mais il la voit belle. » Et en passant, Jean observait les joues énormes et grêlées de madame Delven, le regard pointu dont elle regardait tout le monde, nourrissant Bergotte près d'elle en lui passant les morceaux d'une mandarine qu'elle épluchait, comme si elle nourrissait sa vengeance contre la société qui l'avait méprisée et à qui la préférait ce grand homme qui semblait retrouver, comme un spectre captif soit dans les profondeurs cachées aux yeux de tous de l'âme de madame Delven, soit dans l'essence physique conservée matériellement par sa race, l'aspect d'une tristesse âpre, qui lui avait paru si singulier dans l'Électre et dont il semblait contrôler maintenant la vérité par la ressemblance, et qui d'une abstraction devenait une créature.

Jean avait quitté sa tante pour se rapprocher de Bergotte et de madame Delven. A tout moment, elle l'appelait par son nom d'une voix forte, et des promeneurs s'arrêtaient pour les regarder. Une mère le montra à son fils qui la quitta vivement, alla dans la direction de Bergotte, le dépassa pour le bien voir en revenant. Mais alors il n'osa pas lever les yeux sur Bergotte. Jean les suivait pas à pas, s'arrêtant devant les mêmes tableaux que madame Delven. Devant une marine elle dit : « Ah! oui, ça c'est celui que vous avez fait de mon salon de Dieppe. » Devant une Salomé : « Vous rappelez-vous, c'est moi qui vous ai donné l'idée de mettre le petit esclave noir, et c'est ce jour-là que vous m'avez dit que j'avais du goût. » De loin elle lui montra un faisan sur une table et lui dit : « Ah! c'est celui que mon mari avait tué le jour où il faisait si froid. »

Elle s'arrêta comme un propriétaire devant un pastel et dit : « C'est celui que vous m'aviez donné pour ma fête. » Plus loin c'était une allée bordée d'arbres, et madame Delven, se souvenant, lui dit : « Mais c'est l'été où nous étions allés à Fontainebleau. » Et d'une voix adoucie elle ajouta : « Il y a longtemps de cela. » Et sa figure étant devenue plus douce elle le regarda. Mais devant un vase de fleurs qui portait la date d'une année plus récente, elle lui dit d'un ton ironique : « Celui-là, c'est celui que je voulais que vous donniez à mon mari. Vous vous rappelez du jour où vous l'avez fait, n'est-ce pas monsieur? » et son regard eut l'air de lever le voile de ce cérémonieux « monsieur ». Il la regarda en souriant, mais n'osait répondre, gêné par la présence du petit qui lui donnait la main. Il dit : « Ce pauvre Tiennet s'ennuie. — Mais non, Tiennet est très fier, car enfin il y est, dans cette exposition, il y a son portrait. » Mais à ce moment éclata près d'eux la voix d'un homme en colère.

« C'est comme cela que vous m'attendez au pied de l'escalier ? » criait-il avec un désagréable accent alsacien, et si fort que tout le monde se retourna. C'était M. Delven. Sa femme lui fit baisser le ton. Bergotte qui pendant toute la promenade pensait visiblement à autre chose, était brusquement sorti de son rêve et sa figure gardait l'ahurissement de son réveil dans la bienveillance de son sourire. « Et je vous complimente, ajouta M. Delven en montrant les pastels, si c'est pour cela que vous m'avez fait attendre. Ce sont de jolies croûtes. — Taisez-vous, dit madame Delven, vous ne savez pas ce que vous dites, ce sont des chefs-d'œuvre. — C'est ce qu'il a fait de plus mauvais. Seulement, vous le flattez sur tout, moi je dis la vérité. »

Mais sans paraître atteint de ces injures, avec un empressement où Jean ne sut pas s'il devait voir de la distraction, de la reconnaissance ou de l'ironie, Bergotte offrit à M. Delven son porte-cigarettes. M. Delven refusa de fumer, en quelques paroles pleines de gentillesse. Sa colère était passée. Ils continuèrent leur promenade. Le petit Tiennet était toujours pendu au bras droit de Bergotte, qui sous l'autre tenait le manteau de madame Delven. A chaque nouvelle œuvre, madame Delven rappelait à Bergotte qu'il l'avait faite à sa campagne, la réclamant pour son petit salon, frottant avec son mouchoir le cadre un peu terni, disait-elle ou disant qu'il faudrait allonger un bras, compliquer un fond, semblant faire briller aux yeux des passants la chaîne à laquelle il était attaché. Et par moments, d'une brusque réprimande M. Delven semblait la lui faire sentir plus rudement. Mais la figure de Bergotte gardait la même expression distraite, et ces bruits ne semblaient arriver à son cerveau qu'indistincts, étrangers et confus comme les bruits de la rue à la pensée d'un homme qui travaille. Parfois aussi il regardait madame Delven, et son regard voluptueux et souple effaçant sans doute le fard, les marques de la petite vérole, la prétention du sérieux ou la vulgarité du sourire, caressait la tête idéale et volontaire de son Électre apparue dans la douceur de ses souvenirs ou sur la gloire de son espérance.

***

Ce soir-là, où Bergotte avait refusé à la duchesse de Réveillon, à madame Desroches et à bien d'autres d'aller dîner chez elles, il dut pourtant endosser un habit et assister à un grand dîner. Il était donné par madame Cresmeyer, la tante de Jean. Madame Delven ne pouvait oublier qu'en haine de madame Desroches et des autres membres de sa famille — et ce mobile lui était plus doux encore que si ç'avait été de la tendresse pour elle — Madame Cresmeyer s'était rapprochée d'elle il y a douze ans, et n'avait plus cessé de la visiter et de la recevoir quand les autres ne la saluaient pas. Bergotte qui n'était encore admiré que d'une élite était devenu peu à peu célèbre. En promettant à madame

Cresmeyer qu'il viendrait à son dîner, madame Delven récompensait son loyalisme et sa fidélité. Madame Cresmeyer avait d'abord souffert en pensant à toutes les personnes brillantes qui auraient consenti à venir chez elle pour connaître enfin ce bonheur : connaître Bergotte, bonheur que son impossibilité rendait plus désirable. Mais elle ne pouvait pourtant pas inviter des gens qu'elle ne connaissait pas. Elle avait pensé à inviter Jean et lui dire : « Amène ton ami Henri de Réveillon si cela peut l'amuser de voir Bergotte. » Mais madame Delven avait déclaré que si elle apercevait un Santeuil elle repartirait et Bergotte aussi. Ses convives furent donc la femme d'un médecin des oreilles, qui avait quelques amies élégantes avec qui elle n'invitait jamais madame Cresmeyer. Celle-ci pensait, en la conviant à son dîner le plus chic, forcer madame Destroyes à la réciproque. Elle accepta avec joie et le docteur se promit d'intéresser Bergotte en lui parlant de son confrère Benjamin Constant qui était venu une fois le consulter, ayant un mal aux oreilles. Les Bliaux étaient aussi tout indiqués. M. Bliaux étant associé d'agent de change, madame Cresmeyer était heureuse de penser que pour un dîner chez elle se déplacerait l'élégant coupé des Bliaux, que le valet de pied attendrait le soir dans l'antichambre, que si le soir le Sous-Gouverneur du Crédit Foncier venait pour voir son ami Bliaux il ne le trouverait pas, et qu'elle, Cécile Cresmeyer en serait la cause, qu'il rappellerait le matin à sa femme « nous dînons ce soir chez madame Cresmeyer, demain au Ministère des Finances », comme deux devoirs semblables. Mais ce n'était pas tout. Madame Delven voyant les Bliaux comprendrait qu'elle n'avait pas galvaudé Bergotte en le faisant venir chez elle. Madame Cresmeyer pensait qu'il n'est personne au monde qui ne fût flatté de dîner avec un associé d'agent de change. Enfin les Bliaux avaient une loge à l'Opéra. Peut-être un jour inviteraient-ils madame Cresmeyer. Ses espérances n'allaient pas jusque-là, mais elle voyait s'ouvrir devant elle un avenir doré à partir du jour où grâce à Bergotte les Bliaux sauraient qu'elle recevait à dîner les Deshais, les Deshais qu'on rencontrait chez elle les Bliaux. Les Bliaux la présenteraient à leurs amis comme une amie des Deshais et les Deshais aux leurs comme une amie des Bliaux. Car ils l'inviteraient, pour la remercier de ce beau dîner, avec la crème de leur société. Pourtant, un jour où elle aurait pu remercier tant d'amis obscurs qui lui avaient rendu service, ce n'était pas à eux qu'elle songeait mais à ceux à qui elle ne devait rien, et dont le bien qu'ils lui pouvaient faire n'était pas déjà fait, mais à attendre et à provoquer. Mais elle ne s'en rendait pas compte et ne se disait pas que les Bliaux écarteraient son nom comme elle écartait ce soir celui de Flore Simiane en se disant : « Mais non, personne ne la connaît, elle est assommante. » Enfin elle invita M. de Blancheforte, employé aux Affaires étrangères. Hélas (Dieu est vraiment injuste) elle ne pouvait pas songer à inviter le plus brillant de tous ses convives, le vieux général d'Apvent, un vrai noble celui-là, qui vivait avec la propre

tante de madame Cresmeyer, Madame Tournet. Mais madame Tournet était très malade à Orléans, et le Général, sauf pour des affaires de service, ne la quittait pas.

Tandis que Jean se promenait à l'exposition de Bergotte avec sa tante, madame Cresmeyer souffrait bien. Si les Bliaux allaient être souffrants! Quel bonheur, sa femme de chambre lui dit qu'elle avait vu passer madame Bliaux florissante en voiture. Si Bergotte allait oublier (les artistes sont si distraits)! Jusqu'au dernier moment madame Deshais fit craindre de ne pas venir, son petit garçon ayant la coqueluche. Madame Cresmeyer aurait voulu le sauver, priait Dieu, s'indignait contre son père qui ne savait pas trouver un remède : « Un médecin, à notre époque, si ce n'est pas honteux! » Elle ne voulait pas sortir, elle pouvait avoir un accident de voiture, être prise dans un encombrement et ne pas pouvoir rentrer à l'heure, ou par erreur être conduite au poste comme ayant volé dans un magasin. Mais sans sortir de sa chambre, on peut se fouler le pied : elle resta couchée sur son lit. On lui apporta une lettre disant que madame Tournet venait d'avoir une crise terrible, où elle avait cru passer. On craignait qu'elle ne s'en relevât plus. La pensée d'un deuil qui eût contremandé le dîner fit passer une sueur froide à madame Cresmeyer. Elle remercia Dieu d'avoir écarté d'elle ce malheur. Mais au fait, peut-être en ce moment arrivait-il? On était capable de lui envoyer une dépêche, de la demander immédiatement. En ce moment la porte s'ouvrit : « Une dépêche, madame, dit la femme de chambre. — D'où? — D'Orléans. » Ça y est. Madame Cresmeyer la regarda longtemps sans l'ouvrir. Un instant tout son bonheur parut écroulé, puis une idée de génie lui vint. Elle serait censée de ne l'avoir reçue qu'après. Au besoin, pour être crue du Général, elle ferait une réclamation au Ministère des Postes. Quelle belle note au *Figaro*, qui attirerait encore plus d'attention sur son dîner : « A peine les brillants invités dont nous venons de donner les noms quittaient-ils les salons de madame Cresmeyer, qu'une épouvantable nouvelle venait la frapper, la mort d'une de ses parentes. » Hélas! pas moyen de dire que la défunte était la meilleure amie du général d'Apvent. Pour avoir moins de honte à ses propres yeux elle décida de n'ouvrir la dépêche que quand ses invités seraient partis, se payant de ce sophisme : « C'est peut-être pour annoncer un mieux. » Mais bien que la dépêche ne l'empêchât pas de donner son dîner, elle lui en voulait pour l'alerte qu'elle lui avait causée, et ne cessait de répéter : « Il n'y a pas besoin de sortir de chez soi pour qu'un malheur vous arrive, un malheur est si vite arrivé. » Alors elle commença à avoir peur, si elle n'arrivait pas à Orléans, qu'on ne vînt la chercher. Et elle fit dire au concierge, si quelqu'un de l'entourage du Général venait pour la demander, qu'on dise qu'elle était sortie et ne rentrerait pas.

Enfin l'heure du dîner qu'elle avait attendue toute la journée arriva et ne la trouva pas prête, car son coiffeur était venu en retard. Elle

entendait les coups de sonnette se répéter et elle n'était pas prête. Mais sa rage fondit vite au salon, devant le plaisir qu'elle eut à présenter les Bliaux aux Deshais. Bergotte arriva. Et madame Delven, sans doute venue avec lui, sonna un moment après. M. Delven était arrivé le premier. Mais madame Delven avait voulu arriver plus tard, afin de mieux faire éclater la grandeur de leur double présence par la légère inquiétude qui gagnerait tout le monde jusqu'au moment où elle se manifesterait. Elle fit remarquer à madame Cresmeyer que Bergotte avait failli ne pas pouvoir venir, ayant eu un accident de voiture le matin. Mais ce n'était rien bien qu'il fût pâle. Madame Cresmeyer entrevit comme un rêve la possibilité qu'à la fin du dîner il fût frappé d'apoplexie et mourût dans sa maison qui resterait célèbre. Mais c'est un bien grand embarras que d'avoir quelqu'un qui meurt chez vous. Pendant le dîner, madame Delven fit remarquer à Bergotte qu'il avait été invité pour le même soir à dîner chez madame Desroches, chez le Président de la République et chez la Duchesse de Réveillon, qu'elle appelait la princesse de Réveillon soit par ignorance, soit croyant la grandir encore en lui donnant un titre qu'elle s'imaginait plus élevé. Madame Cresmeyer enorgueillie mais agacée dit : « C'est d'autant plus aimable de m'avoir donné la préférence. » Tout à coup madame Delven, qui l'appelait Monsieur, rappela à Bergotte qu'il ne devait pas manger de poisson. Madame Cresmeyer demanda à Bliaux des nouvelles de son ami le Gouverneur du Crédit Foncier, afin que les Deshais ne puissent pas ignorer avec qui ils se trouvaient. Et elle demanda à Deshais des nouvelles de la fille de la comtesse de Pesch qui était devenue sourde à dix ans, quel affreux malheur! Madame Deshais trouvait la Comtesse charmante, si simple. Aujourd'hui même elle l'avait emmené promener au bois. Madame Cresmeyer était reconnaissante à madame de Pesch d'être si aimable avec madame Deshais, ce qui lui donnait l'air à elle vis-à-vis des autres convives, sinon d'être des amis de madame de Pesch, du moins amie de ses amis.

Tout le monde étant parti avant minuit, elle voulut le soir même aller porter la note au *Figaro*, et sentant que c'était mal (Bergotte ayant demandé qu'on ne dise pas qu'il dînait), craignant d'être surprise (elle était décidée à dire que la note émanait d'un des invités : « Sous cette bonne République, on n'est même pas sûre des gens qu'on reçoit »), elle se préparait comme une voleuse, songeant aux employés qu'elle aurait à affronter et derrière qui la guetterait peut-être Bergotte, quand tout d'un coup elle se rappela la dépêche qu'au milieu de tant de bonheurs elle avait oubliée. Elle contenait ces mots : *Francine mieux. Obligé passer ministère tantôt. Pouvez-vous me recevoir à dîner? Général d'Apvent.* Elle aurait pu l'avoir! En voyant la dépêche qui l'en priait, elle crut encore qu'elle pourrait l'avoir. Elle retrouva son chagrin en voyant son salon où les invités n'étaient plus, les lampes encore allumées, les assiettes de petits fours presque vides, un maître d'hôtel galonné et respectueux

pour elle seule, tous les restes d'une fête finie. Le concierge lui confirma que le Général était passé mais selon ses ordres on lui avait dit qu'elle ne rentrerait pas dîner. Elle eut un instant l'idée de mettre son nom tout de même dans la note du *Figaro*. Mais comment le lui expliquer? Et aux autres convives qui ne l'avaient pas vu? Enfin elle raconterait à chacun qu'ils avaient failli dîner avec le général d'Apvent. Elle arriva dans ses rêves au *Figaro*, et se sentant arrivée eut peur. L'employé à qui elle parlerait lui dirait peut-être : « Avez-vous l'autorisation de M. Bergotte? » et dirait ce nom-là si haut que Bergotte l'entendrait d'une salle à côté. Car elle croyait les artistes toujours fourrés dans les bureaux de rédaction. Elle monta et tout d'un coup défaillit en apercevant Delven. Il était aussi troublé qu'elle. Mais elle prit son trouble pour une menace. Il était venu de son côté avec les mêmes craintes donner la note, pour qu'on vît que sa femme était invitée avec des gens comme il faut. Il avait seulement supprimé Bergotte, non par peur du ridicule (il ne se doutait de rien), mais pour ne pas le gêner, comme il avait refusé d'autres dîners pour ce jour-là. La chose avait été discutée entre eux trois : Bergotte était peu à peu descendu à toutes les habitudes de ces gens avec qui il vivait, et ce procédé ne lui semblait pas choquant. Ils se dirent bonjour sans s'arrêter, ce qui était un aveu. Ils n'y repensèrent jamais l'un après l'autre qu'avec honte. Ni l'un ni l'autre ne dormirent de la nuit. Ils attendaient l'heure délicieuse où le soleil viendrait éveiller les porteurs du *Figaro*, où ils pourraient se repaître des lignes imaginées, entendre les syllabes de leur nom entre les syllabes glorieuses, où le journal innocemment replié sous sa bande attendant que madame Desroches demandât son chocolat cacherait la nouvelle qui allait illuminer pour elle d'une gloire vengeresse madame Cresmeyer et madame Delven.

Le soleil se leva, doux à l'attente de madame Cresmeyer. Et la bonne fut envoyée acheter dix exemplaires du *Figaro*, car elle voudrait comparer, se rendre compte que c'était bien pareil sur tous. Le courrier mondain contenait une série de notes, qui même aux yeux de madame Cresmeyer ne revêtaient d'aucune grandeur les personnes dont les soirées y étaient décrites. Mais quand elle arriva à la plus insignifiante de toutes, à celle que personne sans doute ne lisait, les caractères lui parurent plus doux. *Grand dîner en l'honneur du maître Bergotte chez madame Oresmage*. Elle se redresse, elle veut courir au *Figaro*, empêcher la vente des numéros. Hélas! tous sont partis, propageant la fatale erreur. Mais c'est une infamie! Comment prévenir chacun? Aussi, pourquoi fait-elle toujours ses « C » comme des « O », ses « Y » comme des « G »? Demain on rectifiera. Mais d'ici à demain? On va attribuer à une autre la gloire de ce dîner qui n'appartient qu'à elle. La note était si bien. *La haute finance était représentée par monsieur et madame Bliaux. On pouvait remarquer des savants comme le docteur Deshais, des notabilités de la haute société aristocratique et mondaine tel que le comte de Blancheforte, etc.*

La gracieuse maîtresse de maison, qui — chut ! — nous prépare dit-on d'autres merveilles — et qui portait une robe de satin noir à double volants moirés blancs, un chef-d'œuvre signé Morin Boissier, a fait les honneurs de la soirée avec sa grâce accoutumée. Le lendemain on pourrait bien rectifier que *le dîner dont nous avons rendu compte hier était donné par madame Cresmeyer et non par madame Oresmage, comme nous l'avons annoncé par erreur*, mais on ne pourrait reproduire tous ces détails et les lecteurs n'y ayant pas prêté grande attention (ils ne savaient pas qu'ils concernaient madame Cresmeyer) auraient eu le temps de les oublier. Mais madame Cresmeyer ne devait pas être tout à fait frustrée de ce plaisir. M. Delven, cherchant à s'expliquer les raisons pour lesquelles madame Cresmeyer était venue à cette heure au *Figaro*, supposa que c'était peut-être pour prier le journal de ne pas parler de son dîner. Et aussitôt il avait été communiquer la même note au *Gaulois*, risquant tout cette fois et mettant le nom de Bergotte pour que, devant un nom intéressant pour le public, dans l'intérêt du journal, le courriériste mondain n'hésitât pas. Aussi au moment où elle se lamentait sur l'ignorance où le Paris élégant serait de son dîner et renonçait à aller faire les visites où elle avait projeté d'aller observer sur le vif l'effet — jalousie ou admiration — produit par la note, sa voisine d'au-dessus lui faisait apporter par la bonne *le Gaulois* où il y avait une note qui pouvait intéresser Madame.

Ce fut peut-être la seule personne qui y fit attention. Les autres lecteurs du journal lurent cet envers insignifiant d'une passion brûlante avec la même indifférence que les nombreux décès, divorces, suicides qui encombraient les journaux de la cendre inerte et publique de tant de flammes cachées. Car ce qui pour nous fait le bonheur ou le malheur de notre vie consiste pour tout autre en un fait presque imperceptible. A la fin de l'année, à peu près, madame Cresmeyer fut emportée par la maladie de foie dont elle souffrait déjà au moment de son dîner. A ce moment, pour elle comme pour les autres, les relations qu'elle aurait ou qu'elle n'aurait pas avec les Bliaux perdaient toute importance. Son enterrement où il y eut plus d'invités, aussi indifférents, ne fut pas un événement plus considérable que son dîner. La famille reprenant à cette heure sérieuse la place d'une factice intimité, toutes les personnes modestes écartées du dîner vinrent à la maison mortuaire où Bliaux ne se fit même pas inscrire, puisqu'il ne connaissait qu'elle, disait-il à sa femme. Car les autres, il n'aimait pas dire qu'il les connaissait. En revanche, madame Desroches qui ne serait même pas venue au dîner et les Santeuil vinrent, par convenance, et en souvenir assez doux pour cette personne revêche, à cet enterrement. Comme madame Cresmeyer n'était plus là pour envoyer la note, les journaux n'en parlèrent pas.

MARCEL PROUST

L'ARMÉE EUROPÉENNE

par Louis Kœltz

Au cours du mois de février, à Lisbonne, six puissances occidentales — Belgique, Hollande, Luxembourg, Italie, Allemagne occidentale, France — doivent présenter au Conseil des Ministres de l'Organisation Nord-Atlantique un projet commun d'organisation de la force européenne, dite armée européenne. Quelques jours auparavant le Parlement français aura eu à se prononcer sur le même projet.

Il nous a paru intéressant, étant donné les conséquences politiques et militaires considérables que cette organisation aura pour notre pays, de faire le point de cette question et de permettre ainsi au lecteur de se faire par lui-même une opinion sur les projets et les controverses en cours.

PREMIÈRES INTENTIONS DE DÉFENSE EUROPÉENNE

Dès 1948 devant les agissements expansionnistes de l'U.R.S.S. en Europe centrale et orientale, cinq nations occidentales (France, Grande-Bretagne et Benelux), à l'instigation du Gouvernement britannique, décidèrent de resserrer leurs liens pour se prêter un mutuel appui en cas d'agression et signèrent à ces fins un traité commun dit *traité de Bruxelles.*

En 1949 cette association d'intérêts s'étendit à cinq autres puissances de l'Europe occidentale ainsi qu'aux États-Unis et au Canada et les douze puissances conclurent un pacte défensif pour le maintien de la paix dit *Pacte de l'Atlantique Nord.* Pour faciliter l'effort militaire de leurs partenaires européens les États-Unis votèrent une loi d'aide pour la défense mutuelle, dite plan d'aide militaire (P.A.M.), par laquelle ils leur garantissaient leur appui matériel, financier et technique.

Les négociations pour la défense de l'Europe occidentale se déroulaient donc favorablement quoique avec lenteur, quand l'agression de Corée, en juin 1950, vint jeter la stupeur parmi les Occidentaux. Le même danger ne menaçait-il pas l'Europe de l'Ouest? Les masses soviétiques, concentrées en Europe orientale et en Pologne, n'allaient-elles pas déferler d'un moment à l'autre vers la mer du Nord ou l'Océan? Incapables de renforcer les quelques unités d'occupation qu'ils avaient en Allemagne centrale et les voyant déjà bousculées au-delà du Rhin, les États-Unis jetèrent un cri d'alarme pour inciter les nations de l'Ouest, elles-mêmes aux trois quarts désarmées, à

reconstituer leurs forces en toute hâte pour pouvoir opposer à l'est du Rhin une première digue à l'invasion en attendant qu'eux-mêmes aient eu le temps de remobiliser.

LE RECOURS A L'ALLEMAGNE, CONSÉQUENCE DE LA FAIBLESSE DES OCCIDENTAUX (été 1950)

Mais en faisant le point des possibilités des puissances occidentales les États-Unis se rendirent bientôt compte que celles-ci étaient et seraient encore pendant longtemps incapables de contenir le flot des armées d'invasion soviétiques. Alors, pressés d'agir, ils prirent la décision de recourir, sans plus attendre, au seul État susceptible, à leur avis, d'apporter rapidement à la défense commune l'appoint nécessaire : l'Allemagne. Peu importait que ce peuple fût l'ennemi d'hier, qu'il eût suivi servilement le plus farouche des dictateurs, que certains de ses chefs eussent commis des crimes contre l'humanité, l'essentiel était qu'il possédait de hautes qualités guerrières et qu'il était en mesure de reconstituer en peu de temps une armée puissante si on lui en fournissait les moyens.

Aussitôt connues, les intentions de Washington provoquèrent une émotion intense dans l'opinion française. Quoi? Cinq années à peine s'étaient écoulées depuis la signature des accords de Potsdam par lesquels les États-Unis et la Grande-Bretagne s'étaient solennellement engagés à démilitariser l'Allemagne et l'on parlait déjà d'autoriser, bien mieux d'inviter, cette puissance à reconstituer son armée! Le militarisme allemand, que l'on avait promis d'abattre, allait renaître!

En fait, à la mi-septembre 1950, les États-Unis brusquant les choses, proposèrent, à New York, aux membres du Pacte Atlantique, d'admettre le principe de la participation de l'Allemagne à la défense commune de l'Europe. Nos délégués refusèrent d'accepter un réarmement allemand quel qu'il fût. Les dix autres États représentés à la Conférence ayant accepté le principe de la proposition américaine, la France se trouva seule à avoir donné une réponse négative.

Pour atténuer la brutalité de notre réponse notre ministre des Affaires étrangères déclara au début d'octobre « que l'idée de la participation allemande à la défense européenne était prématurée et que nous ne devions pas réarmer l'Allemagne avant nous », ce qui n'était déjà plus un veto absolu au réarmement allemand. Cependant, forts de l'approbation des autres membres du Pacte, Washington maintint ses positions et laissa entendre qu'il réarmerait l'Allemagne, au besoin sans le consentement de la France.

LA PROPOSITION FRANÇAISE DU 24 OCTOBRE 1950 OU PLAN PLEVEN

Le Gouvernement français ne pouvait admettre la reconstitution de l'instrument de force qui avait permis à trois générations allemandes d'envahir notre patrie. Le pays aurait protesté. Mais il ne pouvait pas non plus s'opposer à la participation de l'Allemagne à la défense de l'Occident parce que les forces françaises, désorganisées, amoindries au lendemain de la victoire, étaient incapables, à elles seules, de protéger notre frontière du Rhin et ne pouvaient être reconstituées assez rapidement pour pouvoir le faire.

Devant ce dilemme il estima que le moindre mal était d'accepter un réarmement partiel de l'Allemagne sans rétablissement d'une armée nationale

allemande et que le seul moyen d'y parvenir était de fusionner les forces allemandes futures avec les forces des autres nations de l'Europe de l'Ouest.

Ainsi naquit la conception française d'une armée européenne unifiée dont l'Assemblée du Conseil de l'Europe avait déjà recommandé la création immédiate, le 11 août 1950, à Strasbourg « pour coopérer à la défense de la paix avec les forces américaines et canadiennes ».

C'est dans ces conditions que, le 24 octobre 1950, le président Pleven donna communication à l'Assemblée nationale du projet d'armée européenne établi par le Gouvernement français.

Après avoir souligné dans sa déclaration que « *tout sytème qui aboutirait dans l'immédiat ou à terme, directement ou non, avec ou sans condition, à la création d'une armée allemande ferait renaître la méfiance et la suspicion* » et que « *la formation de divisions allemandes, celle d'un ministère de la défense allemand, conduiraient fatalement tôt ou tard à la reconstitution d'une armée nationale et par là même à la résurrection du militarisme allemand* », le président proposa « la création pour la défense commune d'une armée européenne, rattachée à des institutions de l'Europe unie », armée qui résulterait non pas du simple accolement d'unités militaires nationales, mais qui « formée d'hommes issus des diverses nations européennes, devrait réaliser dans toute la mesure du possible la fusion complète des éléments humains et matériels sous une autorité européenne unique, politique et militaire », celle-ci concrétisant la volonté d'union des États intéressés.

« A ces fins un ministre de la Défense européen serait nommé par les gouvernements adhérents et serait responsable, sous une forme à déterminer, devant un Conseil des ministres et devant une Assemblée européenne... *Les contingents fournis* par les États participants *seraient incorporés* dans l'armée *au niveau de l'unité la plus petite possible...* Le financement de l'armée serait assuré par un budget commun... Une phase transitoire serait nécessaire dans la mise sur pied de l'armée... qui devrait se développer progressivement, chaque pays fournissant sa contribution en effectifs selon des proportions arrêtées par le Conseil des ministres et compte tenu du plan de défense élaboré par le Conseil Atlantique ».

Telles étaient les grandes lignes du plan Pleven que le Gouvernement français se proposait de soumettre à l'examen de la Grande-Bretagne et des pays libres de l'Europe occidentale qui accepteraient de participer avec nous à la création de l'armée européenne.

Un long débat suivit la déclaration gouvernementale au cours duquel de nombreux orateurs prirent la parole pour souligner les uns les avantages, les autres les dangers d'une contribution de l'Allemagne à la défense commune. Le chef du Gouvernement répondit à ces derniers en rappelant les termes de sa déclaration condamnant tout système qui rétablirait une armée, un ministère de la Défense allemands et en indiquant que *la participation de l'Allemagne serait soumise aux conditions suivantes :* « D'abord signature du traité charbon-acier ; ensuite définition et constitution de l'Assemblée politique chargée de contrôler le ministre de la Défense en même temps que le Conseil des ministres ; enfin nomination de celui qui serait chargé d'administrer et de former le noyau de l'armée européenne... Aucun commencement d'exécution ne serait admis avant que les conditions préliminaires indiquées ne fussent remplies ».

Finalement l'Assemblée nationale approuva, le 25 octobre, par 348 voix contre 224 un ordre du jour « *approuvant les déclarations du Gouvernement et notamment sa volonté de ne pas permettre que soient recréés une armée et un état-major allemands.* »

PREMIÈRES VICISSITUDES DU PLAN PLEVEN
(novembre-décembre 1950*)*

Trois jours après le vote de l'Assemblée, le plan Pleven fut présenté par nos délégués aux membres du Conseil de l'Atlantique à Washington, mais ne fut accueilli qu'avec réticence par certaines puissances qui lui reprochèrent avant tout d'exiger trop de temps pour sa réalisation alors que le danger était toujours menaçant. Les États-Unis proposèrent au Conseil de procéder à la mise sur pied immédiate de divisions allemandes sans toutefois que leur nombre pût dépasser le cinquième des divisions atlantiques situées en Europe et sans qu'il fût constitué de ministère de la Défense allemand, un simple « Office de la Défense » étant jugé suffisant. Les membres du Conseil ne purent se mettre d'accord et il fut décidé de renvoyer la question au Comité des suppléants.

Après de nombreuses délibérations le Comité parvint à établir un compromis dit *plan Spofford* qui, écartant le plan français d'armée européenne unifiée, recommandait d'incorporer les forces allemandes directement dans les forces atlantiques. La formule française d'intégration des contingents au niveau de l'unité la plus petite possible fut jugée également irréalisable et on lui substitua l'intégration au niveau du *combat team* américain, unité mixte forte de cinq à six mille hommes, les *combat teams* allemands devant être obligatoirement accolés à des unités analogues des autres nationalités.

Le compromis Spofford fut approuvé à la mi-décembre à Bruxelles et les experts militaires auprès des hauts commissaires alliés en Allemagne furent chargés d'étudier sa mise en application de concert avec des représentants du gouvernement de Bonn.

Le plan Pleven d'armée européenne semblait sérieusement compromis.

LA PREMIÈRE CONFÉRENCE SUR L'ARMÉE EUROPÉENNE
(février 1951*)*

Mais un revirement inattendu allait se produire du côté américain. Dans le courant de janvier 1951, le général Eisenhower, nommé commandant en chef des forces Atlantique Nord, fut amené à constater, au cours de sa première tournée en Europe occidentale, que l'Allemagne se montrait très réticente et très exigeante pour donner son consentement à sa participation à la défense européenne et, ayant mieux compris le point de vue français, il recommanda à Washington de ne plus faire obstacle au plan Pleven.

C'est dans ces conditions qu'à la fin de janvier le Gouvernement français invita les membres européens de l'Organisation Nord-Atlantique et la République fédérale allemande, à assister, comme il l'avait annoncé le 25 octobre précédent, à une conférence sur le projet d'armée européenne et les Gouvernements américain et canadien à y envoyer des observateurs. Quatre nations européennes seulement — la Belgique, l'Italie, le Luxembourg et l'Allemagne — répondirent favorablement, les autres déclarèrent qu'elles se contenteraient d'envoyer des observateurs.

Le 15 février 1951 la première conférence sur l'armée européenne se réunit au Quai d'Orsay sous la présidence de M. Schuman.

Les délégations prirent pour base de leurs travaux un mémorandum français qui reprenait, en les précisant et les complétant, les données du plan Pleven. Elles répartirent leur tâche entre trois Comités chargés respectivement des questions juridiques, militaires et financières. Après quatre mois de travail elles présentèrent leurs conclusions dans un rapport qui fut adressé aux gouvernements intéressés à la fin de juillet.

Dans le domaine politique les délégations, s'inspirant du précédent de la communauté charbon-acier, proposaient à l'unanimité que les institutions directrices fussent au nombre de quatre : une Haute Autorité, un Conseil des ministres, une Assemblée, une Cour de justice. Mais elles n'avaient pu se mettre d'accord sur la nature de la Haute Autorité (commissaire unique ou commissariat de plusieurs membres). La délégation allemande avait en outre formulé des réserves sur les pouvoirs de commandement du commissaire.

Dans le domaine militaire les avis avaient été également différents quant au niveau auquel devait se faire l'intégration des unités nationales : tandis que la délégation française avait maintenu sa préférence pour l'intégration au niveau du *combat team* de cinq mille hommes environ, la délégation allemande avait estimé que l'intégration à un niveau aussi bas serait préjudiciable à la conduite du combat et avait suggéré que l'on fît choix d'une unité plus puissante, bien que très souple et très manœuvrière. Elle avait proposé à ces fins deux types d'unités : l'une, blindée, comptant en gros onze mille hommes ; l'autre, mécanique, comptant environ treize mille hommes, les deux unités ne différant entre elles que par le nombre des chars et des bataillons. Toutes deux étaient en fait des *divisions légères*. Selon la proposition allemande deux ou trois de ces unités « opérationnelles », de nationalités différentes, seraient groupées pour constituer, avec l'appoint de réserves générales et de services mixtes, un corps d'armée européen, dirigé lui-même par un état-major composite.

Pour les forces aériennes le Comité militaire proposait comme unité la plus élevée l'escadre ou le groupe d'escadrilles de cinquante à quatre-vingts appareils suivant la mission de ces derniers.

Enfin le Comité recommandait d'entreprendre le plus tôt possible la formation en commun des cadres et des spécialistes dans un certain nombre de cours et d'écoles mixtes.

Dans le domaine financier les délégations s'étaient trouvées d'accord pour accepter un budget commun et pour déclarer que la préparation des états prévisionnels de dépenses était du ressort du haut commissaire, les états étant ensuite soumis à l'approbation de l'Assemblée ; mais elles n'avaient pas pu décider à quelle majorité le Conseil devrait statuer ni si l'Assemblée aurait à intervenir dans l'examen des projets. La répartition des dépenses entre les États membres avait également soulevé des difficultés : le principe ayant été admis que cette répartition aurait lieu au prorata des capacités économiques des États, des divergences s'étaient élevées au sujet des critères devant servir de base à l'estimation desdites capacités.

L'ensemble des délégations s'étaient retrouvées d'accord pour accepter la création d'une *période initiale transitoire* de dix-huit mois environ, destinée à permettre l'installation des diverses institutions et la préparation des

multiples règlements d'application. Pendant cette période chaque État membre assurerait lui-même, dans des conditions fixées, la préparation de ses unités élémentaires, c'est-à-dire recruterait et instruirait lui-même ses premiers contingents. Dans la période définitive les recrues seraient au contraire versées directement dans l'armée européenne.

En résumé l'accord avait été réalisé, sauf sur cinq points principaux :

— le niveau auquel les forces des différentes nationalités devraient être groupées (division ou corps d'armée) ;

— le caractère de la Haute Autorité européenne ;

— les pouvoirs de la Haute Autorité ;

— le rôle de l'Assemblée dans l'établissement des états provisionnels de dépenses ;

— la répartition des charges entre les États.

En outre un certain nombre de questions avaient été laissées intentionnellement à la décision des gouvernements, telles que la composition de l'Assemblée, le nombre des voix des États...

LES DISCUSSIONS SUR L'ARMÉE EUROPÉENNE EN DIFFICULTÉ

Si les questions d'ordre militaire avaient été seules en jeu on aurait pu considérer, à la fin de juillet 1951, que la constitution de l'armée européenne pourrait être prochaine. Mais des questions d'ordre politique de la plus haute importance n'avaient pu être réglées, celles-là même qui dans l'esprit du Gouvernement français devaient constituer les prémisses obligatoires de la participation allemande à la défense commune. Comme leur solution devait comporter des abandons partiels de souveraineté nationale il était à prévoir qu'elles soulèveraient de grandes difficultés. C'est ce qui eut lieu.

En effet dès la fin des travaux des experts les pays du Benelux ne tardèrent pas à se montrer hostiles à toute cession d'une partie de leur souveraineté au profit d'une autorité supranationale, en l'occurrence la Haute Autorité européenne.

Leur opposition apparut nettement en novembre à Rome, lors de la session du Conseil Atlantique, au cours de laquelle on ne put trouver aucune solution pour les quatre points politiques fondamentaux demeurés en litige, tandis que dans le domaine militaire on acceptait l'intégration au niveau proposé par l'Allemagne (la division légère) ainsi que le nombre des groupements opérationnels (divisions) à mettre sur pied par chacun des États (France quatorze, Allemagne et Italie douze, Benelux cinq). Le Conseil se vit contraint de remettre sa décision sur l'armée européenne à sa prochaine session prévue pour le début de février 1952 à Lisbonne, les États intéressés devant mettre sur pied d'ici là « un système politique et militaire capable de fonctionner dès le printemps prochain ».

LES CONFÉRENCES DE STRASBOURG ET DE PARIS (décembre 1951)

Une première tentative de conciliation fut faite les 10 et 11 décembre à Strasbourg au cours de la session du Conseil de l'Europe et d'une réunion consécutive des six ministres des Affaires étrangères de la Conférence européenne. La thèse française, défendue par M. Schuman, selon laquelle l'armée

de l'Europe unie devait être une armée fusionnée, *dénationalisée*, et dirigée par une autorité politique supranationale, fut fortement attaquée par M. Van Zeeland, représentant de la Belgique, qui se prononça nettement pour une Confédération d'États aux pouvoirs limités aux actes indispensables et pour une armée européenne intégrée, mais conservant des liens nationaux importants. Aucune conciliation ne put être réalisée.

La Conférence des Six pour l'armée européenne se réunit de nouveau à Paris du 27 au 31 décembre, mais ne fut guère plus heureuse dans ses résultats.

Dans le domaine des institutions politiques les ministres acceptèrent que la Haute Autorité fût collégiale, mais ne purent se mettre d'accord ni sur le nombre, ni sur la nationalité de ses membres, ni sur les rôles respectifs de la Haute Autorité et du Conseil, ni sur la composition et les pouvoirs de l'Assemblée, ni sur le mode de scrutin des différents organismes.

Dans le domaine financier les ministres acceptèrent bien le principe d'un budget commun, mais ne purent s'entendre sur les modalités d'application, le Benelux préférant que les États membres ne versent au fonds commun que le montant des dépenses administratives et conservent l'emploi et le contrôle des fonds d'entretien et d'équipement de leurs contingents.

Les questions politiques fondamentales restèrent donc sans solution. Un point cependant est à noter et il est important. Les Six décidèrent que l'Assemblée serait chargée dès sa réunion d'étudier une organisation européenne de caractère *fédéral ou confédéral* qui se substituerait, le moment venu, à l'organisation envisagée par le traité en cours de préparation ; l'Assemblée aurait à présenter ses propositions dans les six mois suivant la mise en vigueur du traité et les gouvernements convoqueraient trois mois plus tard une conférence chargée d'examiner ces propositions. Il n'est pas douteux que par cette décision les Six ont voulu rejeter dans l'avenir la solution d'une partie des difficultés rencontrées, notamment la question du système politique, fédéral ou confédéral, dont dépendent les institutions et leurs pouvoirs, et faciliter ainsi la recherche de compromis provisoires qui leur permettraient d'établir enfin le projet qui leur a été demandé par le Conseil de l'Atlantique pour le début de février.

Quoi qu'il en soit les Six décidèrent de se réunir de nouveau dans le courant de janvier pour arrêter leurs décisions : les experts reprendraient entre temps l'examen des points litigieux.

Les divergences de vues qui subsistent dans les domaines politique et financier pourront-elles être aplanies au point de permettre une décision définitive sur l'armée européenne au cours de la prochaine session du Conseil de l'Atlantique, si celle-ci doit avoir lieu en février? On peut se le demander. Peut-être serait-il plus raisonnable de retarder quelque peu la Conférence de Lisbonne pour continuer dans le calme l'étude des problèmes qui restent à régler d'autant plus qu'il n'est pas certain que, du fait de la crise gouvernementale, le Parlement français ait le temps de se prononcer d'ici là sur la question.

CE QU'IL EST ADVENU DU PLAN PLEVEN

Que reste-t-il, au point où en sont les discussions, des données initiales du plan Pleven destinées à maintenir le réarmement allemand dans certaines limites? Les garanties militaires ont été fortement entamées. L'intégration

des unités nationales qui devait se faire au niveau le plus bas possible — on parlait du régiment — se fera à un niveau incomparablement supérieur en effectifs et en puissance. Des groupements « opérationnels » de onze mille et treize mille hommes, possédant chacun un minimum de cent quatre-vingts chars, ont été adoptés comme unités d'intégration et consentis à l'Allemagne. Ces groupements sont de véritables divisions de combat, de ces divisions dont le chef du gouvernement français disait que « leur formation conduirait fatalement tôt ou tard, à la reconstitution d'une armée nationale et par là même à la résurrection du militarisme allemand ». Ce fut là une grave concession bien que logique du point de vue stratégique et qu'on aurait peut-être pu éviter si on n'avait voulu satisfaire au désir d'uniformisation de Washington.

Il n'est plus question de faire instruire les premières unités élémentaires allemandes dans des centres d'instruction alliés ; mais la France aurait-elle pu fournir assez d'instructeurs, elle qui manque déjà de cadres pour ses propres unités ?

Le projet de traité ne spécifie pas, à notre connaissance, qu'il n'y aura pas de ministère de la Défense ni d'états-majors allemands comme le voulait le plan Pleven. Il se peut donc que l'Allemagne, si on lui concède, comme elle le demande, l'égalité des droits en contre-partie de son consentement à la participation à la défense commune, revendique le droit d'avoir ministère et état-major comme les autres membres. D'autre part le recrutement, l'organisation, l'instruction des contingents allemands pendant la période initiale transitoire seront réglés, qu'on le veuille ou non, par un organisme de coordination militaire supérieur composé de militaires ou d'anciens militaires allemands. Rappelons-nous qu'après 1919 l'Allemagne ne devait plus avoir de grand état-major mais que von Seeckt a créé à sa place un *Truppenamt* (Office des troupes) qui, de l'aveu même de ses membres, était, au nom près, une copie de l'ancien grand état-major. Il comprenait un bureau de l'organisation, un bureau des armées étrangères, un bureau des opérations et de l'instruction, un bureau des transports. Cet organe central, coordinateur, était nécessaire, même si von Seeckt n'avait eu aucune arrière-pensée. Demain il en sera de même.

Si les garanties militaires du plan Pleven ont été entamées il est à craindre que les garanties d'ordre politique et financier l'aient été également, puisque certaines décisions concernant le système fédéral, base du plan français, ont été rejetées dans l'avenir et qu'il n'est pas certain qu'elles soient adoptées plus tard. Le réarmement allemand commencerait donc dans des conditions de liberté relative sur lesquelles il serait difficile de revenir par la suite.

LES PROJETS DU R.P.F.

Tandis que la Conférence des Six essayait, à la fin de décembre, d'arriver à un accord, le R.P.F. présentait à l'Assemblée nationale deux propositions de résolution, l'un de M. Palewski sur l'organisation d'une Confédération européenne, l'autre du général Billotte sur l'établissement d'une communauté politique et militaire européenne.

Le projet du général Billotte définit nettement dans ses prémisses les buts à atteindre : une Confédération des États européens et une Association de leurs appareils militaires. Il est évident qu'un tel système, où chaque État

garderait son caractère national et dans lequel les aliénations de souveraineté seraient réduites, serait susceptible de satisfaire les nations du Benelux.

D'autre part l'Association des appareils militaires, tout en ayant autant de puissance que l'armée unifiée, aurait l'avantage de laisser à la France la disposition de ses forces dans le cas où l'un des États membres reprendrait son indépendance en rompant les conventions conclues ; il ne détruirait pas nos traditions, il ne dénationaliserait pas notre esprit militaire, il n'imposerait pas cette formation fusionnée des cadres dans des écoles communes à laquelle l'âme de nos soldats ne semble pas encore prête.

Comme le plan Pleven, le plan Billotte tend à fixer des limites au réarmement allemand : le système politique fédéral serait mis en fonction avant le système militaire ; l'Allemagne n'aurait qu'un nombre de grandes unités inférieur à celui des unités françaises ; le chiffre de ses réserves instruites serait limité ; les membres du Pacte Atlantique s'engageraient à ne lui fournir des armes que dans la mesure correspondant à l'importance des forces qui lui auraient été concédées par le Conseil fédéral sur la requête du Conseil Atlantique. Il faut cependant noter que le projet du général Billotte concède à l'armée allemande un caractère national, lui accorde aussi des divisions et ne semble pas parler d'interdire la création d'un ministère de la Défense et d'un état-major général allemands.

LE CHOIX FRANÇAIS

Le Parlement français a le choix entre l'armée européenne du plan Pleven amendé et l'Association de forces militaires du plan Billotte. Il peut aussi rejeter l'une et l'autre sous prétexte qu'elles assureraient le réarmement allemand, mais il ne doit pas perdre de vue que dans ce cas ce seraient les États-Unis qui, sans l'assentiment de la France, recréeraient l'armée allemande en lui donnant plus de puissance et plus d'indépendance et en lui accordant certainement un ministère de la Défense et un État-major général. Alors l'Allemagne aurait la prépondérance dans l'Europe de l'Ouest et ne manquerait pas de nous tenir compte de notre refus.

Le réarmement allemand est donc inévitable quelle que soit la solution choisie. Dans ces conditions la sagesse veut qu'il ait lieu selon une solution française qui, malgré tout, liera l'Allemagne à ses partenaires par un certain nombre de liens.

Mais il nous faut aussi tirer les conséquences pour notre propre politique militaire : si nous voulons que notre pays tienne le rang qu'il doit avoir dans la future Europe unie ou dans la Confédération européenne, si nous ne voulons pas que l'Allemagne y prenne la prépondérance, il ne suffit pas que nous disposions conventionnellement de deux ou quatre divisions, de deux ou trois escadres d'aviation de plus que l'Allemagne ; il faut avant tout que nous constituions des grandes unités aussi complètes, aussi bien encadrées, aussi bien armées que celles de notre voisine d'Outre-Rhin, que nous la surpassions ou tout au moins que nous l'égalions en valeur combative et en valeur morale. C'est là qu'est le véritable problème bien plus que dans l'interdiction d'un ministère de la Défense ou d'un état-major de l'armée allemands qui existeront fatalement un jour, sous une forme ou sous une autre, car des forces armées de l'ordre de quatre cent mille ou cinq cent mille hommes, comme ce sera le cas des forces allemandes, ne peuvent se passer d'organe

supérieur de coordination. Si nous avons des unités solides, cohérentes, entraînées, passionnées de leur métier, nous jouirons du respect de nos partenaires, nous les retiendrons à nos côtés dans l'armée européenne ou dans l'association des forces européennes et, en cas de défaillance de l'un d'eux, nous ne serons pas réduits à l'impuissance.

Mais cela implique de la part de la nation un effort considérable, car notre organisme militaire est encore déficient par manque de cadres, de matériel, de fabrications, de crédits. Il faut que le pays reconnaisse la nécessité de cet effort et qu'il comprenne qu'en consentant des sacrifices il écartera les dangers qui pourraient provenir un jour de l'inévitable réarmement allemand.

LOUIS KŒLTZ.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

RÉFLEXIONS POLITIQUES (1932-1952) par Beuve-Méry *(Ed. du Seuil)*

On pouvait croire le « neutralisme » dépassé par les événements. Mais les accusations portées contre les « neutralistes » semblent avoir heurté assez M. Hubert Beuve-Méry pour qu'il publie aujourd'hui un choix des articles qu'il a écrits depuis vingt ans. « Voilà, explique-t-il en substance dans son avant-propos, ce que pense un neutraliste. Si l'expression de ces idées devait être interdite, que deviendraient les droits et les devoirs de l'esprit? »

On s'est étonné que M. Beuve-Méry, adversaire résolu de l' « esprit munichois » (nous l'en féliciterons) ait critiqué certaines démarches de la coalition antisoviétique. Ce n'est pas qu'il songe à renvoyer dos à dos l'américanisme et le soviétisme ; il juge ce dernier aussi contraire que l'hitlérisme à la nature même de la France. Ce qui a changé, à son avis, c'est le rapport des forces. « *A Munich la force se montrait pusillanime ; aujourd'hui c'est la faiblesse qui se revêt de présomption.* » Aussi écrit-il en avril 1946 : « *Pourquoi la France ne proclamerait-elle pas sa neutralité et celle des territoires de l'Union française?* » Mais en janvier 1948 : « *Le fait qui de très haut domine l'année 1947 est la rupture consommée, acceptée, sinon proclamée entre l'Est et l'Ouest.* » Février : *Rapt de la Tchécoslovaquie.* Juin : « *Mieux vaut ne pas se leurrer. Il y a peu de chances que l'Europe reste vraiment européenne.* » Avril : *Signature du Pacte Atlantique :* « *C'est moins la légitimité du pacte qui prête à discussion que son opportunité, ses modalités...* » Fin juin : *Invasion de la Corée du Sud.* Juillet : « *Fallait-il s'engager résolument dans la préparation intensive de la guerre pour mieux en détourner l'agresseur éventuel? Cette décision, les Coréens du Nord, par leur attaque, ont su l'imposer. La politique des États-Unis en est transformée.* » Janvier 1951 : « *Il est normal, souhaitable ou nécessaire que les Européens encore libres et les Américains avisent ensemble aux moyens d'endiguer la marée communiste.* » Avril 1951 : « *A défaut d'autre solution il serait plus digne d'opter franchement pour la fédération avec les États-Unis et de revendiquer à égalité les droits et les devoirs établis par la législation américaine .* » Que montre cette suite de faits et de textes : que le « poids des choses » n'a cessé de gagner impitoyablement sur les résistances de l'esprit.

Dans son dernier état qu'est le « neutralisme » ? M. Beuve-Méry répond à la fin de son livre : « Une position qui fait pendant, en lisière de l'activisme atlantique, à celle de M. Pierre Cot en lisière du communisme. Ces « neutres-là » ont la ferme ambition de tenir en échec l'impérialisme moscovite mais demandent qu'il soit mieux tenu compte, pour des raisons d'efficacité, des données propres à l'Europe. » Sur quoi tous les Occidentaux que n'aveuglent pas la passion seront d'accord. Mais alors, n'est-ce pas un simple jeu verbal que d'employer encore le mot « neutre » ou ses dérivés?

P. F.

(Suite de la chronique bibliographique page 79)

VIE DU MOROSIN

(NOUVELLE)

par JEAN CASSOU

PIETRO MOROSINI, que les Français appellent le Morosin, montra, dans sa jeunesse, d'heureuses dispositions pour les arts. C'était un garçon de mine agréable, les yeux vifs, les membres bien proportionnés. Il entra dans l'atelier de Tristan le Jeune, petit-fils du célèbre Tristan le Vieux, et se fit apprécier de ses camarades et de son maître. Néanmoins, dès ces premières années d'apprentissage le démon du doute l'agita. Il se sentait favorablement reçu de son entourage, mais il se demandait si c'était à cause de son aimable humeur, de sa docilité et de son zèle, qui sont des vertus serviles, et non à cause d'une supériorité de caractère ou de talent que l'on aurait pu discerner en lui. Il se demandait si ses travaux étaient aussi bons que ceux de ses condisciples et si les quelques mots d'approbation qu'on laissait parfois tomber à leur sujet étaient sincères ou complaisants. De lui-même il n'aurait osé ni pu en juger. Et pourtant il était si désireux de vraiment plaire! Et non seulement par ses ouvrages, mais par tout lui-même. Il se montrait empressé aux compagnies et aux réjouissances, se faisait remarquer dans les fêtes par son tapage, courait les tavernes et s'y distinguait par ses excès dans la mangeaille et la boisson. Car il lui semblait qu'à rire plus fort que tout le monde, crier, s'empiffrer, s'enivrer, dépasser en toutes ces prodigieuses manifestations de vie les limites assignées à la nature humaine, il se rapprochait du cœur de ses compagnons, entrait plus avant dans leurs bonnes grâces, les précédait sur leur propre terrain et

se rendait digne de la palme si convoitée de leur estime. Il pensait que c'était là faire, en amitié, ce que fait, en amour, un fervent amant lorsqu'il cherche à étonner sa maîtresse par ses redoublements de vigueur et d'intrépidité dans le déduit.

Comme son assiduité à l'étude n'était pas moindre que celle qu'il apportait ainsi à la goinfrerie, on s'habitua à sa présence dans l'atelier, les seigneurs de la ville et les confréries et paroisses du voisinage lui firent des commandes et il apparaissait déjà comme le successeur de son maître avant même que celui-ci lui eût donné sa fille aînée en mariage. A la mort de Tristan il recueillit donc son héritage et devint le maître d'un atelier jadis illustre et encore florissant, mais — et cette incertitude faisait son supplice — sans que l'on pût décider si ce progrès de sa fortune était dû à ses mérites ou au cours naturel des choses et aux mêmes raisons pour lesquelles une maison de commerce passe entre les mains du comptable le plus honnête et le plus médiocre.

Sa femme laissa le souvenir d'une épouse pieuse et d'une ménagère avisée. Car elle mourut assez tôt, lui confiant la charge de trois ou quatre enfants, lesquels furent élevés par les soins d'une tante venue habiter auprès de lui. La vie familiale n'avait d'ailleurs rien changé à l'humeur de maître Pietro, bienveillante et joviale d'apparence, mélancolique et anxieuse dans son fond. Il se savait éperdument épris du genre humain et, par conséquent, éperdument soucieux d'en obtenir en échange sinon autant d'amour, du moins quelque attention. Il s'interrogeait sans fin sur la réalité de son talent, plus encore sur la réalité des louanges que celui-ci lui valait parfois, mais dont il se voyait bien forcé de reconnaître qu'elles relevaient de la politesse ordinaire. L'activité de son atelier suivait un rythme régulier. Il était honoré dans la ville comme l'avait été son maître, avait sa place dans les cérémonies, mais n'entendait jamais son nom accolé à l'une de ces épithètes telles que le Magnanime ou le Forcené, par lesquelles se proclame le trait particulier et saillant du caractère d'un homme éminent. Au bout du compte il n'était pas aimé, il n'était pas connu.

Des années passèrent dans ce commerce banal qu'il savait être une obscurité. Obscurité à quoi il avait peine à se résigner et contre quoi il luttait en son esprit par toute une casuistique de questions et de suppositions contradictoires. Mais finalement une crainte plus forte que celle de ne pas plaire, la crainte de n'être pas dupe, le ramenait à l'évidence. Qu'importait en effet que tel compliment qu'il venait de recevoir fût sincère, ou telle faveur juste et méritée, si le plus important était pour lui de savoir à quoi s'en tenir sur lui-même et sur les autres et de se garder la tête froide? Aussi s'imposait-il autant de sévérité sur les autres que sur lui-même et de ne point pécher par indulgence. Ce devint là une de ses grandes préoccupations. Surtout, oh! surtout ne pas leur trouver d'excuses, bien que son cœur, son faible, son lâche cœur y inclinât! Non, ne jamais rester au-dessous du jugement qu'ils le contraignaient

à porter sur eux. Et au demeurant ne faisaient-ils pas tout ce qu'ils pouvaient pour confirmer ce jugement, le rendre nécessaire, impitoyable, le priver de toute circonstance atténuante? Il aurait tant voulu se persuader qu'ils étaient meilleurs qu'ils ne paraissaient et leur manifester sa sympathie en s'acquérant la leur, car ils devaient être capables eux aussi de témoigner quelque sympathie à leur prochain... Il ne pouvait être vrai qu'ils ne fussent à ce degré total qu'avidité, cynisme, sottise, calcul, hypocrisie et vanité... Quelque part de caprice, de désintéressement, de tendresse, de mollesse, devait subsister dans l'acte qu'il venait de les voir commettre et qui semblait si incroyablement brutal... Et qui l'était, en effet, et le plus sérieusement du monde. Ces constatations, notre pauvre homme les gardait pour lui. Car il ne pouvait se résoudre à faire entendre, par son comportement extérieur, qu'elles lui avaient sauté aux yeux, qu'elles lui étaient claires et irréfutables. Il enviait ces gens dits gens d'esprit qui, par quelque bon mot, amer et cinglant, dévoilent qu'ils sont dans le secret. Lui aussi, il était dans le secret; seulement on ne le savait pas, on ne le saurait jamais. Il était pareil au complice timide et discret d'une bande de voleurs dans lequel ceux-ci croient voir un nigaud quelconque, leur prochaine victime. Il continuait de faire comme si de rien n'était, il n'avait rien remarqué, rien compris, toujours candide, toujours pur, souriant, officieux, partageant les ambitions et les querelles des autres, se précipitant au devant de leurs moindres vœux, leurs vœux légitimes et de la légitimité desquels il était encore plus qu'eux-mêmes profondément convaincu.

Cette comédie ne laissait pas, cependant, de produire en lui de douloureux effets. A la longue il se prit à souffrir, d'abord de passer pour un imbécile, et lui qui tant aspirait à l'amour d'autrui, de ne gagner que son dédain; ensuite de se voir tellement incapable de communiquer, tout au moins de faire un peu entrevoir qu'il savait, lui aussi, qu'il connaissait, qu'il était parfaitement au fait des turpitudes de celui-ci ou de celui-là, des mobiles et motifs véritables, du fin du fin de l'intrigue et de la combinaison. Il est bon de savoir que l'espèce humaine est la plus immonde des espèces, mais garder cette science au fond de son âme sans jamais l'aérer en fait une sorte de croupissement extrêmement malsain. Chaque fois qu'il entendait une énorme bêtise, une de ces bêtises inimaginables où s'ouvrent des abîmes de satisfaction et de grossièreté, chaque fois qu'il découvrait le ressort de quelque action infâme, la bassesse de quelque procédé idiot ou scélérat, il éprouvait d'abord de la consternation et s'en relevait ensuite par de jubilants éclats de rire, mais d'un rire bouleversant, ravageant, pareil à un cataclysme. La succession de ces états soudains de chute et d'exaltation et dont la représentation graphique serait une courbe sinusoïdale de terrifiante allure doit finir par détériorer un organisme moyen, et le Morosin fut bientôt accablé d'assez graves maladies.

Atteint dans son corps, il le fut aussi dans son moral. Il avait peu à peu cessé de s'inquiéter de l'opinion que pouvaient avoir de lui des êtres qu'il

méprisait. S'il cherchait encore à se les concilier, c'était par un reste de débilité sentimentale, ou simplement pour avoir la paix, mais sans plus aucune erreur possible sur la valeur de l'amitié ainsi sollicitée, sans plus aucun souci de la figure que se formaient de lui tous ces irréductibles étrangers. Ainsi n'était-il plus objet pour eux, pour personne. Il n'était lui-même que pour lui. Il avait disparu du regard des autres, n'existait qu'au sien. C'était bien peu. De même que tant de secousses avaient délabré son corps, son âme, son âme cachée, et qui ne s'exprimait jamais, ne fût-ce que par les venimeuses et soulageantes saillies de ces gens d'esprit auxquels il désespérait de ressembler, s'amincissait, s'étiolait, s'annulait.

Le Morosin avait de peu dépassé la quarantaine lorsqu'il eut la révélation des femmes. La place importante qu'il tenait dans la république, les brillantes relations qu'il y cultivait, les voyages qu'il accomplit auprès de divers princes séduits par sa notoriété, tout cela lui avait fait lier avec certaines dames des amitiés qui souvent se muèrent en tendres attachements. Ses rapports avec les hommes étaient mécaniques et factices : il découvrit l'authenticité de la passion que les femmes éprouvent pour l'homme sur qui elles ont jeté leur dévolu. Et dans ce geste, c'est elles-mêmes qu'elles risquent, tout entières, entièrement à découvert, à corps perdu et de toute leur âme. Il n'y a là ni restriction ni prévision. Tantôt un irrésistible élan les a portées vers l'homme apparu et dont, d'un premier coup d'œil, elles ont embrassé toute la singulière personnalité. Tantôt elles cèdent au lent enveloppement d'une personnalité qui, peu à peu, s'est donnée à connaître avec toute la richesse de ses attraits. Mais toujours, il y a généreuse investigation d'un être, et d'un être pour lui-même, en dehors de toute convenance sociale, de tout préjugé, de tout intérêt. Bien sûr on observe des cas où ces causes interviennent, mais dans la plupart elles n'interviennent nullement. Et toutes les aventures amoureuses du Morosin furent de ceux-là. Aussi se prit-il pour la race des femmes d'une immense gratitude, quasi religieuse : les femmes lui rendaient le sentiment de son existence.

Il n'était plus seul. Plus seul à se mourir. Il renaissait au contraire entre les mains de ces éternelles mères dont la fonction sacrée est de donner et entretenir la vie. En lui elles aimaient ce qu'il était, non point ses titres, ni même les ouvrages que son métier d'artiste lui faisait produire, mais l'homme que les circonstances avaient amené au métier d'artiste et à faire une quelconque figure dans le monde, l'homme avec son cœur et ses sens. Cet homme s'était réduit et enfoui, mais par leurs merveilleuses caresses elles le ramenaient des profondeurs à leur lumière.

Ce fut la plus belle période de la vie du Morosin et certains auteurs, sans savoir par quoi elle fut occupée (car bien de ces amours furent secrètes), la considèrent comme celle où il produisit ses chefs-d'œuvre. Mais c'est là une appréciation que contredisent d'autres historiens et nous n'attacherons aucune importance aux jugements accordés à l'œuvre

d'un artiste assez oublié aujourd'hui. Il nous intéresse bien plus de savoir ce que cet homme fut ou ne fut pas pour lui-même et de suivre les éclats et les vacillations d'une petite flamme courageuse.

L'âge, les infirmités, le goût de la retraite ralentirent enfin les ardeurs du Morosin. Mais les plaisirs que, sur le tard, lui avaient donnés ses amantes et l'assurance qu'elles lui avaient rendue de sa présence sur la terre avaient formé en lui un état de sage sérénité qu'il comptait bien savourer jusqu'à la fin de ses jours. Il n'était pas réconcilié avec les hommes, mais avec lui-même : quant aux hommes, il les laissait faire. Il avait désormais acquis à leur égard la plus parfaite indifférence. Sa mémoire lui suffisait, pleine de minutes délicieuses dans lesquelles tout son être s'était épanoui jusqu'à l'infini. Une suprême aventure survint, qui ruina définitivement un si bel équilibre.

On avait fêté ses soixante ans lorsqu'une toute jeune femme, une véritable enfant, s'amouracha de lui. Et avec une telle fureur qu'elle ne put s'en cacher devant le monde. Au contraire des précédentes intrigues dont le mystère avait fait tout le prix, on fut tout de suite au courant de celle-ci, et c'est même ce qui troubla quelque peu la surprise et le bonheur qu'avait commencé d'en ressentir le Morosin. Il finit pourtant par se rendre à la douce persuasion qu'encore une fois il était aimé. Et, en dépit des rires étouffés des gens, il devint aussi sérieux que sa partenaire. Celle-ci était la fille d'un illustre duc, mariée à quinze ans, veuve à dix-huit et qui en comptait vingt-deux lorsque, ayant demandé au Morosin de faire son portrait, elle était tombée amoureuse de ce vieillard. Qu'est-ce qui put la séduire en lui, sa gloire, sa conversation, son esprit, ou ce poids de tranquille et douce tristesse qu'il portait et qui peut-être avait quelque chose d'étrange et de fascinant pour une curiosité de petite fille ? On ne saurait le dire. Cette princesse avait sans doute l'imagination vagabonde, de l'impétuosité, de l'originalité, le dédain des conventions. Le fait est qu'elle s'éprit violemment de son portraitiste et celui-ci, après ses quelques hésitations, se prit à retrouver les moments de libre abandon, de communication totale et de ravissement qui, durant les plus belles années de son destin, l'avaient si pleinement consolé.

Il revécut l'émotion des rendez-vous, des confidences échangées, des baisers indéfiniment répétés, des caresses inventées et surprenantes, la divine angoisse des attentes et des périls. Il se remit à croire à son existence. Une toute jeune femme, la plus jeune des femmes, et ne sachant encore rien du monde, lui désignait son existence, entourait son existence de ses bras frais, s'y attachait comme un rosier à un robuste chêne. Il lui fallait bien croire aux mots qu'elle lui disait de ses adorables lèvres toutes neuves.

Depuis qu'il avait fait le portrait de sa maîtresse, le Morosin ne peignait plus rien. Il ne peindrait plus rien. Une seule chose lui restait à peindre peut-être : son propre portrait. Un jour, il se regarda dans un miroir. Puis il installa une grande glace dans son atelier et, chaque jour, s'exa-

mina, se scruta, prenant des poses, fixant son regard. Sa réalité lui apparut, chenue, dégradée, et ce visage saccagé et comme halluciné par sa propre horreur. Il était impossible que ce fût cela l'objet d'un si vif amour, impossible. Alors il vit ces épaules courbées se secouer d'un haussement bref et sur cette vieille face se dessiner un sourire.

Il pensa au tumulte purement abstrait et indépendant de lui et de tout qui s'était formé dans la cervelle de la petite princesse. Lui, son existence? Une illusion. Et après sa mort, que laisserait-il à sa bien-aimée? Le souvenir d'une illusion. Voilà ce qu'il serait, ce qu'il était déjà. Mais c'était encore trop. Certes il ne pouvait atteindre les images qu'avaient connues et chéries de lui ses amoureuses d'autrefois, elles-mêmes aimées par lui, par lui vivant et vrai : et cela c'eût été un meurtre. Car alors il avait été, et c'est en quoi il gardait une foi entière, il voulait garder une foi entière ; c'était le seul bien qui lui restât. Mais ça, cet amenuisement, ce presque rien, ce prétexte? Par delà ses années d'exaltée vérité, il retrouvait sa joie ancienne de dépouiller de tout mensonge ce qui, alors, se réduit au néant : à force de détruire les enveloppes, on détruit aussi le minuscule, transparent noyau, à peine, à peine subsistant. C'en est fait, c'est fini, ils n'auront plus rien, même pas ce qu'ils croient avoir, même pas ce qu'elle croit avoir, celle-là, pauvre petite folle, parce que le printemps la réchauffe et l'illumine et que des papillons volent dans le soleil. Les mêmes auteurs qui ont conté la vie du Morosin rapportent que, devenu vieux, il tomba dans une crapuleuse débauche et qu'il ne se montrait plus aux yeux de ses contemporains, même des femmes les plus belles et les plus élégantes, que sous l'aspect d'un dégoûtant ivrogne.

JEAN CASSOU

NAPOLÉON A L'ILE D'ELBE

(SOUVENIRS)

par le Comte MARCHAND

Dans un article publié par la Revue de Paris *le* 15 *décembre* 1939, *M. Ernest d'Hauterive étudiait la vie de Louis Marchand, dont la personnalité lui apparaissait* « comme la plus belle, la plus sympathique » *dans le petit groupe de ceux qui accompagnèrent Napoléon à Sainte-Hélène. Marchand était né en* 1792. *Sa mère, première berceuse du roi de Rome, l'avait fait attacher, en* 1811, *au service personnel de l'Empereur. Marchand avait accompagné Napoléon à Dresde et il se trouvait auprès de lui à Fontainebleau lors de l'abdication. Il suivit Napoléon à l'île d'Elbe, puis, après les Cent Jours, partit avec l'Empereur pour Sainte-Hélène. Durant toute la captivité, il soigna l'Empereur avec le dévouement le plus complet. Son maître, disait M. d'Hauterive, s'était d'ailleurs « attaché à lui » et le traitait en ami plutôt qu'en serviteur. Après la mort de Napoléon, Marchand revint en France. En* 1823, *il épousa la fille du général Brayer. En* 1840, *il fit partie de l'expédition qui alla chercher les restes de Napoléon à Sainte-Hélène. Napoléon III lui confirma le titre de comte que Napoléon Ier lui avait conféré par une phrase de son testament. Il mourut en* 1876. *Ses mémoires étaient jusqu'à ce jour demeurés inédits. Dans l'étude à laquelle nous faisions allusion, M. Ernest d'Hauterive déplorait que cette publication n'eût pas été encore entreprise. Elle va l'être bientôt, grâce aux soins de M. Jean Bourguignon de l'Institut, conservateur en chef des musées napoléoniens, détenteur du manuscrit original de ces mémoires que lui a légués le petit-fils de Marchand. Nous avons la bonne fortune de pouvoir présenter à nos lecteurs quelques-unes des pages les plus émouvantes de ce manuscrit qui apporte un nouveau témoignage d'une importance capitale sur la vie de l'Empereur de* 1814 *à* 1821. *(N.D.L.R.).*

Le 4 mai 1814, la garnison de l'île d'Elbe et la Garde Nationale se mirent sous les armes ; les autorités, le général commandant, le sous-préfet, suivis d'une population pleine d'enthousiasme, se rendirent au port. Les Elbois sentaient tout ce qu'il y avait d'avantageux

* La photographie représente la villa de San Martino dans l'île d'Elbe, villa où séjourna Napoléon *(document communiqué par Jean Tedesco).*

pour eux et pour l'île, dans le choix que l'Empereur en avait fait pour sa résidence. Les canons et ceux des forts annoncèrent le débarquement de l'Empereur ; dès qu'on l'aperçut dans le canot, on le reconnut à son chapeau et l'uniforme vert des chasseurs de la Garde. Tous les bras se tendirent vers lui. Les cris de : « Vive l'Empereur ! » mille fois répétés, remplirent l'air. Il serait difficile de peindre une joie plus délirante. Cette réception dut le dédommager des scènes dégoûtantes d'Avignon et d'Orgon [1].

L'Empereur mit pied à terre, salua le peuple, et les autorités. Il reçut les clefs de la ville qui lui furent présentées par le maire et les harangues qui les accompagnèrent. Les habitants les plus notables de la ville, entre autres M. Foresi (Vincent) s'empressèrent de mettre à la disposition de l'Empereur tout ce qui pouvait constituer un premier établissement. M. Foresi avec un zèle plein d'enthousiasme suffit à tout, et conquit l'estime et la reconnaissance de tous.

Le pavillon blanc flottait depuis le 28 avril, l'Empereur ordonna qu'on le descendît, et qu'on arborât le sien, blanc traversé d'une bande rouge portant trois abeilles en or. Ce pavillon était respecté des barbaresques qui, disaient-ils, ne faisaient point la guerre à Dieu.

Du port l'Empereur se rendit à l'église paroissiale, sous un dais, pour y entendre un *Te Deum*. L'office fut fait par le vicaire général de l'évêque d'Ajaccio et Bastia, l'abbé Arrighi. Lorsque la cérémonie fut finie, Sa Majesté se rendit à la mairie au milieu d'une foule empressée de le voir ; les fenêtres étaient pavoisées et les mouchoirs agités en signe d'allégresse. Les imaginations italiennes, en contraste avec la simplicité et la franchise des bons Elbois, produisaient un effet enchanteur ; tous étaient au plus haut degré de l'exaltation. Arrivé à la mairie, l'Empereur reçut avec affabilité toutes les personnes qui se présentèrent. C'était déjà une fête de famille. Il invita les autorités civiles et religieuses à maintenir l'union et la concorde. Ce n'était pas nécessaire : dès le 28 avril tout était rentré dans l'ordre. Le général Drouot fut nommé gouverneur de l'île, l'Empereur mit à son chapeau une cocarde aux couleurs qu'il venait d'adopter ; les fonctionnaires publics et la Garde Nationale en firent autant.

L'Empereur employa ses premiers moments à inspecter les établissements publics ; il fit plusieurs courses sur les différents points de l'île ; il fut visiter les mines de Rio, descendit chez M. Pons qui en était le directeur et y déjeuna.

On s'occupa de débarquer les effets de l'Empereur ; 20 000 francs se trouvèrent soustraits au trésorier. M. Peyrusse faisait monter dans le logement qui lui était préparé les fonds qu'il apportait de Fontainebleau ; ils étaient par sacs de 1 000 napoléons d'or. Ces sacs étaient dans des caisses avec de la paille ; le déballage s'en faisait avec préci-

1. Dans ces deux villes il y avait eu des manifestations hostiles à l'Empereur.

pitation ; une sentinelle était à la porte. Ce factionnaire du bataillon franc de l'île d'Elbe, cordonnier de son état, père de famille et malheureux, réfléchissait combien une faible partie de cet or pourrait lui être utile ainsi qu'à sa famille. L'or était enfin chez le trésorier, les caisses renversées et abandonnées, la paille encore là ; il était seul, il faisait des vœux pour trouver quelques pièces de monnaie dans cette paille qu'il éparpillait avec ses pieds, sa surprise fut extrême lorsque son pied rencontra de la résistance et qu'il s'aperçut que c'était un sac semblable à ceux qu'il avait vu monter. Un tremblement universel le saisit ; il ne sut ce qu'il devait faire, et balança longtemps. Enfin, dans la certitude qu'il n'avait point été vu, il mit le sac dans son schako qu'il replaça sur sa tête et continua sa faction. Dès qu'il fut relevé, il alla déposer son trésor chez lui. Le jour même il fut trouver le curé de sa paroisse et le pria d'exposer le Saint-Sacrement pendant trois jours, pour remercier Dieu des secours qu'il avait procurés à lui et à sa famille.

Cet homme, connu pour être pauvre, fit tout à coup des dépenses au-delà de ses moyens ; on pensait déjà que ce ne pouvait être qu'au dépens d'autrui. M. Peyrusse, s'apercevant de la soustraction, fit connaître au Tribunal la somme qui lui avait été enlevée, recommandant que l'affaire fût traitée secrètement, afin qu'elle ne parvînt point à la connaissance de l'Empereur.

La police judiciaire fit des recherches ; on manda celui qui déjà par ses dépenses, élevait des soupçons ; il nia d'abord, et dit ensuite que l'argent qu'il avait dépensé avait été trouvé dans un fossé. La crainte de la condamnation le tenait sur la négative ; mais, lorsqu'il fut assuré qu'il ne lui serait infligé aucune peine, que même M. Peyrusse lui eut promis 2 000 francs s'il disait la vérité, il avoua tout, de la manière que je viens de le raconter. La somme ne fut pas entièrement recouvrée, il resta entre ses mains ou égarés : 4 000 francs. Je tiens ces détails de M. Poggi de Talavo, qui était alors juge d'instruction.

L'Empereur après avoir demeuré quelques jours à la mairie, alla occuper une maison où logeaient les officiers du Génie. Ce fut là que je trouvai Sa Majesté ; je profitai du moment où l'Empereur était hors de ce modeste palais pour en prendre connaissance. Cette maison consistait en un rez-de-chaussée peu élevé composé de dix pièces ; quatre avaient vue sur la ville, qu'elles dominaient : une antichambre, un petit salon, une salle à manger, une petite galerie ; les six autres étaient sur le jardin et sur la mer : un bureau, une bibliothèque, une chambre à coucher, une salle de bains, deux pièces de dégagement pour le service intérieur. Cette maison, située au haut d'une des rues les plus escarpées de la ville, se trouvait à mi-côte, dominée par le fort l'Étoile, où restait le général Cambronne, et le fort Falcon qui s'en trouvait plus éloigné. Ces deux forts, unis par un chemin couvert, établissaient le système des défenses de la ville du côté de la mer.

Placé en amphithéâtre, de cette résidence on dominait la ville et le

port et de jolies maisons de campagne situées dans une vallée fertile de l'autre côté du port. C'était à la fois la demeure la plus agréable, la plus commode et la plus sûre pour Sa Majesté.

Le grand maréchal continua d'occuper la maison commune ; le général Drouot logeait auprès de l'Empereur dans un corps de bâtiment, destiné jusque là aux officiers de la garnison ; ces bâtiments servaient en même temps aux officiers, aux cuisines et aux logements des officiers et des domestiques du Palais.

Dans la ville, comme au Palais, les citernes remplaçaient les fontaines, elles étaient grandes et suffisaient à tous les besoins.

Jusqu'à l'arrivée de la Garde Impériale, la Garde Nationale elboise fit le service près de Sa Majesté qui n'eut qu'à se louer de son exactitude et de son dévouement. Quelques marins armés de la frégate *l'Undaunted*, sous la conduite d'un sous-officier, furent mis par le capitaine Usher à la disposition de l'Empereur. Ils firent conjointement avec la Garde Nationale, le service dû Palais. La garnison suffisait à peine à la garde des fortifications et des portes extérieures ; la Garde Nationale la partageait déjà avec elle.

Le capitaine Usher, instruit, lors du débarquement, que la table de l'Empereur manquait de beaucoup de choses qu'on ne pouvait encore se procurer dans l'île, s'empressa, de la manière la plus gracieuse, d'envoyer une partie des provisions personnelles qu'il avait à bord, sans vouloir en permettre le remboursement.

Pendant la traversée, comme après le débarquement de la Garde, les Anglais étaient étonnés de la familiarité de l'Empereur avec le soldat. Elle formait un contraste piquant avec la morgue aristocratique à laquelle ils étaient accoutumés.

Le 23 mai, la frégate *la Dryade* commandée par M. de Montcabrié arriva sur la rade, elle amenait le brick *l'Inconstant ;* et, à la pointe du jour du lendemain, on signala cinq ou six transports anglais sur lesquels la Garde Impériale était embarquée. M. de Montcabrié descendit à terre, fut voir l'Empereur, le gouverneur, le général Dalesme et tout concerter pour l'embarquement de la garnison.

La Garde avait mis vingt-cinq jours en route ; ce retard avait inquiété l'Empereur, qui craignait qu'on ne l'eût empêchée de s'embarquer. Il descendit au port avec le grand maréchal, et il y fut reçu aux cris de « Vive l'Empereur ! ». Ces braves le lendemain, relevèrent les postes, ils prirent ensuite pour règle de diriger et de concerter leurs promenades de manière à éclairer la route que parcourait Sa Majesté. L'Empereur, étonné de les trouver partout, voulut en savoir la cause. On lui fit connaître l'engagement qu'ils avaient pris entre eux ; il ne fut pas maître de l'émotion que lui fit naître tant d'attachement : « Dites-leur que j'ai trouvé des enfants, qu'ils n'ont rien à craindre pour moi. » Ces vieux soldats étaient

bons ; ils étaient aimés des habitants. Les enfants étaient continuellement autour d'eux et faisaient l'exercice avec des bâtons et des bonnets de papier. La lithographie s'est saisie de cette scène et l'a rendue avec beaucoup de fidélité.

Le 4 juin *la Dryade* et les transports quittèrent Porto-Ferrajo. Napoléon était monté à bord de cette frégate peu de jours après son arrivée.

***

Dès que la Garde fut arrivée, les dispositions de l'Empereur prirent de la stabilité ; et c'est ici le moment de faire connaître l'établissement du nouveau souverain de l'île d'Elbe, sa cour, sa maison, et les détails qui touchent à sa personne.

Les autorités ecclésiastiques, civiles, judiciaires et communales, et les employés du Gouvernement n'éprouvèrent aucune mutation.

Le général Drouot était gouverneur de Porto-Ferrajo et de l'île entière ; le général Cambronne, commandant de la Garde. Le général Drouot mangeait tous les jours avec l'Empereur. Le général Cambronne avait des relations habituelles avec Sa Majesté, ainsi que le capitaine du port Filidoro, le capitaine de gendarmerie Paoli, son lieutenant Bernotti et Taillade, commandant du brick *l'Inconstant*.

La maison de l'Empereur continuait d'avoir le grand maréchal pour chef. Elle était composée de quatre chambellans : MM. Vantini, Lapi, Traditi et Gualandi ; de six officiers d'ordonnance : MM. Vantini fils, Binetti, Bernotti, de Pons et Perez, le sixième n'avait pas été nommé (l'Empereur s'est souvenu d'eux dans ses derniers moments, ainsi que de l'abbé Arrighi, vicaire général ; il avait toujours parlé d'eux et de leurs services avec l'attendrissement de la reconnaissance). Enfin de deux fourriers du Palais : MM. Deschamps et Baillon ; du trésorier : M. Peyrusse ; du secrétaire : M. Rathery ; d'un médecin : le docteur Foureau, élève de Corvisart, et d'un pharmacien : M. Gatte.

Les services de la chambre, de la bouche et de l'écurie avaient été également organisés. En passant à Fontainebleau, Gervais et moi nous apprîmes que Constant, premier valet de chambre de l'Empereur, n'avait pas suivi Sa Majesté et que Roustan [1] parti pour Paris, n'avait pas reparu. Gervais, qui était l'oncle de Constant, sentit toute l'énormité de la faute de son neveu ; il courut à sa campagne peu éloignée de la ville, et trouva ce dernier accablé sous le poids de son ingratitude ; il chercha à le déterminer à venir avec nous, comptant sur la bonté infinie de l'Empereur pour lui. Mais Constant connaissait mieux l'Empereur que son oncle ; il jugea que sa faute reposait sur un manque de cœur et que celle-là ne serait pas pardonnée de son maître. Il resta chez lui, dévoré par la honte

1. Mameluk de Napoléon.

et le chagrin. Si ces deux serviteurs manquèrent à leurs devoirs et à la reconnaissance, il n'en fut pas de même de MM. Hubert et Pelard qui accompagnèrent l'Empereur jusqu'à l'île d'Elbe et ne retournèrent en France qu'après mon arrivée. Le premier retournait près de sa femme qu'il avait laissée mourante à Paris. De tels hommes honorent la fidélité.

Il restait avec moi Gillis et Noverraz, valets de chambre, et Denis, garçon de garde-robe. Saint-Denis, enfermé à Mayence, n'arriva qu'après la reddition de cette place ; il rapporta quelques tabatières de l'Empereur ; il les avait rachetées à la vente qui fut faite des effets personnels de Sa Majesté.

A Fontainebleau l'Empereur, sachant que Constant et Roustan ne le suivaient pas, s'informa où était Ali. C'était le nom qui lui avait été donné pour celui de Saint-Denis, lorsqu'il prit le costume de mameluck. On lui dit qu'il était enfermé dans Mayence. « J'en suis fâché, celui-là m'aurait suivi. »

Il y avait à la chambre extérieure : MM. Dorville, huissier ; Gervais, chargé de la lingerie et du garde-meuble ; Santini, gardien du portefeuille et deux huissiers elbois : Mathias et Archambault, chefs des valets de pied (ce dernier devint premier piqueur à Sainte-Hélène) ; Gaudron et Léon, frotteurs. Le service de la bouche comptait : MM. Colin, contrôleur de la bouche, qui retourna bientôt en France ; Quéval, sous-contrôleur, qui le remplaça ; Totrin et Cipriani, maîtres-d'hôtel (ce dernier suivit l'Empereur à Sainte-Hélène) ; Pierron, chef d'office (il devint maître-d'hôtel à Sainte-Hélène après la mort de Cipriani) ; Ferdinand, chef de cuisine et deux aides : Chandellier et Lafosse. L'écurie avait une cinquantaine de chevaux. Chauvin la commandait ; Amodru était piqueur ; il y avait en outre dix-huit ou vingt palefreniers français ou elbois ; Vincent était chef sellier des équipages.

J'étais appelé à remplir un service intérieur que je ne connaissais point, mes fonctions jusqu'alors ayant été celles d'huissier de la chambre. Après le départ de M. Hubert, Sa Majesté m'avait appelé et m'avait adressé plusieurs questions auxquelles je cherchai à répondre de mon mieux. La bonté avec laquelle il me parlait m'engagea à lui dire qu'en 1812 il m'avait exempté de la Conscription. « Vous vous trompez, me dit-il vivement, je n'en avais pas le droit. » Je lui dis que cette réponse avait été celle qu'il avait faite à madame la comtesse de Montesquiou, qui sollicitait cette faveur pour moi, mais qu'il m'avait sur sa cassette payé un remplaçant. « Je crois me le rappeler, je suis bien aise que ce soit vous. »

Je lui dis que ma mère, à Rambouillet, m'avait raconté la résistance de l'Impératrice aux conseils que lui donnait son entourage de quitter Paris et sa volonté de se montrer au peuple avec son fils ; ne doutant pas, disait-elle, que, fille d'un des souverains confédérés, elle ne fût respectée des troupes alliées, ne pensant pas que l'empereur d'Autriche, son père, pût

détrôner son mari et priver son fils d'une couronne qui devait lui appartenir. Le Roi de Rome, lui dis-je, se cramponnait à chaque meuble de son appartement pour ne point aller à Rambouillet qu'il trouvait trop laid. Impatienté de la violence qui lui était faite, car on fut obligé de l'employer pour le mettre dans sa voiture, il dit avec colère : « Je ne veux pas quitter Paris, papa n'y est pas, je suis maître ici. »

L'Empereur me demanda pour combien j'étais porté sur les 2 millions dont il avait fait la distribution à Fontainebleau. Je lui dis que j'étais le seul de ceux qui étaient à l'île d'Elbe qui n'y eût point été compris. « Vous n'y perdrez rien. J'aurai soin de vous. Je vous marierai. Je vous fais mon premier valet de chambre. Je vous confie ma cassette ; elle contient 800 000 francs en or. Peyrusse vous remettra 3 000 francs par mois pour ma toilette et mon argent de poche. Vous m'en présenterez la dépense chaque mois. J'en arrêterai le compte. »

Il y avait, pour le Palais de l'île d'Elbe, un cérémonial comme aux Tuileries, mais en diminutif. On était admis dans cette petite cour, sur les présentations du grand maréchal ou d'un chambellan. Il y avait des entrées accordées. Tous les dimanches la messe se disait dans une des pièces de l'appartement de l'Empereur, celle qui précédait le salon ; elle était célébrée par le vicaire général Arrighi ; l'Empereur y assistait très exactement, les autorités civiles et militaires y étaient invitées ; l'Empereur les recevait après la messe. Les cloches dans cette ville se faisaient souvent entendre : « Le tintement, disait-il, lui rappelait ses jeunes années où Madame le conduisait à la messe, et aussi le temps passé à Brienne. » Une chose dont j'eus l'occasion de faire la remarque, c'est que toutes les fois qu'en matière sérieuse il voulait donner un *démenti* à une accusation faite contre lui, il se signait le front avec le pouce et disait : « J'y suis étranger. »

Madame et la princesse Pauline, ayant chacune un aumônier, faisaient dire la messe chez elles. Tous les dimanches il y avait dîner de famille, où quelques invitations étaient faites dans la ville. Tous les soirs il y avait cercle ; il était tenu par Madame et par la princesse. Toutes les personnes qui avaient les entrées du Palais y étaient admises. Lorsque dix heures sonnaient l'Empereur se retirait dans son intérieur. Le cercle finissait ordinairement à minuit. Après l'arrivée de la princesse il y eut un théâtre à Porto-Ferrajo.

Ces détails ont peut-être un faible intérêt ; c'est cependant dans son intérieur qu'il faut voir l'Empereur, c'est là que j'appris à connaître sa bonté, la douceur de son service ; sa grandeur et sa gloire, pour moi, sont partout.

J'ai dit que l'Empereur me donna sa cassette à tenir, et qu'il arrêtait régulièrement ses comptes à la fin de chaque mois. A Paris l'Empereur avait rarement de l'argent sur lui ; à l'île d'Elbe il eut une bourse dans laquelle se trouvait toujours 300 ou 400 francs en or. Ses aumônes étaient

grandes, et ses promenades étaient toujours marquées par des actes de bienfaisance. Un jour qu'il se promenait à cheval, il fut accosté par une femme âgée de la commune de Murciana. Elle salua l'Empereur et lui dit, avec cette familiarité de franchise respectueuse des bons Elbois, qu'elle était pauvre, qu'elle avait perdu son fils, qu'elle le regrettait moins puisqu'il était mort à son service, mais qu'elle avait des besoins et qu'elle recourait à lui. « J'aurai soin de vous, lui dit Sa Majesté, ayez bonne espérance. — A mon âge, Sire, on n'en a plus. — Eh bien! Ayez confiance en moi. — Oh! Elle ne me manquera pas, répondit-elle, je l'ai prise en vous voyant. » L'Empereur tira sa bourse et lui donna 5 napoléons. Cette bonne femme, à l'aspect de tant d'or, s'épuisait en remerciements, que déjà l'Empereur était bien loin d'elle. Elle conçut des craintes qu'il ne se fût trompé, et dans la soirée elle parvint jusqu'au grand maréchal pour lui demander si l'Empereur savait bien que c'était 5 napoléons d'or qu'il lui avait donnés. L'Empereur, auquel ce sentiment délicat fut rapporté, en fut ému et me dit le soir à son coucher, de la porter au nombre de ses pensionnaires. Le grand maréchal l'assura que l'Empereur ne s'était pas trompé, que c'était bien cette somme qu'il avait voulu lui donner.

Au nombre des pensionnaires était le grand vicaire Arrighi, bon et excellent ecclésiastique, recommandable par ses vertus, ses lumières, et son grand âge ; il n'était pas riche et ne trouvait pas dans les émoluments de sa place de quoi soulager la misère qui s'offrait à sa vue sous bien des formes. L'Empereur me dit de le porter pour 3 000 francs sur sa cassette ; tous les mois je portais à ce digne prélat 250 francs ; il souriait à ma vue et me comblait de politesses dont j'étais très touché ; il m'invitait à m'asseoir et m'entretenait de quelques traits historiques de la jeunesse de l'Empereur, qui, me disait-il, était d'une très grande famille de Florence que les révolutions firent s'expatrier et qui vint s'établir en Corse ; qu'un Bonaventure Bonaparte avait été béatifié, que c'était un saint homme.

Il me raconta qu'après la mort du père de l'Empereur, Madame, se trouvant veuve très jeune, l'archidiacre Lucien s'était chargé de l'administration des biens de la maison, que c'était un homme très respecté, et qui avait deviné, comme Paoli, l'élévation du jeune Napoléon. J'avais entendu dire par l'Empereur que le premier cachait son or dans son lit, et qu'avant de mourir, il avait dit à Joseph : « Tu es l'aîné, mais voilà le chef de la famille » en montrant Napoléon, et que le second disait de lui qu'il était taillé sur les hommes de Plutarque et qu'il marquerait extraordinairement dans son pays. Sa Majesté disait qu'elle avait une grande affection pour Paoli, mais qu'elle céda, lorsque celui-ci épousa la cause des Anglais, ce qui nécessita le départ de sa famille de la Corse.

L'Empereur disait qu'étant jeune il était fort turbulent, très vif, prenant de l'ascendant sur tout ce qui l'entourait ; lorsqu'il prit goût à l'étude, ce qui fut de bonne heure, la lecture devint pour lui une passion

qu'il conserva toujours. Il avait conservé du père Patrault un très bon souvenir ; c'était son maître de mathématiques. « Cet homme me comprenait », disait-il.

J'ai beaucoup de traits de ce genre tout aussi honorables à la générosité et à la sensibilité de l'Empereur qu'au caractère des bons Elbois. De temps en temps, il arrivait à Sa Majesté, en rentrant, de me faire connaître la distribution de ses libéralités ; mais le plus souvent j'en connaissais les détails par Saint-Denis ou Noverraz qui accompagnaient l'Empereur dans ses courses à cheval ou en calèche et s'en trouvaient les témoins.

Je dois ici démentir tous les contes absurdes, qui ont été débités sur l'humeur de Napoléon, sur sa dureté, sur de prétendues attaques épileptiques, dont on le disait atteint et qui le rendaient intraitable, sur la fausseté du bruit assez généralement répandu qu'il portait une cuirasse sous son uniforme. Je puis attester n'y avoir jamais vu qu'un gilet de flanelle.

L'Empereur était d'un service agréable, bon, facile et traitant avec douceur tout ce qui l'entourait ; s'il arrivait qu'il eût gagné de l'humeur à l'extérieur, et que l'on s'en ressentît à l'intérieur, ce n'était jamais d'une manière violente ; il était donc facile en l'approchant d'éviter d'en augmenter le volume. C'était toujours avec raison qu'il la manifestait, et bien plus souvent par une grande adresse politique. Aussitôt on parlait de sa mauvaise humeur, et ceux qui avaient à s'en reprocher les motifs et que par prudence il n'avait que faiblement grondés, reconnaissaient sa modération et leurs fautes et n'y revenaient plus ; l'Empereur était juste et toujours prêt à pardonner.

Le premier jour de mon service auprès de l'Empereur, il me demanda du thé. J'envoyai le garçon de garde-robe en chercher à l'office ; il m'apporta un plateau couvert de tout ce qui compose un thé ; je le pris de ses mains et je fus le présenter à l'Empereur qui se promenait dans son jardin sur une terrasse donnant sur le bord de la mer ; il s'en versa lui-même une tasse, la sucra et allait la porter à ses lèvres, lorsqu'il me dit : « D'où vient cette tasse ? — De l'office, Sire », lui répondis-je. Il jeta le contenant et le contenu contre le mur et cassa la tasse. « Servez-vous à l'avenir des objets de mon nécessaire et non d'autres. » Je m'excusai par mon ignorance de la connaissance des pièces du nécessaire et sur ce qu'il ne m'en avait été rien dit ; cette première leçon était forte, j'en fus interdit. Je n'étais pas à l'abri de la crainte qu'inspirait l'Empereur ; mais j'étais fort du dévouement qui m'avait conduit à lui offrir mes services et je restai calme devant ce moment de vivacité. J'allai prendre dans le nécessaire le plateau de vermeil et tout ce qui concernait le thé, et je revins le lui présenter de nouveau ; il n'avait plus la même figure : « Voilà qui est bien », me dit-il. Ce fut la seule boutade que je reçus de l'Empereur. Ses boutades ne duraient qu'un moment ; ce moment passé, il ne paraissait s'en souvenir que pour vous donner quelques preuves de sa satisfaction de votre service ou de votre personne. Elles tenaient du

calcul, c'était pour lui le moyen de tâter un homme et de saisir la nuance de son caractère. En rentrant le soir, il m'accueillit avec une bonté qui dissipa la crainte que j'avais eue de lui déplaire, et qui me préoccupa une partie de la journée que je fus sans le voir. Il me questionna sur mes études, ma famille, et mes habitudes de société. Il me suffit de peu de temps pour me convaincre combien étaient faux les bruits de palais sur son caractère peu traitable. Je n'ai jamais compris l'avantage de ceux qui l'approchaient à donner crédit à de semblables bruits. Jamais l'Empereur ne s'est porté à des actes de violence contre aucun de ses serviteurs ; il en était bien éloigné et les blâmait dans les autres. Il n'avait pas trop l'habitude de dire qu'il était content, il paraissait même donner peu d'attention aux efforts qu'on faisait pour lui plaire, ou il les recevait avec une espèce d'indifférence ; mais elle n'était qu'affectée ; il arrivait souvent, et d'après le même système que s'il vous avait récompensé, qu'il montrait dans la journée quelque impatience comme pour vous dire de ne pas trop attacher d'importance à la faveur dont vous aviez été l'objet. Si, après avoir été grondé il s'apercevait qu'on y fût resté sensible, il s'approchait de celui qu'il avait affligé, appuyait fortement sa main sur son oreille ou la lui tirait ; ceci impliquait que tout était oublié. Ces vicissitudes d'humeur étaient rares, nous trouvions toujours l'Empereur d'une humeur gaie et enjouée dans son intérieur. Lorsqu'il s'était attaché à quelqu'un, qu'il était sûr de lui, de son affection, de son dévouement, celui-là devenait invulnérable ; il était sous sa protection ; de grandes fautes seules pouvaient lui faire perdre l'amitié dont il le protégeait. Son caractère était porté à l'indulgence, facile à vivre, faisant une part large à la faiblesse humaine. Parlant un jour du délaissement où il s'était trouvé à Fontainebleau, il dit que, parmi les hommes, il y en avait de bons et de mauvais, qu'on ne devait pas, en généralisant, les confondre ensemble, qu'il avait vu tel individu valoir beaucoup mieux que l'action qu'il venait de commettre. Notre occupation était donc, non de prévenir ses désirs en allant au devant, mais encore de chercher ce qui paraissait devoir lui faire plaisir. Ces attentions, ces soins ne lui ont point manqué à Sainte-Hélène où il a été si malheureux. Chacun de nous a la conscience d'avoir adouci l'amertume du peu de jours qui lui ont été comptés dans cette dure captivité et conserve ce souvenir de dévouement comme un adoucissement à la douleur de sa perte sur cet affreux rocher.

L'Empereur était constant dans l'habillement qu'il avait adopté : le chapeau à trois cornes, l'habit d'uniforme des chasseurs de la Garde à cheval (celui des Grenadiers était pour Paris le dimanche) ; des bottes à l'écuyère ou des bas de soie et des souliers à boucles. Pendant le premier mois de son séjour à l'île d'Elbe, il voulut mettre des pantalons blancs boutonnés en bas avec des bottes à revers, il se trouva gêné dans cet accoutrement et revint à la culotte de casimir blanc et souliers à boucles. Lorsqu'en rentrant on lui retirait ses bottes, il voulait qu'on lui mît aussitôt ses souliers sans qu'on lui changeât ses bas, ce qui pouvait se

faire sans inconvénient, ses bottes étant propres à l'intérieur et chaque jour ayant une toilette fraîche. L'Empereur avait contracté cette habitude à Paris où souvent, venant de faire une course à cheval ou rentrant de la chasse, il se rendait au Conseil d'État ou à celui des Ministres ; il ne se donnait pas le temps d'une nouvelle toilette ; la sienne était toujours soignée dans toutes les parties, sa main était charmante, il en soignait les ongles avec soin, ses dents étaient fort belles, elles sont restées telles jusqu'à sa mort.

L'Empereur dormait peu ; j'eus pour la première fois l'occasion de le remarquer. Il se levait plusieurs fois dans la nuit. Telle était son organisation, qu'il pouvait dormir quand il voulait. Six heures de sommeil lui suffisaient, soit qu'il les prît de suite ou par intervalles. Son réveil était gai. « Ouvre les fenêtres, que je respire l'air que Dieu a fait », était souvent son premier mot. Il sortait quelquefois la nuit en robe de chambre dans son jardin. Les nuits étaient pures ; il y jouissait des douces émanations de l'air ; le calme de ces délicieuses nuits n'était interrompu que par la vague qui se brisait à deux cents pieds au-dessous de la terrasse sur laquelle il se promenait, et par le : « Qui vive ? » de la sentinelle, ou par l'Empereur s'il se mettait à chanter, ce qui lui arrivait quelquefois en pensant à autre chose ; car il était rarement dans l'air et répétait un quart d'heure les mêmes paroles. C'était : *Si le roi m'avait donné Paris, sa grand'ville*. Il en changeait la fin et substituait à : *J'aime mieux ma mie..., rendez-moi Paris*. C'était aussi : *Oui, c'en est fait, je me marie*. Ou bien : *Voilà le jour, Colette ne vient pas*. Ou encore : *Marat, du peuple le vengeur*. Comme je l'ai dit, sa pensée était à tout autre chose qu'à ce qu'il chantait. Son verbe était haut et ses éclats de rire s'entendaient de très loin. Lorsqu'il chantait ainsi, il s'inquiétait fort peu d'être entendu. Il semblait presser la nuit de se passer et attendre le jour avec impatience. Aussitôt qu'il paraissait, il s'habillait, montait à cheval, suivi de Noverraz ou de Saint-Denis, il dirigeait sa promenade du côté du port, prenait en passant le général Drouot, allait chez le grand maréchal ou vers Pontial ou bien assistait à l'exercice de sa Garde.

Lorsque la chaleur commençait à se faire sentir, il rentrait chez lui et déjeunait, quelquefois seul ou avec le général Drouot et le général Bertrand. Les mets les plus simples étaient ceux qu'il préférait : les lentilles, les haricots blancs, les verts qu'il aimait beaucoup, mais qu'il craignait de manger par la crainte d'y trouver des fils qui, disait-il, lui faisaient l'effet de cheveux, et dont la seule pensée lui soulevait le cœur ; la pomme de terre arrangée de toutes les façons lui plaisait beaucoup, même cuite à l'eau ou sous les cendres. Il faisait usage de chambertin à son ordinaire, qu'il trempait fortement d'eau ; jamais, ou bien rarement, il ne faisait usage de vins extra ou de liqueurs ; une tasse de café noir après son déjeuner atteste sa sobriété. Rentré dans son intérieur il mettait une robe de chambre, passait dans son cabinet, il y attendait l'heure de son bain qui, habituellement, était de une heure à deux heures. A l'île d'Elbe

son bain était d'eau salée, il s'en trouvait très bien ; il y lisait, dictait quelquefois, mais rarement. Dans cette résidence, j'ai vu la *Correspondance des Souverains avec l'Empereur* reliée en forme d'un volume maroquin rouge.

Un jour que j'étais resté seul auprès de l'Empereur, pendant qu'il était dans son bain, il me demanda si je saurais lui dire ce que son corps déplaçait d'eau ; je fus obligé d'avouer mon ignorance : « Donne-moi du papier et du crayon ; je vais te le dire. » Il en fit le calcul dont le chiffre ne m'est pas resté dans la mémoire. « Les élèves de l'École Polytechnique, lorsque j'allais les voir, étaient toujours heureux de résoudre les questions que je leur posais. » L'Empereur disait que l'École Polytechnique avait toujours été l'objet de sa sollicitude. Elle était fondée par Monge qu'il aimait ; Laplace, Lagrange, Prony, étaient ses amis et en étaient les chefs. On y enseignait les sciences mathématiques qu'il affectionnait. « Ce qui a donné lieu au bruit, disait-il, que je n'aimais pas cette école, c'est que les jeunes gens, la plupart âgés de quinze ou seize ans, se libertinaient au milieu de la corruption de la capitale, et que je les fis caserner, ce qui leur déplut. »

L'Empereur avait pour habitude de rester dans son bain une heure et demie et quelquefois deux heures ; il en sortait toujours avec des draps bien chauds, se mettait au lit une heure, faisait sa barbe, s'habillait, et, sur les quatre ou cinq heures, montait en calèche, allait faire une visite à la comtesse Bertrand qu'il emmenait quelquefois avec lui, se dirigeait sur un point de la côte et rentrait dans son canot qui l'y attendait, manœuvré par les marins de la Garde, ayant pour pilote Gentilini, marin de l'île. Ce canot était habituellement approvisionné d'oranges et de bougies pour la nuit.

Lorsque l'Empereur, sa toilette terminée, sortait de son intérieur, le premier valet de chambre lui présentait le chapeau ; il le prenait d'une main et recevait de l'autre un mouchoir qui lui était également présenté, sur lequel il se faisait verser de l'eau de Cologne, qu'il portait à ses lèvres, puis à son front en approchant les tempes. Il recevait ensuite une tabatière, une lorgnette, et une bonbonnière dans laquelle était du réglisse anisé. Jamais l'Empereur ne quittait sa chambre sans que ces différents objets ne fussent répartis par lui dans les poches de son uniforme. Si dans la journée il passait au Conseil d'État, le chambellan de service ne manquait pas de se munir de ces mêmes objets pour lui offrir l'un d'eux, s'il avait été oublié soit dans son cabinet soit dans le salon.

L'Empereur aimait le luxe et la magnificence et en même temps voulait que l'économie régnât dans l'intérieur de sa maison. Il disait à l'occasion de quelqu'un qui avait trompé sa confiance : « Je donne 100 000 francs ; je ne veux pas qu'on me détourne un centime. »

Un jour il me demanda combien lui coûtaient les bas de soie qu'il portait. « Pour Votre Majesté, lui dis-je, ils sont de 18 francs. — Et pourquoi plus chers pour moi que pour un autre, je n'entends pas cela.

Dois-je donc être volé? — Non, Sire, je me plais à croire que la qualité, jointe à ce que c'est pour Votre Majesté, en élève le prix. — C'est ce que je ne veux pas, à moins que tu ne supportes la différence pour ton compte », me dit-il en me serrant fortement l'oreille.

Ceci me rappelle qu'à un rendez-vous de chasse à Bagatelle, l'Empereur déjeunant avec toutes les personnes invitées, demanda à la reine de Naples, sa sœur, qui, sur la plus jolie tête avait un chapeau rose charmant en forme de casque orné de plumes blanches, combien lui coûtait ce bel ajustement. « 300 francs », répondit la reine. « Vous êtes volée, madame ; avec cette somme je coifferais plus solidement que vous ne l'êtes, dix dragons de l'Impératrice. »

L'Empereur, à l'île d'Elbe, avait quarante-quatre ans. Il avait été fort maigre dans sa jeunesse, son teint était olivâtre, la figure longue, les yeux renfoncés, telle est la belle tête que nous avons de lui consul, sous laquelle existait une superbe charpente. L'embonpoint qu'il avait acquis depuis nous donna sa belle tête d'Empereur, sa figure devenue plus pleine, blanchit sa peau et cette tête pleine d'expression et de génie prit de l'antique.

Je me rappelle que le coiffeur de la princesse Pauline venant un jour lui couper les cheveux, son opération terminée, se recula de trois pas devant l'Empereur, comme un artiste devant son ouvrage et, mettant un genou en terre, il dit en italien : « Votre Majesté a une admirable tête romaine. » Ceci était vrai, mais l'Empereur rit beaucoup de l'exclamation et de l'attitude de Rodomonte, c'était le nom du coiffeur.

Rien en effet dans les portraits que j'ai vus de l'Empereur ne répondait à la belle tête que j'avais devant les yeux, si ce n'est le portrait de David ; encore la gravure a-t-elle quelque chose de lourd que l'Empereur n'avait pas. Le buste de Chaudet, à mon avis, doit servir de type. L'Empereur était d'une taille ordinaire, avait une poitrine large, était bien fait de sa personne ; il avait une main charmante et un pied très bien fait ; la peau de son corps était rosée, ce qui contrastait avec sa figure dont la teinte était méridionale. La tête forte, garnie de cheveux châtain foncé très fins, ils étaient clairsemés sur le front, assez cependant pour que naturellement ils formassent une boucle caractéristique ; il se rasait de manière à ne point porter de favoris.

Quelques personnes croient encore que l'Empereur prenait beaucoup de tabac et, qu'à l'exemple du grand Frédéric, il le mettait dans la poche de sa veste et non dans sa tabatière. Il suffira de dire, pour détruire cette assertion, que les poches de sa veste n'étaient que de fausses pattes. Le tabac qu'il prenait était gros, ses mouchoirs en étaient rarement tachés ; il est arrivé quelquefois que sa tabatière s'est ouverte dans sa poche, et d'un accident assez rare on a fait une habitude.

Tous les matins à sept heures, M. Foureau de Beauregard, médecin de Sa Majesté, venait à son lever. L'Empereur lui parlait de sa santé, qui

était ordinairement très bonne, causait médecine avec lui et le questionnait sur ses occupations de la veille. Sa Majesté avait de l'estime pour lui, et l'affectionnait.

L'Empereur pendant son séjour à l'île d'Elbe eut deux vomissements semblables à ceux qui se manifestèrent dans les premiers temps de notre arrivée à Sainte-Hélène, et qui nous inquiétèrent plus tard. Étaient-ce là les premiers symptômes de la maladie qui nous l'enleva. Je l'ignore. Le docteur Foureau fut aussitôt appelé, Sa Majesté s'entretint longuement sur les causes qui pouvaient amener de pareils vomissements et les moyens à prendre pour les prévenir. « Docteur, lui dit-il, mon père est mort du pylore. Occupez-vous sérieusement d'en préserver mon fils. » Ces vomissements ne le fatiguaient pas ; il se rinçait la bouche et rentrait au salon sans qu'il y eût la moindre apparence d'altération dans ses traits. Il est malheureux que M. Foureau n'ait pu dévouer ses soins à l'Empereur et le suivre sur notre affreux rocher ; peut-être nous eût-il conservé Sa Majesté. Membre de la Chambre des Députés dans les Cent Jours, l'Empereur lui fit considérer comme un devoir de continuer le mandat qui lui avait été confié par ses commettants, et aussi la pensée d'y servir les intérêts du roi de Rome.

L'Empereur avait les cuisses vergetées ; il avait l'habitude de les gratter, il n'était pas fâché qu'elles jetassent un peu ; il regardait cette éruption comme utile à sa santé, et considérait ces plaies légères et instantanées comme un vésicatoire. Un jour l'Empereur se les écorcha avec assez de force pour que le sang en sortît ; il fit remarquer au docteur Foureau, qui était présent, avec quelle abondance le sang en sortait et lui dit d'où venaient ces démangeaisons, aussi bien que la cicatrice d'un coup de baïonnette qu'il avait au-dessous du genou. « C'est à Toulon, lui dit-il, où je commandais la fameuse batterie *des hommes sans peur*. Un canonnier tomba à mes côtés ; je me saisis de son refouloir pour que mon feu ne se ralentît point, et j'attrapai la gale dont le canonnier était couvert. Je suivis un mauvais traitement, le virus rentra, et je maigris considérablement pendant mes campagnes d'Italie. Ma poitrine même se trouva attaquée. On me pressa de voir un médecin, je vis Corvisart, ses manières me convinrent : « Ce n'est rien, me dit-il, c'est une humeur rentrée qu'il faut rappeler à l'extérieur. » Il m'appliqua deux vésicatoires sur la poitrine qui se trouva moins oppressée ; la toux dont j'étais attaqué disparut. Ce fut ce qui fit la fortune de Corvisart, *votre maître*. Ce n'est que de cette époque que je pris de l'embonpoint. Ces petites cicatrices s'ouvrent à des temps périodiques et me font l'effet d'un vésicatoire, je sens toujours à l'avance le moment où ces crises s'opéreront. » L'Empereur qui croyait peu à la médecine, aimait à en causer avec son médecin. Un jour le docteur Foureau vint avec plusieurs planches anatomiques dont il donnait l'explication à Sa Majesté. L'Empereur l'écoutait avec attention et lui dit qu'il avait aussi voulu étudier cette partie de la science, mais qu'il avait été obligé d'y renoncer par le dégoût et l'odeur du cadavre

qu'il ne pouvait supporter et, passant à parler de lui, il lui dit : « Commettre un excès opposé à mon habitude présente, rappelle chez moi l'équilibre ; après un long repos, une journée de chasse ou une course de plusieurs heures me fait du bien. Ce qui fait que j'ai rarement besoin de votre ministère, c'est que je connais mon tirant d'eau, et que, si je le dépassais, mon estomac rendrait aussitôt le surplus. »

L'Empereur eut les mêmes crises à Sainte-Hélène, mais elles disparurent dans les dernières années de son existence ; l'irritation était sans effet, il s'écorchait, ses plaies ne jetaient plus rien. Ses transpirations, auparavant assez abondantes, n'existaient plus.

***

Tout était à créer à l'île d'Elbe. Les premiers soins de l'Empereur durent être de s'y loger, à la ville et à la campagne, et de disposer des appartements pour Madame, et pour la princesse Pauline qui venait le rejoindre pour ne s'en plus séparer : ainsi se le promettait sa tendresse pour Sa Majesté. Les étrangers affluaient dans l'île ; c'était l'affaire des habitants de leur procurer des demeures commodes. Plusieurs Anglais de distinction qui y vinrent et qui eurent l'honneur d'être présentés à l'Empereur, étaient frappés de la netteté de sa discussion.

Dès que la Garde fut arrivée, les grenadiers et les chasseurs qui n'étaient pas de service furent employés à démolir, près de la maison, des fourneaux qui servaient autrefois à faire rougir des boulets et une grande quantité de baraques qui en obstruaient les abords ; ils furent obligés de faire jouer la mine ; c'étaient des constructions à l'abri de la bombe. On s'arrangea avec eux à forfait ; ils y eurent beaucoup de mal ; ils demandèrent à l'Empereur une gratification, lui disant qu'ils ne boiraient que de l'eau. Elle leur fut accordée. En peu de temps une très belle terrasse et un jardin furent substitués à ces masures. Le Palais, ainsi isolé, dominait de toute part.

Des ouvriers de tout genre, des étrangers de distinction, un grand nombre d'Anglais, des négociants français voyageant en Italie arrivèrent dans l'île et les locations y devinrent très chères. Partout une grande activité se faisait remarquer. On n'arrivait au Palais que par une montée escarpée en forme d'escalier. Sa Majesté fit tracer une belle rue qui, en tournant la ville, permit que l'on vînt en voiture jusque chez lui. Des routes se traçaient : l'une, de Porto-Ferrajo à Marciana, était déjà très avancée ; celle qui conduisait à Porto-Longone fut achevée. Une autre, dirigée sur Santo Martino, se terminait.

L'Empereur avait acheté dans cet endroit, d'un nommé Manganaro et de quelques autres particuliers, un terrain très spacieux sur lequel se trouvaient de bonnes vignes. Il y fit construire une charmante maison de campagne. Tout le temps que dura sa construction, Saint-Martin devint le but de ses promenades, soit à cheval, suivi d'un officier d'ordonnance ; soit en calèche, escorté d'un piquet de lanciers polonais. Ces braves

vinrent de Parme au nombre de trente avec leurs chevaux, sous les ordres du major Balinski, se réunir à leurs camarades de la Garde.

Ces douces occupations furent interrompues par la triste nouvelle de la mort de l'impératrice Joséphine le 29 mai 1814. L'Empereur en parut profondément affligé ; il se renferma dans son cabinet et ne vit que le grand maréchal quelques instants dans la journée. L'Empereur, en parlant de cette princesse, disait qu'elle avait l'élégance des créoles, qu'elle joignait à infiniment de grâce et de charme une affabilité et une égalité d'humeur qui ne se démentaient jamais. Tout ce qu'elle mettait était élégant et faisait *mode*, sa toilette de nuit était aussi soignée que celle de jour. Tout en accusant le goût de cette princesse pour la dépense, disant même lui avoir plusieurs fois payé ses dettes, il lui rendait cette justice qu'au nombre de celles qu'elle contractait, il en était qui, par des riens donnés à propos avec la grâce qui lui était particulière, contribuèrent à lui faire des amis. Soit à l'île d'Elbe, soit à Sainte-Hélène, l'Empereur en parlait toujours avec la même effusion de sentiments. « Joséphine, disait l'Empereur, l'emportait de beaucoup par la gracieuseté de ses manières à donner. Elle aimait les arts et les protégeait, se querellait avec Denon pour avoir quelques tableaux qui ornassent sa galerie. Mes instructions données à Denon y mettaient bon ordre. » La première fois que l'Empereur la vit, elle le charma plus par son esprit et sa gracieuseté que par sa beauté ; elle était séduisante ; le mariage vint à la suite de cette première impression, qui loin de se détruire, prit chaque jour de nouvelles forces et se changea après le divorce en une affection pleine d'estime. Une visite que lui firent l'empereur Alexandre et le roi de Prusse devint la cause de sa mort ; elle était souffrante depuis quelques jours, elle se leva et fit un peu de toilette pour recevoir ces deux souverains. Une transpiration arrêtée, un mal de gorge ensuite, la conduisirent au tombeau.

L'âme bonne et le cœur excellent, sa sensibilité n'était point feinte, elle s'apitoyait au malheur d'autrui et pleurait avec les personnes qui venaient l'entretenir de leurs chagrins, ce qui souvent, disait l'Empereur, l'a rendue dupe d'intrigants habiles à exploiter cette sensibilité. L'Empereur voulait arrêter ce penchant à la dépense, il avait menacé de jeter en prison certaine personne qu'il supposait y pousser l'Impératrice, c'était mademoiselle Despeaux lingère ou modiste ; la trouvant un jour sur son passage, il ordonna qu'on la fît sortir du Palais, et que quatre gendarmes la conduisissent à Vincennes ; l'ordre donné au duc de Rovigo recevait son exécution dans toute sa rigueur, déjà cette dame marchant à pied était au bas de l'avenue de Saint-Cloud, très inquiète de ce qui pouvait lui mériter un semblable traitement, lorsque le maréchal Duroc, instruit que la plaisanterie de l'Empereur était prise au sérieux, envoya l'ordre qu'on laissât monter mademoiselle Despeaux dans sa voiture. Elle arriva à Paris, malade de cette boutade de l'Empereur, et dans le Palais où cela fit grand bruit, les femmes de l'Impératrice qualifièrent cette action d'être un peu trop à la turque.

Au souvenir de l'Impératrice s'attachaient les plus beaux moments de la carrière politique de l'Empereur, les campagnes d'Italie, les négociations du château de Montebello, Campo-Formio, le Consulat, les premières années de l'Empire. Avec Joséphine son étoile montait, elle avait eu lors de son second mariage un éclat extraordinaire. C'était alors l'étoile du soir.

« La cassette de Marie-Louise, disait l'Empereur, était de 50 000 francs par mois ; 20 000 francs étaient pour les pauvres, son fonds de réserve était de 20 000. Avec moins que Joséphine elle faisait davantage par un emploi mieux ordonné ; ses aumônes étaient grandes, mais elle ne savait pas donner comme Joséphine. »

L'île d'Elbe sur laquelle il se fixait était un lieu de calme, d'occupations philosophiques ; quelle en serait la stabilité ? N'y avait-il pas déjà du vague dans ses espérances, de l'incertitude dans son avenir ? Il n'osait se l'avouer, il cherchait à s'en distraire ; les travaux qu'il avait commencés le ramenaient à un positif qu'il voulait chérir et qui chaque jour lui échappait.

Après quelques jours donnés à sa douleur, les terrassiers, les maçons, les charpentiers occupèrent de nouveau ses moments. On le trouvait de très bonne heure au milieu d'eux, quelquefois en bas de soie et souliers à boucles, écoutant et riant de leurs saillies.

L'Empereur, pour recevoir la princesse Pauline, fit bâtir au-dessus du rez-de-chaussée qu'il habitait un très bel appartement et arranger près du Palais, une construction d'une très grande dimension pour servir de salle de bal et de petit théâtre ; les meilleurs peintres d'Italie vinrent pour les décorer ainsi que la salle de spectacle de la ville. L'Empereur fut obligé de quitter le Palais pendant quelque temps ; il alla habiter l'ermitage de la Madona de Marciana, il emmena avec lui très peu de monde : Paoli, capitaine de la gendarmerie, et l'officier d'ordonnance Bernotti l'y accompagnèrent. Quelques grenadiers et trois mamelucks vinrent camper tout près de là.

Marciana (la Marine) est située au pied de la plus haute montagne de l'île, le mont de *la Campana*. Ce bourg est habité par des pêcheurs ; une montée assez longue et assez raide conduit à Marciana. Cette ville est peu considérable ; une montée non moins longue conduit à l'ermitage de la Madona. Là, sous une forêt de châtaigniers, se trouvait une chapelle bien bâtie et convenablement décorée à l'intérieur, près d'elle existait un rez-de-chaussée composé de quatre petites pièces se commandant les unes aux autres, que l'on rendit, en en badigeonnant les murs et lavant le carreau, propres à recevoir l'Empereur. Deux ermites s'y étaient retirés loin du monde et de ses erreurs ; ils vivaient des aumônes que l'un d'eux chaque jour allait chercher dans la ville et les villages voisins. Ils s'installèrent dans la cave de la maison qui, d'un côté élevée sur une pente douce, avait permis de la creuser dans le roc. Ils étaient serviables et dévoués, rendaient des services à leurs voisins et les

édifiaient par quelques vertus. Ils desservaient cette chapelle, qui à une époque de l'année amenait en pèlerinage, des communes voisines, les habitants qui ne manquaient jamais de déposer dans le tronc l'offrande de leur foi.

Celui qui avait rempli l'univers de son nom, et dont les bienfaits et les vertus n'étaient pas du même ordre, venait occuper leur modeste demeure. L'inconstance de la fortune et des amitiés politiques, les passions des hommes, l'opinion publique, étaient pour lui un sujet de méditation aussi riche, aussi plein, que ceux que pouvaient se donner les deux bons ermites. Auprès de la chapelle, faisant face à la porte principale, avait été élevée demi circulairement, de l'ordre dorique, avec entablement soutenu de distance en distance par des pilastres, une construction de laquelle sortait une eau claire et salubre, dont la source abondante, sortie des flancs de la montagne, allait en murmurant se perdre sous les châtaigniers dont elle entretenait la fraîcheur. Le muguet, l'héliotrope, la violette payaient de leurs parfums l'ombre et l'humidité de la forêt. C'était un site délicieux. Le calme des nuits et la douce clarté de la lune prêtaient à une mélancolique rêverie, dont l'Empereur savourait tout le charme. A peu de distance de cette fontaine, en continuant de s'élever vers le sommet du mont Campana, là se rencontre un rocher absolument nu, d'où la vue domine l'archipel toscan, la mer de la Corse, la Pianose et Monte-Christo. Ces deux îles semblaient être au pied de l'île d'Elbe. De là l'Empereur pouvait deviner le toit paternel à Ajaccio et, bien au-delà, cette belle France dont il avait abdiqué les destinées. L'Empereur aimait ce roc solitaire, il y montait, et y fut pris un jour d'envie de dormir. Le capitaine Mélini, qui était avec lui, fit un crayon charmant de cette scène ; bientôt il le quitta pour prendre la masse et le ciseau et grava sur le roc même l'heure, le jour, l'année où ce prince s'y était endormi. Nous devons à cet officier du génie quelques vues de l'île d'Elbe prises par lui, entre autres le départ de la petite flotte de Porto-Ferrajo pour les côtes de France.

L'Empereur employait son temps à faire quelques excursions dans les villages voisins ; partout il soulageait le malheur. Je fus souvent le ministre de ses charités pour les pauvres, les curés de Marciana et de Poggio en ont été les distributeurs. L'Empereur était depuis quelques semaines dans cet ermitage, lorsque le 2 août à son dîner on vint lui apprendre l'arrivée de Madame à Porto-Ferrajo. Il quitta aussitôt la table, et pour être plus tôt arrivé près de ses plus chères affections, il descendit à la Marine de Marciana, s'embarqua dans son canot, j'y montai avec lui, tandis que le service s'y rendait par terre. La mer était mauvaise, il arriva cependant à Porto-Ferrajo au moment où Madame y débarquait ; il l'embrassa à plusieurs reprises, séchant ainsi les larmes qui s'échappaient des paupières de sa mère. Que de choses s'étaient passées depuis leur séparation!

L'Empereur conduisit Madame chez elle. Une maison assez spacieuse près le Palais lui avait été préparée. Madame était bien portante, elle portait encore l'empreinte d'une beauté remarquable, elle avait alors

soixante ans ; sa taille était conservée, elle paraissait dix ans de moins que son âge. Douée d'un grand caractère, elle avait supporté avec courage et résignation la perte d'un mari qu'elle adorait et dont le portrait la suivait partout. Dès lors elle se voua entièrement à ses enfants. « Madame, disait l'Empereur, est pleine d'élévation et de fierté, elle est digne de tous les genres de vénération ; le soin qu'elle prit de nous et de notre instruction, donne le rare exemple d'une famille où se rencontrent autant d'enfants habiles et capables. »

Madame partageait les périls de son mari pendant qu'elle était grosse de l'Empereur. Elle eut treize enfants ; veuve à trente ans, elle resta avec cinq garçons et trois filles : Joseph, l'aîné, qui fut roi de Naples et d'Espagne ; Louis, roi de Hollande ; Jérôme, roi de Westphalie ; Pauline, princesse Borghèse ; Caroline, reine de Naples ; Élisa, grande-duchesse de Toscane ; le prince Lucien, que ses opinions tinrent éloigné de l'Empereur, et qui dans les Cent Jours revint auprès de lui. L'Empereur a souvent raconté que sa mère, enceinte de lui, voulant aller à la messe le 15 août, jour de l'Assomption, fut obligée d'en revenir en toute hâte, et que ne pouvant atteindre sa chambre à coucher, elle le déposa sur un tapis à grandes figures de héros de la Fable. J'ai eu occasion de voir chez Madame, à Porto-Ferrajo, un portrait en pied du père de l'Empereur, Charles Bonaparte. C'était un très bel homme. L'Empereur en parlait comme d'un homme supérieur. Il mourut d'un squirre à l'estomac à Montpellier.

Madame amenait avec elle un chambellan, M. Colonna, deux dames de compagnie, et le service de sa maison. Parmi ses serviteurs était une femme fort âgée, marchant courbée, qui avait élevé tous les enfants de Madame ; elle se nommait Saveria, elle avait la confiance de Madame et la haute main dans la maison ; on citait d'elle beaucoup de traits d'avarice qui passaient sur le compte de Madame, qui était elle-même fort ordonnée, mais non parcimonieuse, comme on s'est plu à le dire.

Madame Saveria vint un jour et me demanda à voir l'Empereur, qui en ce moment était dans sa chambre à coucher ; je l'en prévins et il me dit aussitôt : « Faites entrer Saveria. » « Eh bien ! ma bonne Saveria, es-tu toujours aussi avare que je t'ai connue ? » lui dit l'Empereur en riant et en italien. « Sire, lui dit-elle dans le même langage, ce n'est pas de l'avarice, c'est de la prévoyance ». Elle fut très heureuse de l'accueil bienveillant qu'elle reçut de l'Empereur, et de la promesse d'un emploi pour un de ses petits-enfants qui venait d'arriver à l'île d'Elbe. Le respectable abbé Bonavita devint l'aumônier de Madame Mère.

L'Empereur rentra heureux chez lui des quelques heures passées avec sa mère ; il se coucha, mais fut indisposé dans la nuit : il avait demandé, à Mariana, à l'un de ses mamelucks composant sa garde, de lui faire un pilo à la turque ; l'ail répandu dans une partie des mets qui lui furent présentés, excita son appétit, mais sa digestion dans la nuit en fut troublée ; quelques tasses de thé la lui facilitèrent. Riant le lendemain du dîner

que lui avait préparé le mameluck, il avouait n'avoir jamais tant mangé et d'aussi bon appétit.

Le 15 août, la fête de l'Empereur, fut célébrée dans l'île ; les autorités civiles, ecclésiastiques et militaires, vinrent présenter leurs respects à Sa Majesté. Un grand dîner eut lieu à cette occasion où assistèrent Madame, madame la comtesse Bertrand, son mari, le général Drouot, le général Cambronne, le colonel Mallet, le Grand Vicaire Arrighi et M. Senno, maire de la ville, le président du Tribunal et M. Pons de l'Hérault. Après le dîner l'Empereur me demanda une petite boîte renfermant quelques bijoux qu'il avait fait venir de Gênes. Chacun des convives eut part à sa libéralité : il donna au général Drouot une épingle représentant un aigle. La Garde ne voulut pas rester en arrière de la ville, elle voulut aussi donner sa fête. Lorsque la nuit fut venue, les artilleurs tirèrent un très beau feu d'artifice préparé par leurs mains. Le soir il y eut un bal public. Sa Majesté après l'avoir vu commencer, rentra, changea son uniforme contre un frac bourgeois, mit un chapeau rond, et fut avec le comte Bertrand se mêler à la foule. Il eut la preuve de l'amour qu'avaient pour lui les bons Elbois ; la gaîté la plus vive et la plus franche se prolongea fort avant dans la nuit. L'Empereur dans la journée avait assisté au repas de sa Garde, qui n'était jamais plus heureuse que lorsqu'elle l'avait au milieu d'elle. Aussitôt qu'il apparut, ce cri d'amour de : « Vive l'Empereur ! » qui partait si bien du cœur, se fit entendre et spontanément une députation de sous-officiers vint lui offrir un verre de vin qu'il but à la santé de ses braves ; ce fut pour tous ces vieux guerriers un moment d'enthousiasme qui tenait du délire. L'Empereur ne rentra chez lui qu'à minuit, il était heureux de sa journée.

COMTE MARCHAND

(A suivre.)

Copyright by Librairie Plon.

UN AMOUR ORAGEUX DE STENDHAL

(1824-1827)

•

par Henri Martineau

Mérimée, un des hommes qui ont le mieux connu Stendhal, a dit ne l'avoir jamais vu qu'amoureux ou croyant l'être. Stendhal, il est vrai, eût désiré paraître un don Juan. Si nous le dépouillons cependant de son cynisme affecté nous ne découvrons plus en lui qu'un Werther. Prenons garde en effet que, dans son livre consacré à l'Amour, *l'ingénieuse théorie qui doit expliquer ce sentiment universel repose en entier sur la « cristallisation ». Ce mot, qui, depuis l'emploi qu'il en a fait, jouit d'une étonnante fortune, désigne l'opération de l'esprit qui tire de tout ce qui se présente la découverte que l'objet aimé a de nouvelles perfections. Ce n'est autre chose qu'une rêverie passionnée à propos de la femme élue. Ne voilà-t-il pas de quoi surprendre : Stendhal imaginant l'amour plutôt qu'en possession de le ressentir et de le faire naître? On achèverait de l'accabler en le faisant se souvenir de son aveu : toute sa vie il aurait été occupé d'amours malheureuses. Il faut évidemment ranger en tête celles, unilatérales, qu'il a nourries pour la comtesse Pierre Daru ou pour Mathilde Dembowski. En revanche ses amours avec Angela Pietragrua, avec la comtesse Curial, avec Alberthe de Rubempré, avec Giulia Rinieri ont toutes connu des heures ferventes et une ardeur partagée ; cela ne fait pas mille et trois : le lot n'est pourtant pas à dédaigner. Si nous isolons ici l'épisode de l'existence de Stendhal où un amour réciproque l'unit à Clémentine Curial durant environ deux ans, ce n'est pas seulement parce que cette maîtresse lui a causé en le quittant la plus grande douleur, mais encore parce que leur histoire assez mal connue jusqu'à ce jour révèle plus qu'une autre, sous la lumière de son atmosphère d'orage, l'âme romanesque de l'auteur de* La Chartreuse de Parme.

(H. M.)

Henri Beyle venait de faire en Italie un voyage de quatre mois et demi. Durant ses séjours à Florence et à Rome il s'était arrangé avec Colburn pour que *le New Monthly Magazine* continue à publier mensuellement ses comptes rendus sur les livres français précédemment parus. Rentré à Paris au début de mars 1824, il se garda bien d'interrompre sa collaboration, il chercha au contraire à l'intensifier et à se créer de nouveaux débouchés. Il y réussit. Cinq ans encore il adressera des articles aux revues d'outre-Manche. Ce qui a été recensé forme les cinq volumes du *Courrier anglais* dont on ne connaît que pour une infime part le texte original. Celui qui a été recueilli n'est guère qu'une traduction de traductions. Les idées en sont cependant si personnelles, l'allure du style est si vive que partout subsiste un accent

proprement stendhalien. Un bon juge, Sainte-Beuve, avait déjà insisté sur le caractère singulier, neuf, piquant, paradoxal du critique en Stendhal, qui avait frappé, pour peu qu'ils le connussent, « les gens de métier et les esprits attentifs de son temps ». Il n'est point douteux qu'en littérature aussi bien qu'en musique, les appréciations de Stendhal semblent souvent encore pertinentes.

A l'époque précisément où il allait entreprendre dans les journaux anglais une correspondance plus active, l'auteur de *l'Histoire de la Peinture en Italie*, des *Lettres sur Haydn et Mozart*, de *la Vie de Rossini*, faisait figure de dilettante et d'écrivain d'art. Aussi se vit-il offrir coup sur coup par la direction du *Journal de Paris* le compte rendu du salon de 1824 qui se tenait au palais du Louvre et auquel, dans le cours de l'année, il consacra dix-sept articles, puis le feuilleton réservé aux représentations du Théâtre royal italien, qu'il devait tenir du 9 septembre 1824 au 8 juin 1827, ne l'abandonnant qu'à la mort du journal.

Cette aubaine lui était venue grâce à l'influence de Lingay, personnage aussi mystérieux qu'agissant.

Cet ancien professeur de l'Empire s'était en 1814 immédiatement rallié aux Bourbons. Le journal satirique et royaliste qu'il avait dirigé sous les Cent-Jours avait attiré l'attention de Decazes qui le prit dans ses services. Il fut ensuite tour à tour attaché à Villèle, à Martignac, à La Ferronnays. Sous le règne de Louis-Philippe il devint secrétaire de la présidence du Conseil et l'un de ces fonctionnaires occultes et indispensables qui sous tous les gouvernements et sous tous les régimes savent manœuvrer les ressorts secrets des ministères. Il était pour lors l'informateur de M. de Villèle à qui appartenait *le Journal de Paris* et pour y écrire Beyle devait accepter de mettre sa cocarde dans sa poche. Ce n'était peut-être pas absolument glorieux pour un homme qui reprochait à tant de ses confrères de manger au budget. Lui-même l'avait bien senti quand il avait là-dessus consulté son ami Crozet et qu'avec une feinte désinvolture il écrivait à Mareste qui l'appuyait près de Lingay : « *Crozet est d'avis que, comme on ne lit plus les journaux, un honnête homme peut écrire dans un journal. Cela me convient...* »

Petite palinodie qu'à leur première pique sérieuse Duvergier de Hauranne, qui jusqu'alors passait pour son disciple et son âme damnée, ne devait pas manquer de lui jeter à la tête.

Faut-il rappeler aussi que, dans les dernières années de la Restauration, Beyle écrivit plus ou moins occasionnellement encore à *la Revue de Paris*, au *Mercure de France*, à *la Revue trimestrielle*, au *Courrier français*, au *Globe*, au *National*, au *Temps*. Il est difficile de dire ce que lui rapportèrent ces diverses collaborations, ni ce qu'il toucha en réalité au *Journal de Paris*[1]. Nous savons seulement qu'il devait recevoir de

1. Beyle a parlé dans sa correspondance de 75 francs par article : si cette somme lui fut réellement payée, il n'aurait pas, de 1824 à 1827, touché moins de 4 500 francs à ce seul journal.

Colburn, son éditeur anglais, de la fin de 1824 à la fin de 1826, 50 livres par trimestre.

Si l'on songe qu'il était alors assuré d'une rente viagère de 1 600 francs et d'une pension militaire de 900, si l'on y joint pour les bonnes années, les 5 000 francs annuels de Colburn, ses collaborations parisiennes, ce que lui rapportèrent, en outre, en 1823, *la Vie de Rossini* et, en 1826, la seconde édition de *Rome, Naples et Florence*, on admettra qu'il dut annuellement disposer, en 1823 et en 1824, de 5 000 à 7 000 francs et, en 1825 et 1826, de 8 000 à 10 000 francs. C'est là son budget d'abondance et qui rend compréhensible la vie élégante et mondaine qu'il put mener à Paris et les voyages qu'il effectua en Italie et en Angleterre.

Il lui était loisible alors de paraître dans le monde, vêtu avec ce soin méticuleux qu'autant qu'il en eut les moyens il a toujours apporté à sa toilette. Il s'habillait encore comme un jeune homme [1], et le faux toupet qui ornait son crâne était, sinon d'un noir absolu, du moins châtain foncé en harmonie avec la teinture de ce qui lui restait de cheveux et de ses favoris. Ceux-ci qu'il portait énormes avaient beau lui faire, suivant sa propre remarque, une tête de boucher italien, il leur demeura fidèle durant toute la Restauration, comme le montrent le médaillon de David et la caricature d'Henry Monnier, et plus longtemps encore, témoins ses portraits par Ducis et par Valery. Est-il certain au surplus qu'il ait jamais pensé que le port de ces barbiches lui prêtait un air commun? Duvergier de Hauranne l'avait très bien jugé quand il le représentait comme « un homme qui se donne tous les jours un démenti et qu'obsédait un fantôme, la peur du commun ». Beyle devait croire que ses favoris l'aidaient à produire l'impression d'une simplicité énergique. Mais il affectait volontiers de se railler lui-même : allez donc vous moquer de quelqu'un qui prend ainsi les devants!

Comme nous connaissons en outre sa « soumission absolue aux lois de la mode » qu'a notée Romain Colomb, nous pouvons aisément l'imaginer portant un habit bleu-barbeau à boutons d'or, à col bas en velours et à longues frasques, des gilets de soie à revers, une haute cravate, des pantalons clairs à sous-pied. Mettons-lui sur la tête un bolivar légèrement incliné et à la main un jonc à pomme d'or ou de cornaline. Ainsi attifé et ne doutant plus de lui qu'à peine, M. de Stendhal partait chaque matin à la chasse du bonheur.

Il s'agissait toujours, grâce à l'élégance de sa mise, de pallier autant que possible les imperfections de sa nature et de relever sa physionomie. Sa propension à l'obésité s'affirmait, mais sans rien encore montrer de difforme, d'autant plus que toute l'attention de son interlocuteur ne pouvait se détacher de sa figure si mobile. Il était alors tel que l'a connu et décrit Sainte-Beuve : « Le nez quelque peu à la kalmouck, la lèvre

1. Il était né en 1783.

inférieure avançait légèrement et s'annonçait pour moqueuse. L'œil assez petit. »

Qu'il me soit permis de m'arrêter un instant sur cette dernière indication. Beyle avait-il l'œil petit? D'aucuns ont affirmé le contraire? Ses différents portraits accusent surtout un œil profondément enchâssé sous l'arcade sourcillière, légèrement plissé par surcroît, ce qui en diminue le calibre et en souligne le caractère scrutateur et malicieux.

Tel il se présentait. Et tout le monde, sauf lui hélas! oubliait en sa présence qu'il n'était pas beau. Car, le grand-père Gagnon l'avait justement prédit, on ne pouvait quand il s'animait lui reprocher sa laideur. Comme l'a en outre souligné Arnould Frémy : « *Est-on sérieusement, fatalement laid, quand on a, comme l'avait Stendhal, deux yeux parlants, deux vrais diamants de feu et d'intelligence, une bouche prodigieusement expressive, toujours imprégnée d'esprit et de satire?* »

A le bien considérer, c'est peut-être dans l'excès de cette satire dirigée aussi bien contre lui-même que contre autrui que se trahit son trop peu d'assurance, cette timidité qui le poussait aux outrances. Cette laideur que nul ne remarquait plus, mais que l'intéressé seul s'exagérait au point d'en être constamment gêné, lui faisait souvent prendre par réaction des poses arrogantes, proférer, en dépit de la politesse ordinaire de ses manières, des paroles blessantes. Et certains de ses contemporains, l'ayant trouvé peu liant, l'ayant jugé effronté, l'ont craint et détesté à proportion de ce qu'il se tenait davantage sur ses gardes.

Tout cependant semblait alors lui sourire. Il était à la veille de retrouver un nouvel amour. Celui que durant trois ans il avait nourri à Milan pour une dame de la haute bourgeoisie, Métilde Dembowski, épouse séparée d'un général polonais, ne lui avait apporté que désespoir et dégoût de la vie. En vain avait-il tenté par ses paroles, ses lettres, son assiduité, sa soumission de lui prouver la sincérité de ses sentiments. Il est improbable qu'à certains instants cette ardente, fière et belle patriote ne fût pas touchée par les accents et la conduite de son soupirant français. Mais mise en garde par des amis aux aguets, par une famille ombrageuse, la jeune femme refusa toujours de lui appartenir. Maintenant à Paris, Beyle était encore torturé par la pensée de cette lointaine Métilde. Son image cependant s'atténuait. Elle lui apparaissait déjà comme un fantôme tendre, profondément triste et qui, par son apparition, le disposait souverainement aux idées bonnes, justes, indulgentes. Et un an avant d'apprendre que Métilde venait prématurément de s'éteindre à Milan, Stendhal vit éclore une des passions les plus ardentes, les plus flatteuses et les plus orageuses de toute son existence.

Quand, chez la comtesse Beugnot, chez qui il fut si assidu dans les dernières années de l'Empire, Henri Beyle avait plaisir à regarder le joli minois de sa fille Clémentine, celle-ci, née en 1788, n'avait dépassé que de peu sa vingtième année, âge auquel elle avait épousé le général

baron Curial[1]. Très empressé auprès de la mère, on ne peut affirmer qu'il ait accordé à la jeune femme une attention soutenue. Pourtant à la veille de partir pour l'Italie, le 4 juillet 1814, il notait dans son *journal* : « *La figure de madame la comtesse Cl... m'a plu beaucoup hier. Elle a des yeux pleins de candeur.* » Ce n'était encore là qu'une jolie image à évoquer de temps à autre, un souvenir charmant sur une terre étrangère. Ce souvenir avait encore un pendant, à peu près de la même époque, celui du matin où pénétrant chez madame Beugnot pour lui demander des nouvelles d'une des batailles de la campagne de France, Beyle y avait rencontré sa fille les pieds nus. Ces deux gracieuses visions avaient souvent depuis lors hanté sa mémoire. Huit ans avaient passé lorsque, de retour en France, il revit la comtesse Curial chez sa mère dont il était l'hôte en sa propriété de Bonneuil-sur-Marne. Il y corrigeait dans le parc les épreuves de *l'Amour*. Puis, pour éviter les rêveries tristes, à peine son travail terminé, il rentrait au salon. Là, il lui était agréable de rencontrer, fixé sur lui, le beau regard de la jeune femme. Mais il avait oublié tout à fait les excellentes leçons que lui avaient jadis données son oncle Gagnon et son cousin et protecteur Martial Daru. Dans sa stupidité, il n'allait pas plus loin, même en pensée. En vain, madame Beugnot dit-elle un jour à sa fille : « *Vos yeux s'arrêtent sur Beyle ; s'il avait la taille plus élancée, il y aurait longtemps qu'il vous aurait dit qu'il vous aime.* »

Femme d'expérience et de décision, elle avait été la première à voir ce dont la comtesse Curial devait douter encore, ce dont Beyle, toujours timide en face d'un sentiment sincère et toujours dupe comme à vingt-cinq ans, doutera deux ans encore. Deux années, par sottise ou par timidité, mais non certes par méchanceté, comme le lui devait reprocher plus tard cette femme éprise, il s'est conduit comme s'il avait voulu à tout prix éviter un aveu. Il avait pourtant passé quelques jours chez elle, en juillet 1823, en son château de Monchy-Humières, près de Compiègne, alors que le mari, à la tête de la cinquième division du corps d'armée des Pyrénées, guerroyait en Espagne. Et cet homme qui, à en croire ses théories, ne comprenait pas qu'on pût rester cinq minutes en tête à tête avec une femme désirable sans l'attaquer, avait gardé le plus obstiné silence. Autant qu'à la comtesse il semble avoir alors fait une cour de prévenances à la cadette de ses filles, Bathilde, une adorable enfant de douze ans, frêle et pensive, avec qui il s'attardait à parler musique, en compagnie de qui il faisait des promenades et allait à la pêche. De Rome toutefois, quelques mois plus tard, il avait adressé à la comtesse Curial des phrases de galanterie voilée : « *Je ne sais si c'est un signe de vieillesse, mais je me sens un besoin d'intimité qui, puisque un autre est impossible, me fait presque regretter les brouillards de Paris.* »

A son retour d'Italie, il se retrouva en sa présence. Le 11 mai, il tra-

1. Il devait être fait comte par l'Empereur le 22 mars 1814.

vaillait à la seconde partie de *Racine et Shakespeare* quand lui vinrent *les premières idées de Menti*[1]. Et ce serait quelques jours plus tard que, se promenant avec elle dans un jardin, ou, si les traditions sont exactes, dans les bois d'Andilly, il se serait demandé comment lui avouer son amour. Il aurait alors dû faire appel à tout son courage. « Je ne suis qu'un lâche, se serait-il dit, si je ne me déclare pas quand nous serons arrivés à tel arbre... » et quand il fut près de l'arbre, il se serait déclaré. Du moins croit-on que la scène s'est ainsi déroulée. Les timides n'agissent jamais que sous l'empire de quelque contrainte. Julien Sorel lui-même n'osera prendre dans la nuit la main de madame de Rênal que pour échapper à la mort qu'il vient de se promettre en cas de faiblesse de sa part.

Clémentine Curial n'attendait que cet aveu. Il dut être ce jour-là répété à satiété par leurs deux bouches. Peu d'heures plus tard, Beyle écrivait : « *Comment pourrais-je vous voir? Quand sera-t-il convenable que je me présente de nouveau chez vous?... Indiquez-moi de grâce, par la poste, les moments précis où je pourrai vous trouver seule.* » Et au même moment madame Curial s'inquiétait de son côté : « *Dites-moi, monsieur, comment nous pourrons vous voir avant lundi, ne fut-ce que dix minutes : car partir pour la campagne sans avoir entendu « je t'aime » me paraît un sacrifice au-dessus de mes forces.* »

Aussi, le 22 mai, se rendit-elle chez lui qui habitait rue du faubourg-Saint-Denis et acheva-t-elle de le guérir de Métilde. Ce fut une passion emportée, exclusive, dont, en dépit de la discrétion éprouvée de Beyle, ses amis devinèrent les brûlantes approches. Vers la fin de juillet, Jacquemont mandait à madame Victor de Tracy : « *Notre romantique baron de Stendhal est un original inconcevable... dans son faubourg Saint-Denis, il en est présentement à quelque numéro fort avancé de ses cristallisations...* »

A cette date ce n'était plus à Paris, mais dans l'Oise, à Monchy ou dans quelque auberge des environs, que Beyle cristallisait. La comtesse Curial passait la belle saison dans son château et son amant lui faisait des visites, tantôt au grand jour, tantôt clandestines. Ces dernières avaient un caractère très romanesque et exigeaient de grandes précautions. Beyle, en dépit de ses quarante-deux ans, bravait tous les dangers, tous les ennuis, toutes les incommodités de ces rendez-vous, avec la fougue et l'impatience d'un adolescent à sa première aventure. Il resta ainsi trois jours de suite caché dans une cave. Clémentine le pourvoyait de nourriture et de tout ce dont il pouvait avoir besoin et s'astreignait sans dégoût aux soins ménagers les moins poétiques. Ainsi madame de Rênal en agit-elle avec Julien Sorel quand, lors de leurs dernières entrevues, elle le renferme dans une chambre écartée de la maison de Verrières.

Tant d'imprudence, de prévenances témoignaient d'une passion

1. C'est ordinairement sous le nom de Menti ou Menta que Beyle dans ses écrits intimes a désigné Clémentine Curial.

mutuelle fort vive. Il suffit pourtant de quelques semaines pour amener entre ces amants éperdus les premières brouilles. Tant que Beyle se sentit timide auprès de sa maîtresse, tant qu'il crut que son propre bonheur dépendait uniquement d'elle, il craignit de l'offenser et d'en être cruellement puni. Mais en amour il avait besoin d'admirer. Très vite, et en dépit de la réelle exaltation au sein de laquelle il vivait, il en vint à juger Menti. Il entendait ne plus être un amoureux passif. Sans doute gardait-il un souvenir cuisant de son attitude à l'égard d'Angela Pietragrua. Il prétendit jouer un rôle qui n'était pas fait pour lui, celui de petit maître : il n'en recueillit que des déboires. A peine son amante fut-elle à lui qu'il eut le mauvais goût de lui reprocher sa facilité et de ne l'avoir pas attendu pour se donner. Capricieuse, excessive en tout et elle-même fort jalouse, Menti chercha alors à son amant les querelles les plus folles, lui adressa les injures les plus abominables : « *Je devrais trouver assez de dignité en moi pour ne pas vous faire jouir au moins positivement de toute la douleur que vous me causez, mais dans l'état affreux où vous m'avez réduite, je ne me connais plus.* (...) *Que pouvais-je espérer de vous? Ne fallait-il pas être folle pour en attendre autre chose que de la douleur?* (...) *Oui, Henri, vous êtes mauvais et vous ne m'avez aimée que physiquement.* (...) *Le mois dernier vous avez été affreux pour moi, pourquoi? parce que je vous avais avoué une faiblesse. Vous qui avez eu cent maîtresses, aviez-vous le droit de me maltraiter comme vous l'avez fait?* (...) *Qu'il est pénible de trouver infâme l'être qu'on aime, de ne trouver que barbarie et manque de procédé quand on s'est* donnée *avec confiance et abandon.* (...) *Quoi, ce gros homme que j'aimais à croire bon!* (...) *Tu as prétendu m'aimer, Henri, mais où en sont donc les preuves? As-tu jamais cherché à me voir? Tu m'as toujours fuie. Pendant deux années tu as évité un aveu et, quand je te l'ai fait, huit jours après tu m'as donné congé. Tu ne t'es plu qu'à me mettre un poignard dans le cœur, et cependant je t'aime encore, je t'aime...* »

Ces lourdes nuées d'orage passaient aussi rapidement qu'elles s'étaient amoncelées ; le ciel redevenait serein, le soleil éclatant. Menti écrivait alors : « *Je voudrais passer des mois entiers avec toi et qu'il ne me fût pas possible de rien t'accorder ; c'est seulement alors que je me croirais vraiment aimée. Quant aux tours de force d'un certain genre, j'en profite, mais ne les estime point et je te jure qu'il me semble que c'est parce que tu as été trop sublime sous ce rapport que je me suis sentie du refroidissement. Il m'a semblé que c'était une manière trop vulgaire de me prouver ta tendresse.* » Ou encore, peu après : « *Ta petite lettre de samedi m'a fait éprouver un frémissement semblable à celui que me cause ta jolie main quand elle est en promenade sur mon vieux cuir ; tu devrais me les procurer plus souvent.* »

A ces cris de tendresse non feinte, qui se succédaient à la cadence d'environ deux par semaine, puisqu'en deux ans que dura leur liaison, l'amant ne reçut de sa maîtresse pas moins de deux cent quinze lettres. Beyle répondait par des protestations aussi spontanées. « *Quand je t'ai vue trois jours de suite, mon ange, il me semble toujours que je t'aime davan-*

tage, s'il est possible. (...) *Mon Dieu ! que j'ai été heureux hier mercredi ! Je marque ce jour, car Dieu sait quand j'oserai t'envoyer cette lettre... je t'aime tant aujourd'hui, je suis tellement dévoué, que j'ai besoin de l'écrire, ne pouvant le dire à personne. Si nous passions huit jours ensemble et que nos cœurs battissent toujours avec autant d'ardeur, je crois que nous finirions par ne plus nous séparer.* »

Un dernier fragment de cette correspondance achèvera d'en donner le ton. C'est à Beyle encore que je l'emprunterai : « *N'aie pas la moindre inquiétude sur moi, je t'aime à la passion, ensuite cet amour ne ressemble peut-être pas à celui que tu as vu dans le monde ou dans les romans. Je voudrais, pour que tu n'eusses point d'inquiétudes, qu'il ressemblât à ce que tu connais au monde de plus tendre.* (...) *Faut-il que ma maudite originalité ait pu te donner une fausse idée de ma tendresse !* »

Beyle était original, Menti était fantasque, aussi le graphique de leur liaison, si on le pouvait tracer, paraîtrait-il passablement onduleux.

Menti, périodiquement, voulait éloigner d'elle celui qui n'apportait dans sa vie que trouble et malheur. Elle avait la hantise de devenir grosse et avait pris, dans ce cas, la résolution de se tuer. Un jour elle se crut atteinte d'une maladie contagieuse et Beyle la conduisit chez le docteur Cullerier qui l'avait soigné lui-même autrefois de sa vérole et qui ne constata chez elle qu'une fièvre de vergogne.

En 1825, le 10 mars, la comtesse Curial perdit sa mère. Ce deuil amena un arrêt momentané de sa vie mondaine, mais dut la rapprocher de son amant. Il est certain que la perte de la comtesse Beugnot ne put être que vivement ressentie par Beyle sur qui elle avait eu une influence certaine et bienfaisante.

Clémentine avait de l'esprit jusqu'au bout des doigts, du sentiment jusqu'à l'indiscrétion, et l'instinct de laisser entendre sans pruderie bien que toujours avec décence les nuances les plus osées de sa pensée. N'oublions pas un corps désirable et une physionomie parlante. Comment son amant n'en eût-il pas raffolé ? Fidèle à ses habitudes, il lui arrivait encore sur les minuit de faire l'amour à l'espagnole sous les fenêtres de sa belle. Toutefois, comme il n'avait point de guitare, le plus souvent il ne l'apercevait même point.

Mais madame Curial avait à mener une existence mondaine qui souvent espaçait extrêmement ses rendez-vous avec Beyle, et celui-ci n'avait en rien renoncé à sa vie de garçon un peu bohème. Menti lui reprochait fréquemment de vivre dans la société des filles de plaisir. Elle ajoutait : « *Physiquement je n'ai pas besoin d'un amant, c'est même une superfluité dangereuse pour ma santé, mais j'ai le désir, le besoin d'être aimée.* » Comment, devant cette plainte, ne pas songer à l'amertume de Métilde quand Beyle en la quittant tous les soirs à Milan se rendait chez la comtesse Cassera ou chez Nina Vigano qui, toutes deux, avaient une réputation de facilité ?

Clémentine Curial avait furieusement goûté la conversation et l'originalité des aperçus de Stendhal. Elle lui trouvait à certains moments une gentillesse, une grâce qui la ravissaient. Mais la constance n'était peut-être pas sa qualité dominante ; et Beyle ne montra sans doute pas toute la patience ni toutes les prévenances nécessaires. Les scènes entre eux avaient, on l'a vu, commencé dès les premières semaines de leur liaison. Il était clair au début de 1826 que le ver était dans le fruit et leur amour menacé. Il franchit néanmoins allègrement le jour de Pâques (26 mars), jour que les deux amants passèrent encore ensemble dans toutes les délices d'une passion partagée. Le feu jetait ses dernières flammes. A la fin mai, il devint patent que Menti n'aimait plus. Aussi, pensant arranger les choses par son absence, en vertu d'une tactique amoureuse qui était la sienne, qu'il appliqua à deux ou trois reprises et qui lui réussit toujours fort mal, Stendhal décida de s'éloigner pour quelques semaines. Il quittait Paris d'autant plus volontiers que la comtesse Curial venait elle-même de rejoindre son mari dans le Pas-de-Calais. Au début de 1826, en effet, le général comte Philibert Curial avait été nommé commandant du camp retranché de Saint-Omer. En juin, des fêtes religieuses et des fêtes militaires y furent organisées ; en juillet et en août eurent lieu les grandes manœuvres à l'issue desquelles de nouvelles fêtes furent données aux dames de la ville et aux épouses des officiers généraux. La comtesse Curial ne pouvait se soustraire aux obligations qui incombaient à la femme du commandant supérieur. Il semble qu'elle résida presque continuellement à Saint-Omer cette année-là, de juin à septembre, et l'on voit son nom figurer souvent dans les comptes rendus des solennités qui eurent lieu à cette époque.

Pour Stendhal, il avait pris le chemin de l'Angleterre. Peut-être passa-t-il, en se rendant à Boulogne, par Saint-Omer pour rencontrer Menti. L'entrevue, on le conçoit, aurait été orageuse et aurait laissé le voyageur en proie aux plus noirs pressentiments. Peut-être avait-il tout simplement reçu par voie directe ou indirecte des informations sur ce qui se passait dans la ville fortifiée. Toujours est-il que ses impressions il les a indiquées dans ses notes intimes par ces simples mots : « *Le plus sensible malheur* of his life. *Parti de Boulogne le* 27 *juin* 1826, *à deux heures quarante minutes. Débarqué à Douvres à six heures dix minutes, après une traversée de trois heures et demie. Orage sur San-Remo.* » San-Remo est l'anagramme évidente de Saint-Omer et le sens de cette annotation fort clair.

A Londres, Henri Beyle descendit dans le quartier de Covent Garden, au *Hummums Hotel*. Presque tout le temps de son séjour, il le passa avec un ami récent et très vite devenu intime, l'avocat londonien Sutton Sharpe, avec qui il était entré en relation en 1822, en lui envoyant un exemplaire de *l'Amour* sur la recommandation de l'historien Buchon. De quatorze ans plus jeune que Stendhal, Sharpe était déjà un avocat d'affaires fort distingué qui venait, autant qu'il le pouvait, se distraire

à Paris de son ingrat labeur professionnel. Il y menait joyeuse vie dans le petit cercle de Stendhal, de Mérimée, de Mareste, de Delacroix et de leurs compagnons de plaisir. Sa société était la plus charmante et la plus obligeante qu'on pût rêver et tous ceux qui ont connu l'homme l'ont apprécié. Durant le voyage de Beyle, les deux amis se lièrent plus étroitement encore. Sharpe partant en tournée professionnelle au mois d'août emmena Beyle avec lui. Celui-ci assista ainsi aux assises de Lancastre dans la belle salle gothique du palais de justice. Il en profita pour visiter le nord de l'Angleterre, vit Manchester et les lacs de Cumberland et de Westmoreland. Il alla à York, à Birmingham et retourna à Londres, peut-être à temps pour y retrouver Mérimée qui avait quitté Paris le 3 août pour un voyage qu'il ne comptait pas prolonger beaucoup plus de quinze jours. En tout cas, il avait revu madame Pasta qui y terminait une saison et qui repartit pour le continent tandis que lui-même demeurait encore sur le sol de la Grande-Bretagne.

Ce séjour en Angleterre, un des plus longs et des plus fructueux qu'il y ait fait, ne fut pas seulement distrayant pour lui ; il s'y instruisit en outre singulièrement sur un sujet qui lui était cher entre tous : les mœurs d'une grande nation. Lui aussi, comme autrefois le baron d'Holbach, fut frappé en ce pays de la misère du peuple et de la *mélancolie nationale*. Il fortifia du coup ses observations antérieures et, malgré son admiration pour les vertus anglaises, se rendit un compte plus exact des affinités naturelles qui le portaient vers le soleil et les peuples du midi et l'éloignaient des brumes et des frimas, sources d'un si pesant ennui. « *Horrible tristesse de l'Angleterre*, devait-il écrire. *Aussi la vie est si pure de toute joie, de tout plaisir qu'on se tue pour rien : une goutte suffit pour faire déborder le vase.* »

Cependant le temps passait. Beyle avait quitté la France depuis plus de deux mois et demi. Une lettre de madame Curial, qui lui parvint à Londres, le 28 août, avait ravivé ses inquiétudes. Le 15 septembre il écrivait néanmoins à son amie madame Jules Gaulthier qu'il allait demeurer encore absent quelques jours, quand lui parvint sans doute une nouvelle lettre de Menti qui changea toutes ses résolutions. Elle lui confirmait « un affreux malheur ». Sans doute lui signifiait-elle aussi son congé. Il partit presque immédiatement en compagnie de Sutton Sharpe et ne dut pas placer Saint-Omer sur son itinéraire. S'y rendit-il quelques jours plus tard? C'est probable. Mais que ce voyage ait eu lieu ou non, il est aisé d'imaginer ce qui se passait dans la ville en fête et les réactions d'un amoureux à ce spectacle ou à ce récit. Beaucoup de brillants officiers gravitaient autour de la femme de leur chef. Et alors que partout Beyle n'a jamais désigné la comtesse Curial que sous les noms supposés de comtesse Dulong ou de comtesse Berthois, ou sous les appellations de Menti et de Menta, il a, près de dix ans plus tard, donné le véritable nom de son nouveau rival en écrivant tout au long que la victoire étonnante de Menti ne lui avait pas fait un plaisir comparable à la centième

partie de la peine qu'elle lui avait faite en le quittant pour M. de Rospiec.

Ce dernier avait, hélas! sur lui bien des avantages. Il n'avait que trente-cinq ans, il était capitaine à l'état-major du général Curial qui se loua toujours hautement de ses services après les avoir appréciés durant trois ans. Chevalier de la Légion d'honneur depuis août 1814, il allait recevoir la croix de Saint-Louis peu de temps après la levée du camp de Saint-Omer.

Ne doutant plus de sa disgrâce, Beyle à Paris souffrit d'une « *crise horrible* » et remâcha sa rancœur. En vain se disait-il pour se consoler que Menti n'aimait d'ordinaire que six mois, tandis que lui elle l'avait aimé deux ans. Le chagrin ne le lâchait pas. Il dut chercher un dérivatif dans le travail et reprit un roman qu'il avait ébauché au début de l'année, l'histoire d'Octave et de sa cousine Armance, où il allait traduire avec fidélité quelques-uns des sentiments qu'il venait d'éprouver au cours d'une liaison particulièrement tourmentée. Il demeurait néanmoins fort abattu.

Menti, de son côté, était rentrée à Paris. Beyle tenta de renouer et implora pour que sa présence au moins fût tolérée. Tout le mois d'octobre il fut ballotté entre un espoir fugace et la plus sombre désespérance. Menti avait le cœur compatissant, elle sut lui accorder quelques rendez-vous et s'y montrer suffisamment consolatrice. Ce ne furent que des lueurs extrêmement fugitives dans cette sombre nuit. A côté des gentillesses accordées ou dites par une maîtresse qui n'agissait plus visiblement que par pitié, il y avait place encore pour des remarques désobligeantes ou pour des confidences où se marquait la confiance certes, mais qui se révélaient fort désagréables pour un ancien amant. D'autant plus que celui-ci, entre les rares rencontres où il revoyait Menti, relisait ses anciennes lettres, et que cette lecture ne faisait que lui rappeler son infortune et raviver plus lourdement sa douleur.

Comme toujours, et il le notait de nouveau pour lui-même en marge d'un des livres où il cherchait à fixer son attention, les événements heureux faisaient moins d'impression sur l'âme de Beyle que les malheurs. Le bonheur que lui avait prodigué sa maîtresse au cours des vingt-quatre mois précédents était annihilé par la souffrance que lui causait leur séparation. Pendant quelques semaines, il se trouva « *très près du pistolet* », c'est-à-dire qu'il songea bien souvent au suicide. « *Ce caractère*, se demandait-il encore en relisant Shakespeare, *est-il général chez les âmes faites pour sentir Roméo?* »

Henri Beyle avait non seulement l'âme qu'il fallait pour sentir Roméo, mais encore l'art très particulier de savoir tirer de ses amours traversées l'amère satisfaction d'être agité de vifs transports. Tout lui paraissait préférable à l'infortune de ne rien sentir. Dans les déchirements mêmes de la passion, il trouvait une jouissance. Quand Valmont écrit à la présidente de Tourvel : « *Malgré les tourments que vous me faites éprouver, je crois pouvoir assurer sans crainte que, dans ce moment, je suis plus heureux*

que vous... », qui ne voit, en dehors du contexte libertin de toute cette lettre auquel je ne saurais m'attacher, que ce ne sont là que les paroles ambiguës et fausses d'un séducteur madré? Tandis que Stendhal, passionné, sensible et sincère, aurait pu les prononcer avec toute la vérité de son cœur.

Il faut prendre garde aussi que toute la fin de la liaison de Stendhal et de Menti nous apparaît moins comme un lien qui se brise que comme un nœud qui se dénoue progressivement. Beyle lui-même a noté quelque part que, dès mai 1826, leur liaison était tacitement terminée. Mais au cours de cette lente rupture, vint soudain se glisser dans la passion fougueuse et constamment orageuse des deux protagonistes, un élément nouveau, évidemment fort douloureux, qui devait néanmoins par force les distraire en partie d'eux-mêmes, un élément difficile à apprécier et à doser, mais dont après une étude délicate de M. François Michel, il serait fâcheux de ne pas tenir grand compte.

On a dit que Henri Beyle s'était pris d'affection pour une des filles de Menti. Or, Bathilde Curial avait toujours été d'une santé délicate. Durant le séjour de Stendhal en Angleterre elle commença d'inspirer aux siens de vives inquiétudes. La nouvelle lui en avait peut-être été apportée par la fatale lettre du 28 août. Avec des hauts et des bas l'enfant lutta quatre mois et demi environ pour s'éteindre le 12 janvier suivant [1]. Comme il est naturel, sa mère, ses parents, ses amis passèrent tout ce temps par des phases d'espoir et de désespoir. Si les amours de Stendhal et de Menti étaient à cette date déjà révolues la maladie de Bathilde n'en amena pas moins entre eux une tension d'un ordre nouveau.

Nous devons en premier lieu nous représenter les remords d'une mère qui, dans sa douleur, sentait remonter en son âme ses sentiments religieux et clamait en présence de son amant que c'était le ciel qui la punissait. L'écho de ces sentiments, on le retrouve à coup sûr dans les scènes que madame de Rênal, dans *le Rouge et le Noir*, fait à Julien Sorel lors de la maladie de son fils, Stanislas-Xavier. La comtesse Curial qui, jusqu'à sa mort, témoigna constamment à Beyle de l'estime et de la confiance, devait ainsi tour à tour le repousser et rechercher près de lui du réconfort. Sans doute plus d'une fois, vint-elle se jeter dans ses bras en lui répétant : « Ah! tu l'aimes, toi », comme nous voyons Louise de Rênal dire à Julien. Et ces alternatives de crainte et d'espérance, que Stendhal notait à cette époque en marge de ses lectures et de ses manuscrits, traduisent avec fidélité les alternances du mieux et de l'aggravation par où passait le mal de Bathilde. Combien de fois Clémentine Curial ne dut-elle pas jurer à son amant que si Dieu lui accordait la guérison de sa fille elle renoncerait à ses amours coupables.

Toute la fin de cette année Beyle traîna ainsi une âme trois fois

1. « Du 28 août au 12 janvier 1827. Les cent trente-quatre jours. » Note de Stendhal sur un volume du poète Monti.

désolée, par la perte d'une liaison à laquelle il était attaché par toutes ses fibres, par la vue de l'affreuse affliction qui torturait sa maîtresse, par l'appréhension de la mort d'une fillette qu'il chérissait.

Il n'entrevit sinon la guérison, du moins une atténuation possible de sa peine que du jour où le vint charmer, à partir de janvier 1827, une jeune Siennoise récemment arrivée de son pays. Elle se nommait Giulia Rinieri de'Rochi et était la pupille du ministre de Toscane à Paris. Bien qu'elle ne dût prendre la première place dans sa vie que trois ans plus tard, déjà un regard de ses beaux yeux apaisait le tourment où le plongeait encore la seule pensée de Menti. Il lui avait rendu visite pour la première fois le 14 janvier et c'est au 3 février qu'il fera, par la suite, remonter *le véritable commencement of this love*.

Mais surtout il se gorgeait de travail. Car le travail seul, il s'en était rendu compte depuis longtemps déjà, pouvait lui assurer la tranquillité, à défaut du bonheur.

Tout au long de sa liaison avec la comtesse Curial, Stendhal avait beaucoup écrit, beaucoup publié. Mais ce n'était plus sous l'excitante influence d'une maîtresse spirituelle qu'il s'agissait chaque jour de conquérir, de flatter et de combler, qu'il avait maintenant repris le manuscrit d'*Armance*. Il s'agissait désormais pour lui d'éloigner un fantôme obsédant, d'échapper à l'idée du suicide et de se raccrocher coûte que coûte à la vie.

Depuis neuf mois il n'avait pas touché à ce roman, seulement ébauché d'après un scénario imaginé, répétait-on dans les salons et dans la presse, par la duchesse de Duras. Celle-ci avait, en effet, écrit une nouvelle dont la donnée, a-t-elle avoué, était « un défi, un sujet qu'on prétendait ne pouvoir être traité ». Je n'ai point à répéter ici comment cette nouvelle, demeurée inédite, avait suscité à Hyacinthe de Latouche l'idée d'une supercherie qu'il réalisa en publiant anonymement son roman : *Olivier*, et comment Stendhal avait emboîté le pas.

Il s'était donc remis à sa besogne dès le 19 septembre 1826. Il avait résolu de faire passer la donnée physiologique du roman au second plan de l'affabulation. Le thème principal de l'œuvre en chantier s'était chez lui assez épuré pour devenir l'histoire de deux âmes exceptionnelles qui se méprennent l'une sur l'autre sans cesser de s'adorer et qui parviennent, par toutes les étapes de la cristallisation, au paroxysme de leur impossible amour.

Comme toujours, quand il était dans le feu de l'inspiration, Beyle travaillait sans désemparer et à bride abattue. Le 10 octobre, il avait achevé la seconde et définitive version de son œuvre. Quelques jours plus tard il en commençait, beaucoup plus posément, la révision. Elle lui prit cinq mois de soins, encore qu'il fût étonné du petit nombre de changements qu'il eut à y apporter.

Il avait tant mis de son cœur dans cette œuvre, il y avait en de nombreuses pages si fidèlement peint les sentiments que lui avait tour à tour

inspirés Menti, qu'il en était venu à la chérir d'une affection semblable à celle qu'il conservait à *l'Amour* où s'était reflétée sa passion pour Métilde. Il en avait achevé les corrections dans la fièvre. Il lui semblait impossible que les délicats ne lui accordassent pas leurs suffrages.

Armance fut annoncée par le *Journal de la Librairie* le 18 août 1827. Beyle avait alors quitté Paris depuis presque un mois. Ce dépaysement paraissait indispensable à sa santé morale, et tous ses amis le lui conseillaient. Avec les mille francs que lui avaient alloués l'éditeur il était retourné une fois encore en Italie. Après un premier séjour à Gênes, il s'embarqua pour Naples d'où, sur les conseils de son ami di Fiore, il alla passer dix jours dans l'île d'Ischia.

Il avait pris pension chez un paysan de Casamiccia, et là, dans une absolue solitude, il s'aperçut un jour qu'au lieu de songer directement à son malheur passé comme quelques mois auparavant, il ne songeait plus qu'au *souvenir* de l'état malheureux où il était plongé au temps de sa déchirante rupture avec Menti. Cette observation le consola beaucoup. Il était tout étonné, après un an, de se sentir guéri.

HENRI MARTINEAU

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

L'ART AU XVIIIe SIÈCLE - Époques Régence - Louis XV

par Émile Dacier

Nous avons eu l'occasion de signaler à plusieurs reprises les excellents ouvrages déjà parus dans cette série dite « *Nouvelle Encyclopédie de l'Art Français* ». Illustrés de nombreuses photographies ils tiennent du livre et de l'album. Celui-ci dû à Émile Dacier évoque l'œuvre des grands artistes qui ont fait la gloire du XVIIIe siècle. On s'émerveille de voir des tempéraments si divers réussir à travailler de concert à l'élaboration d'un style si unifié. Ce qu'ils avaient en commun, c'est le sens de *l'harmonie* — et rarement sculpteurs et architectes surent aussi bien ajuster leur génie. Que de merveilles on contemple si l'on passe en revue les palais de Gabriel et les grands ensembles décoratifs de Nancy ! Mais il y a une certaine opposition entre ces « extérieurs » d'une simplicité classique et leur contenu, je veux dire ces tableaux, tapisseries, boiseries, bronzes, porcelaines représentant le comble de l'exquis mais glissant au baroque de boudoir. Ce beau livre, riche de documents et contenant de solides synthèses fera rêver à cette époque plus étrange que nous ne le croyons, où tout, hors l'architecture, paraissait proclamer la royauté de la femme, alors que si l'on excepte quelques cercles choisis, la situation des femmes restait subalterne. Mais peut-être est-ce que, sur le plan de l'art, l'homme n'a jamais été aussi femme qu'en ce siècle-là. *(Éditions Le Prat.)*

L. T.

(Suite de la chronique bibliographique page 124.)

LÉON MORIN, PRÊTRE

par Béatrix Beck

L'HORLOGE de Saint-Bernard avait déjà sonné onze coups depuis un moment, quand retentit le timbre de la porte d'entrée. Morin éclata de rire :

— Ça doit être quelqu'un qui prend la cure pour un garni, et il s'empressa d'aller ouvrir.

Au bout d'un instant, il traversa le bureau à toute vitesse, réapparut avec un matelas dans les bras, disparut, repassa, ressortit une nouvelle fois de sa chambre les bras débordants d'un oreiller, d'une couverture kaki et de deux draps blancs comme neige.

J'entendis un son de voix, et Morin revint en disant :

— Sur le billard, il sera très bien.

— Qui ?

— Je ne le connais pas, répondit-il avec désinvolture.

RÉSUMÉ DES PRÉCÉDENTS CHAPITRES. — *Pendant l'occupation la narratrice, une jeune femme de vingt-cinq ans, Barny, vit en province. Elle est veuve — mari mort au front (il s'appelait Aronovitch). Elle a une fille, France ; elle travaille dans un quelconque bureau ; elle est pauvre, moralement en désarroi. Est-ce cela qui la pousse un jour à aller voir le prêtre Léon Morin ? Elle entre dans son confessionnal, mais c'est pour se montrer sarcastique, presque insultante. Morin déjoue ses attaques : il est bienveillant, sa foi est large, humaine ; il est subtil, aussi, et robuste. Barny est désarçonnée par cette bonté et une invincible curiosité — un désir de retrouver la foi aussi peut-être — la pousse à aller rendre visite à l'abbé Morin, à plusieurs reprises. Quelques semaines plus tard, alors que la résistance à l'occupant provoque maints incidents sanglants, elle annonce à l'abbé qu'elle veut redevenir catholique. Morin accueille cette demande avec la rudesse qui est dans sa manière ; sous sa brutalité paysanne se cache d'ailleurs une grande bonté, une immense honnêteté et l'aversion pour les attendrissements de mauvaise qualité. La conversion de Barny soulève un flot de sarcasmes parmi ses camarades de bureau. Mais autour d'elle plusieurs autres femmes se sentent attirées par la puissante personnalité du prêtre. (N.D.L.R.)*

***

En allant voir France le dimanche, je rencontrais, presque chaque fois, une jeune paysanne, Gilberte Lathuile, qui descendait en ville, et nous échangions quelques mots.

— Elle fait la vie avec les Allemands, me confia Lucienne Bernhardt. On a eu la preuve qu'elle leur donnait des renseignements. A la prochaine descente, elle va être emmenée, et puis fusillée.

— C'est sûr ?

— Sûr et certain, confirma Lucienne, ses petits yeux durs brillant de satisfaction. C'est Pierre qui me l'a dit.

Rencontrer Gilberte me devint une épreuve. J'avais peur que la jeune fille ne lût sa mort dans mes yeux. Il me semblait que mon bonjour allait se terminer en cri.

— Oui, c'est vraiment une belle journée, répondais-je, pensant : « Il ne t'en reste plus beaucoup à vivre, pauvre folle. »

L'angoisse ne me quitta plus. Il me suffirait d'un mot pour sauver cette gamine d'une mort sinistre. Des menaces lui feraient certainement cesser toutes relations avec les Allemands. « Je communie chaque matin, me disais-je, et je suis complice d'un crime, de l'assassinat d'une fille mineure. »

En confession, j'exposai le cas à Morin.

— Pourquoi votre amie vous a-t-elle fait connaître la décision concernant cette jeune fille ?

— Sans doute par incapacité de se taire.

— Son mari avait besoin de le lui dire, à elle ?

— Non plus.

— Cette affaire ne vous regarde pas.

— Oui, mais je pourrais sauver une vie.

— Vous aimeriez bien sauver une vie pour vous donner de l'importance.

— Oh ! non, ce n'est pas ça ! A moins que si, peut-être, il y a un peu de ça. Mais c'est surtout cette idée de meurtre par omission.

— Même si vous la préveniez, ça ne suffirait probablement pas pour qu'elle puisse s'en tirer.

— Elle pourrait quitter le village.

— Ça pourrait avoir des conséquences que vous ne prévoyez pas.

— Alors, il faut continuer à lui jouer la comédie ?

— Garder une confidence n'est pas jouer la comédie.

— Il ne faut rien dire, rien faire ?

— C'est dur, je sais bien, mais je crois que c'est le rôle que vous devez avoir dans cette histoire. Il y a malheureusement beaucoup d'histoires pareilles en ce moment.

Le dimanche suivant, en passant devant la maison des Lathuile, j'en vis les volets gris fermés et couverts d'une inscription rouge : *Ici a été fusillée une traître, qui se vendait aux Boches.*

Tout le monde prétendait ignorer les circonstances de l'exécution. J'appris seulement que les parents de Gilberte avaient quitté le pays.

***

Jean-Louis disait à Danièle :

— Je vois en toi la mère de mes enfants.

La jeune fille, qui n'éprouvait pour lui qu'indifférence, ne le décourageait cependant pas. Elle cultivait en même temps plusieurs autres flirts.

— C'est cochon, ce que vous faites, lui dit Morin. Il faut parler à Jean-Louis.

— Oh! non, monsieur l'abbé, ce n'est pas la peine. Je sens, je suis sûre qu'il va bientôt arriver quelque chose qui arrangera tout.

Danièle rêva qu'elle se trouvait devant un champ de boutons de roses et demandait à sa mère :

— Crois-tu qu'ils s'ouvriront?

Sa faim disparut.

— Tu es vernie, lui dirent les autres.

La jeune fille prit froid, s'alita, et des semaines passèrent. On finit par appeler le médecin, qui ordonna une radio.

— Elle y a droit, nous annonça Christine : elle est tutu.

La mère de Danièle supporta stoïquement cette épreuve, mais, son fils ayant toussé, elle pleura toute une nuit.

Danièle reçut des tickets d'alimentation supplémentaires. On lui servit des assiettées de pâtes, qu'elle renvoyait aux trois quarts pleines. La famille se partageait avidement ses restes.

Christine vint accrocher à la tête du lit de Danièle un crucifix en fer-blanc de boîtes de conserve, œuvre d'un prisonnier. Elle supplia son amie de se confesser et de communier.

— Non, refusait Danièle. Se confesser en plein jour, face à face, jamais. Je ne pourrais pas, je ne dois pas, ça me rendrait encore plus malade. Le bon Dieu me comprend.

— Toutes ces grâces que tu perds, déplorait Christine, ménagère économe. Tu as l'avantage d'être clouée ici, alors ça te serait difficile de faire de nouveaux péchés, il faut en profiter.

— J'aimerais mieux mourir que de me confesser ici.

— Ça, ça serait le bouquet. En cas, tu ferais mieux de mettre toutes les chances de ton côté.

L'abbé Morin vint confesser Danièle.

— Heureusement que le bon Dieu vous a envoyé ça, lui dit-il, il était temps, vous étiez en train de devenir une petite traînée. Dieu vous montre son amour, répondez-y par la joie et soignez-vous dans un esprit d'obéissance. Vous pouvez être aussi utile qu'une carmélite.

Le lendemain, Morin apporta à la jeune fille la communion et, quelques jours plus tard, elle partit pour le sanatorium.

***

— Le sacristain n'est pas là, dit Morin à Christine, et il y a un enterrement demain. Vous voulez venir m'aider à accrocher les trucs noirs ?

Après en avoir chassé quelques fidèles intempestifs, Morin s'enferma dans l'église avec la jeune femme. Il grimpa, « comme un chat de gouttière », raconta Christine, tandis qu'elle lui tendait les draperies larmées d'argent.

— Allez me chercher cette croix, là-bas, ordonna-t-il. Non, elle est trop lourde, je descends, je vais la prendre. Et puis si, apportez-la, il l'a assez portée pour vous.

Quand le travail fut achevé, Morin s'agenouilla devant l'autel et récita à haute voix le *Pater*, l'*Ave* et le *Gloria*, Christine, agenouillée un peu en arrière, lui donnant les répons.

— Ça va te paraître ridicule, dit ma camarade, mais ç'a été un des plus beaux jours de ma vie. On ne peut pas expliquer.

— Je comprends.

— Il reçoit des grâces, c'est comme tangible.

— Oui, c'est visible.

— J'en arrive à me demander, dit Christine, baissant la voix et hésitant devant l'énormité qu'elle allait avancer, des fois je me demande si ça ne serait pas un saint.

Ce dernier mot avait, pour cette catholique invétérée, un sens aussi précis et grave qu'un verdict d'assises.

***

— Il m'arrive quelque chose d'affreux, dit Christine, ôtant précipitamment sa blouse et enfilant sa robe.

Son beau-frère et sa belle-sœur étaient partis à pied de leur village d'altitude pour aller voir des parents dans un autre village, à quelques heures de marche. Dix jours plus tard, ils n'étaient pas arrivés. La grand-mère, chargée de garder leurs enfants, pensait qu'ils avaient prolongé leur séjour, les parents leur en voulaient de n'être pas venus.

On organisa des battues dans la montagne. Christine allait chaque matin passer en revue les nouveaux arrivés à la morgue, dont elle nous faisait le portrait avec un humour mêlé de piété. Elle consacra un dimanche à rentrer la provision de bois de son beau-frère, qu'il lui semblait entendre rire derrière son dos.

Un matin, elle annonça :

— On les a retrouvés...

et arrêta net les congratulations :

— Leurs corps, pignoufs. Dans un ravin.

— Un accident ?

— Accident ! ricana Christine. C'est les gaullards.

Le beau-frère Sangredin, quand on lui reprochait d'avoir, à vingt-cinq ans, trois enfants, répondait :

— Aux petits des oiseaux, Dieu donne la pâture.

Christine monta chercher la cadette, âgée de deux ans, qui était sa filleule. Betty Sinant, logeuse de la grand-mère, entendit à travers la cloison une scène violente, Christine criant :

— Je veux faire mon devoir de marraine et je le ferai.

La grand-mère :

— C'est à moi que mes trois petits-enfants ont été confiés, ce n'est pas vous qui pourrez me les enlever.

— Où est-ce que vous les prendrez, les sous pour en nourrir trois? Je ne vous demande pas les trois, mais je ne partirai pas d'ici sans Nicole. Vous n'êtes seulement plus capable de vous tenir debout, et vous voulez garder trois gosses.

Christine, victorieuse comme toujours, descendit de la montagne avec sa filleule, dont elle se fit appeler maman. Elle se hâta de couper deux robes semblables pour Chantal et Nicole.

Une collègue dit, non sans quelque admiration :

— Madame Sangredin, c'est un vrai chameau, et elle trouve moyen de faire le terre-neuve.

Dans le village du beau-frère, ou j'avais longtemps habité, j'interrogeai une vieille femme, que je connaissais bien :

— Ce n'est pas un accident, n'est-ce pas?

— Oh! si, c'était un accident, dit-elle d'un air inquiet. Le sentier est mauvais.

— Mais, tous les deux?

— Pour moi, l'un sera tombé en essayant de rattraper l'autre.

— Ils n'étaient pas aimés dans le pays?

— Lui, on le craignait plutôt, il faisait du recrutement pour le S.T.O. Le Bon Dieu l'a puni.

— On a sûrement un peu aidé le Bon Dieu, dis-je en souriant.

Mon interlocutrice fit un geste d'ignorance, mais ne put réprimer, dans ses yeux d'un bleu pâli, une petite lueur, vite éteinte.

— Une fois que les morts sont morts, il n'y a plus de rancune, dit-elle. Tout le monde est allé à l'enterrement. Et les petits ne manqueront de rien, personne ne les laissera manquer.

***

— Moi, je n'ouvre jamais, quand on sonne, dis-je à Morin. Ça pourrait être la Gestapo.

— Ça pourrait aussi être quelqu'un qui ait besoin de vous.

— Alors, il faut ouvrir?

— Bien, il me semble! Vous manquez de confiance en Dieu.

Le cœur battant, je m'empressai désormais à chaque appel du

timbre : c'était le receveur du gaz, de l'électricité, ou un courtier en assurances. « Un jour, cela finira par être deux uniformes verts » pensais-je avec déchirement.

Il arriva à la nuit tombante, celui pour qui je bravais la peur, l'inconnu que Morin m'avait enjoint d'accueillir. A son coup de sonnette, j'éprouvai une tentation particulièrement forte de ne pas répondre. Je tirai cependant le verrou et, ouvrant grande la porte, je me trouvai en présence d'un homme hâve et laid.

— Madame Aronovitch, dit-il en ôtant son feutre, j'ai vu votre nom sur la boîte aux lettres. Venez au secours d'un coreligionnaire.

Je le fis entrer précipitamment. Il me raconta qu'il était traqué de ville en ville avec sa femme et son fils de cinq ans, qu'il ne connaissait ici âme qui vive et n'avait plus d'argent, que l'idée lui était venue d'entrer dans les immeubles avec l'espoir de trouver un nom juif sur une porte. Il était musicien et s'appelait Rosenbaum. Je me levai pour prendre mon sac à main, expliquant, embarrassée :

— Il ne me reste plus que deux cent dix francs en tout et pour tout, jusqu'à la fin du mois.

— Pas ça, madame, pas ça protesta Rosenbaum. Je n'ai jamais eu l'intention de solliciter de vous de l'argent. Je vous serais reconnaissant de votre aide personnelle.

Et Rosenbaum attendit mes propositions avec toute l'apparence d'une sereine confiance.

La nuit même, il rejoignait Pierre Bernhardt au maquis. Lucienne plaça sa femme et son fils dans une ferme. Je ne me tenais pas de joie et de piété.

***

Lucienne Bernhardt venait d'avoir une seconde fille. Je lui proposai de venir habiter chez elle jusqu'au retour de son mari, pour l'aider à s'occuper du bébé. J'espérais secrètement un refus, mais elle accepta avec empressement.

J'eus la faiblesse de dire à Morin combien je souffrais de vivre avec une femme qui pensait surtout à l'argent.

— Elle a bien raison, fit-il, c'est le principal, et il se mit à rire.

La maison de Lucienne était loin de la ville, et j'allais travailler à bicyclette. Un matin, en sortant de la poste, je constatai qu'on avait volé Rossinante. Je dus donc faire chaque jour quelques kilomètres de marche. Mes pieds, mal protégés par des spartiates, s'écorchèrent, et je boitillai. Morin s'en aperçut ; il regarda mes sandales avec un intérêt de cordonnier.

— Elles ne sont pas en peau de veau marin, dis-je en riant.

— Qu'est-ce qui arrive à vos pieds ? Ils sont bien vilains.

— C'est la route. On m'a volé mon vélo.

— On vous a volé votre vélo ?

— Oui. Pourtant, il était enchaîné.

— Moi, je ne l'enchaîne jamais et on ne me l'a pas encore volé.

Comme je m'apprêtais à partir, Morin alla chercher sa bicyclette :

— Gardez-la quelques jours. Vous n'aurez qu'à la laisser en bas, en passant, quand ça ira mieux.

— Oh! non, monsieur l'abbé.

— Je vais baisser la selle, c'est trop haut pour vous. Venez ici, que je mesure.

— S'il vous plaît, monsieur l'abbé, ne me la prêtez pas, je vous en prie. On va me la voler aussi.

— Qu'on la vole à vous ou à moi, ça revient au même, répondit Morin en maniant avec entrain la clé anglaise.

— Je vais crever.

— Il y a des rustines et tout ce qu'il faut dans la sacoche.

— Si on vient vous chercher pour un moribond...

— Un moribond! répéta Morin avec un rire homérique. Je prendrai mes jambes à mon cou, il m'attendra bien, ce moribond.

Il jeta la bicyclette sur son épaule et dévala l'escalier quatre à quatre. Je me précipitai à sa suite. Dans une course tapageuse accompagnée des bruits de ferraille de la vieille bicyclette cognant les murs et la rampe, de mes protestations auxquelles Morin répondait en chantant : *gloria alleluia !* nous atteignîmes la rue.

— On a fait un de ces boucans, qu'est-ce que je vais me faire passer! dit Morin en jetant un coup d'œil vers les fenêtres du curé. Allez, roulez, et ne vous faites pas kidnapper.

J'eus des difficultés à enfourcher la selle. Bien que baissée, elle était encore trop haute pour moi. Sa forme de bec pointu me faisait mal. Je me sentais suivie, dans la pénombre, par les yeux moqueurs de Morin. Il me semblait, sorcière, avoir enfourché une bécane liturgique pour me rendre à la messe noire. Je zigzaguais, et soudain m'écrasai sur le pavé, heureusement hors des regards de mon entraîneur spirituel. Je me relevai contusionnée et enfourchai à nouveau, non sans peine, le vélocipède ecclésiastique, frémissant à la pensée des brocards de Lucienne qui, déjà, ne se privait pas de me traiter de bête à bon Dieu, de cornichon à l'eau bénite et de bouffeuse de petits Jésus, tout en m'avouant, sous le sceau du secret, qu'elle priait chaque soir pour qu'il n'arrivât rien à Pierre.

***

L'atmosphère changeait. J'entendis un soldat allemand essayer d'engager la conversation avec un gamin d'une dizaine d'années, et celui-ci répondre :

— Fous-moi la paix, toi.

Le soldat s'éloigna consterné en disant :

— Pas gentil.

A la vitrine d'un magasin d'accessoires électriques apparut une pancarte : *Les piles reviendront dès que la ville sera libérée.*

Une après-midi, par les fenêtres du bureau, nous vîmes flotter, sur un plateau voisin, le drapeau français. Criant de joie, les yeux humides, nous bousculant, nous agrippant, debout sur l'appui des fenêtres, nous nous mîmes à agiter des mouchoirs, des écharpes, à envoyer des baisers, sûres qu'avec leurs lunettes d'approche, les résistants, là-haut, nous voyaient.

On stocka les trois couleurs. Les drogueries furent dévalisées de leurs boules de bleu et de rouge. On teignit son linge, on le découpa, on le cousit bout à bout. Les torchons bleu ciel, les essuie-mains indigo, les draps de lit vermillon furent cachés au fond des armoires en attendant de pavoiser la cité. Lucienne plongea une des couches de son bébé dans le sang d'un lapin, en s'écriant :

— Je ne suis pas bête, moi!

On aurait teint sa chemise.

Un matin, la ville s'éveilla libre. Les Allemands étaient partis dans la nuit, jusqu'au dernier, abandonnant des tentes mouchetées, des couvertures olivâtres, des vaches à eau. Les maquisards, sales, maigres, loqueteux, dévalèrent des montagnes en chantant. La foule, coiffée, enrubannée, ceinturée, fleurie d'azur, de pourpre et de neige, valsait sur les places, farandolait dans les rues, escaladait les statues pour les parer de tricolore. Sabine m'étreignit si fort que ma croix de métal, pressée sur mon sternum, m'en fit mal. La dactylo désigna le portrait de Pétain :

— Il va falloir qu'on ôte ça.

Christine, pâle, les yeux battus, emporta la photo serrée sur son cœur et me dit :

— On va sûrement me descendre.

— Peut-être pas, répondis-je.

Christine devina que c'était pour lui éviter d'être seule à ne point le porter que je n'arborais pas le ruban tricolore, et elle courut m'en acheter un mètre à la mercerie voisine.

La bonté native n'est qu'un laisser-aller. Mais la bonté d'une femme naturellement méchante, comme Christine, me pénétrait toujours d'un respect religieux. Elle signifiait grâce, et conquête spirituelle.

Les Américains arrivèrent, frais comme des touristes, et demandèrent :

— Quel est le nom de cette ville?

Les habitants s'adonnèrent à la mendicité, implorant des nouveaux venus vivres et cigarettes. Ils montraient leur pain noir.

— Vous mangez vraiment cela? s'esclaffaient les Américains.

On dressa les enfants à quémander du chocolat. Les journaux essayèrent de rappeler leurs lecteurs à un peu de tenue, mais sans aucun succès.

***

Lucienne Bernhardt reprit sa fille aînée, Jacqueline, ma filleule, et me demanda de la conduire en ville, à la clinique, où on devait lui couper amygdales et végétations.

Le nombre des blessés et des malades était tel qu'aucune chambre ne restait disponible, et il me fallut emmener Jacqueline aussitôt après l'opération, dans mes bras, car on ne trouvait pas de voiture. Cette longue fille de six ans, à demi endormie, me semblait lourde. Je m'assis avec elle sur le bord de la route, mais aussitôt un soldat s'approcha :

— C'est défendu, madame, c'est dangereux ; il faut circuler.

La route s'était remplie de gens s'éloignant comme moi de la ville. De brillants traits d'acier, parallèles et obliques, strièrent le ciel bleu clair.

— Les bombes ! cria-t-on. Les Allemands nous tirent dessus.

La foule se coucha comme un grand animal. J'étendis Jacqueline au fond du fossé et m'allongeai sur elle. L'enfant suivait languissamment, de ses beaux yeux méridionaux, la chute des projectiles, et murmura :

— On dirait des papiers de chocolat.

***

Pierre Bernhardt revint du maquis en uniforme galonné, avec plusieurs caisses de vivres, tissus, vêtements et objets divers, allant d'un moulinet à légumes jusqu'à un Cupidon d'albâtre. Il attacha au poignet de sa femme une montre sertie de petits brillants.

— Tu es sûr que cela ne va pas nous porter malheur ? demanda-t-elle.

Je me trouvai sans logis, ayant prêté le mien à une famille de réfugiés. Christine mit à ma disposition, dans sa maison, une mansarde rose tendre, meublée d'un guéridon Empire, d'une chaise Louis XV et d'un divan art moderne.

Je pensais laisser France à la campagne jusqu'à ce que j'aie pu rentrer en possession de nos deux pièces, mais mademoiselle Aimée Plantain, venue en ville pour voir le défilé des femmes tondues, me demanda de reprendre ma fille sans tarder.

— Elle nous fatigue de trop, dit-elle, elle est brise-fer.

J'allai chercher France après le travail. Ayant manqué le dernier tram, nous revînmes à pied dans la nuit. Sur la route, deux soldats américains, qui se dirigeaient aussi vers la ville, proposèrent de me décharger de mon sac de montagne. Autrefois, j'aurais pressé le pas sans répondre, mais Morin m'avait fait comprendre qu'il est aussi peu généreux de refuser un service offert qu'un service demandé. J'acceptai donc avec mes plus affables remerciements. L'un prit mon fardeau, l'autre jucha France sur ses épaules et nous poursuivîmes notre chemin en devisant des misères de l'occupation et du bonheur d'être libérés. J'aurais voulu

me séparer de mes deux compagnons en entrant en ville, mais ils insistèrent pour m'escorter jusque chez moi. Arrivés devant la maison, celui qui portait France, la mit à terre, mais l'autre garda le sac et annonça :

— Je monte avec vous.

Bouleversée, je le regardai. Il posa la main sur la poignée du portail. L'autre gaillard ne bronchait pas.

— Est-ce que vous devenez fou? demandai-je.

— Allez, venez, fit-il avec assurance, comme si ma protestation eût été de pure forme.

— Vous voyez bien que je suis avec ma fille.

— Ça ne fait rien.

— Je n'ai qu'une seule pièce. Laissez-nous rentrer chez nous. Rendez-moi mon sac.

— Je vous le rendrai là-haut.

— Ce sont les vêtements de ma fille. Elle n'a que ceux-là. Je vous en prie, rendez-les moi.

L'autre soldat s'était assis sur le bord du trottoir et attendait flegmatiquement. La discussion avait lieu en anglais. France, qui n'en comprenait pas un mot, nous regardait avec inquiétude.

— Je vous les rendrai là-haut.

— Comment pouvez-vous ne pas comprendre que vous perdez votre temps? Rendez-moi le sac, je vous en supplie, je n'ai pas d'argent, ni de points textiles pour lui acheter de nouveaux vêtements.

Il secoua la tête.

— Laissez tomber. Rendez-lui ses affaires, dit l'autre avec ennui.

Le visage de mon tourmenteur se durcissait. Un échec devant témoin devait lui paraître inacceptable. Je savais que je devenais fort laide quand je pleurais. Aussi laissai-je libre cours à mes larmes et je levai vers l'Américain mon visage ruisselant. France se mit à pleurer aussi.

— Laissez-les tranquilles. Rendez-lui ses affaires, grogna le soldat assis.

— Venez, chérie, dit l'autre en essayant de me prendre dans ses bras.

— Il veut te tuer? demanda France, haletant derrière moi.

Le pire était que mon désir avait au moins autant de violence que celui de mon adversaire, grand et splendide animal bistré.

J'envisageai d'appeler à l'aide, mais arracher les gens au sommeil, devant chez Christine, et leur apparaître flanquée, en pleine nuit, de deux soldats américains, eût été un remède pire que le mal. Je montrai ma croix.

— Très bien, approuva-t-il. Montons.

« Après tout, ce n'est que pour quelques chiffons, pensai-je, que je m'abaisse à implorer. Le lys des champs, Salomon dans toute sa gloire... »

— Gardez le trousseau de l'enfant, puisque cela vous fait plaisir, dis-je avec insouciance. Bonsoir à vous deux, et bon retour.

L'Américain arracha le sac de son épaule, le jeta brutalement à terre, et s'éloigna avec son camarade. France poussa un hurlement de détresse :

— Mon baigneur est cassé!

Et elle se jeta sur le sac en sanglotant. Il fallut déballer à l'instant, sur le trottoir, et lui montrer, indemne, sa poupée de celluloïd, dont elle couvrit de baisers le corps nu.

J'ajustai sur mon dos notre bien reconquis, et entraînai l'enfant dans l'escalier.

***

Aux danses en plein air, aux sauve-qui-peut devant des Allemands fantômes, succéda la période des règlements de compte : des habitants en abattirent d'autres, dans la rue, sans formalités. Par inadvertance, on tua aussi un soldat américain. Il est vrai que les conducteurs de jeeps avaient déjà écrasé trois personnes, dont deux enfants, et qu'ils faisaient queue devant les hôtels avec leurs élues, ne laissant que le rebut aux indigènes.

— Mon père n'a pas raté une zigouillade, dit une des employées. Il les a vus descendre tous.

Une veuve menait ses filles de onze et douze ans assister à ces mises à mort, leur disant :

— Regardez bien, papa est vengé.

Je vis quelques voisins, dont une femme, entraîner un gros homme livide, en manches de chemise et chaussons. Titubant de peur, il implorait :

— Demandez à Dédé, j'ai jamais rien fait, Dédé me connaît.

On le bourrait de coups pour le faire avancer plus vite.

— Je peux le prouver, criait-il d'une voix étranglée. Venez chez moi, allez chercher Dédé.

Il tomba en hurlant :

— Dédé! Appelez Dédé!

Son escorte le fit se relever à coups de pieds.

— Je suis innocent, clama le gros homme.

— Ta gueule! lui répondit-on en lui assénant un coup de poing dans la figure.

Des passants s'arrêtèrent, des commerçants sortirent de leurs boutiques et contemplèrent la scène d'un air réservé.

Bientôt le petit groupe disparut avec son condamné, qui avait cessé d'invoquer Dédé.

***

Une multitude animée convergeait de toutes les rues dans l'artère principale, et se hâtait vers je ne savais quel but. Intriguée, je me joignis

à la foule. Nous arrivâmes au champ de foire, déjà comble de monde.

— Ils vont arriver.

— C'est à quelle heure?

— Il n'y en a plus pour longtemps.

— Il y en a combien?

— Ils sont cinq.

— Oh! on m'avait dit six.

— On va rien voir.

— Poussez pas.

Des gamins avaient grimpé sur le toit d'une vespasienne.

— Les soldats sont arrivés?

— Oui, ils sont là, vous ne les voyez pas?

— Je ne vois rien, avec le chapeau de la dame.

Une immense clameur de joie salua l'arrivée d'un camion. Le camion s'ouvrit et on posa à terre, l'une à côté de l'autre, cinq caisses oblongues en bois blanc.

— Les cercueils! exulta la foule.

Cinq adolescents descendirent du camion et passèrent devant leurs cercueils. L'un d'eux me frappa particulièrement par ses cheveux d'un roux éclatant et sa chemise, largement ouverte, de couleur indigo. Un reporter photographia, presque à bout portant, les condamnés qui, les mains liées derrière le dos, marchaient d'un pas de promeneurs. Je ne vis plus rien. La foule poussa un rugissement de tonnerre. Mes pieds quittèrent le sol, je fus transportée en avant, sans avoir fait un seul mouvement, au-dessus de corps tombés, piétinés et criant. Je me retrouvai peu en arrière du peloton d'exécution. Chacun des jeunes hommes était attaché à un poteau. Leur calme me confondit. Les soldats, au milieu des hurlements de plaisir de l'assistance, firent feu successivement sur les cinq garçons. Le roux tomba avec un abandon rempli de grâce. J'enviais ces suppliciés, qui venaient de quitter la meute forcenée pour le ciel de Dieu.

— Ce qui est bien, dit une femme, c'est qu'on les a zigouillés juste à la place où les Boches nous ont fusillé les nôtres.

Le lendemain, j'allai voir les photographies exposées aux vitrines d'un des journaux locaux. Les cinq jeunes gens s'étaient enrôlés dans la milice, mais n'y avaient joué qu'un rôle infime. L'aîné avait vingt-deux ans, le roux à la chemise si bleue, dix-sept. On laissa à leurs chefs le temps de gagner l'Espagne.

***

Christine prit froid et me fit demander par sa fille si je voulais venir lui poser des ventouses.

Vêtue d'une robe de chambre bordeaux semée de perroquets verts et de citrons, elle était étendue sur son grand lit des Galeries Modernes,

au pied d'un crucifix ancien dont la présence étonnait dans cette chambre banale de petits employés.

En regardant la chair de Christine emplir les ventouses et leur donner l'aspect d'énormes vesses-de-loup, je lui racontai l'exécution de ses amis de la milice.

— Tu espérais que ça me ferait de l'effet? demanda-t-elle en souriant.

— C'est probablement parce que tu n'as pas de cœur que tu arrives à aimer tout le monde, comme la religion le prescrit. N'est-ce pas?

Christine se mit à rire, ce qui fit tressauter les ventouses.

— Ça m'est plus facile de serrer la main à dix personnes que d'en embrasser une, dit-elle.

— Oui, mais justement, le christianisme ordonne de les embrasser toutes les dix, d'embrasser tout le monde.

— C'est possible d'aimer tout le monde, si on n'est pas arrêté par une affection particulière.

— Tu éprouves bien une affection particulière pour ta fille?

— Si on l'attaque, je deviens tigresse. Mais autrement, non, je ne suis pas tellement maternelle. Je peux m'intéresser aux enfants des autres autant qu'à elle. Je fais tout ce que je peux pour elle, mais je ne suis vraiment attachée à personne.

— Si tu étais séparée de ta fille, elle te manquerait?

— Personne ne me manque, répondit Christine avec un sourire de bouddha.

***

— Je ne pourrai plus venir, dis-je à Morin, parce que maintenant ma fille est avec moi, et je ne peux pas la laisser toute seule.

— Alors, on ne se verra plus? demanda l'abbé en souriant gaîment.

— Non, répondis-je avec résignation.

— Vous voulez que ce soit moi qui vienne chez vous? Ça ne vous dérangera pas?

— Oh! merci!

— Je ne peux pas vous dire le jour, parce que je ne sais pas quand je serai libre, mais un de ces soirs.

Je venais de coucher France quand on frappa un coup très léger. Morin, le béret à la main, dut se baisser pour entrer. Je n'avais jamais parlé de lui à ma fille, ni de sa probable visite. Aussi ma surprise fut grande quand France, en le voyant, poussa un cri de joie, bondit du lit, dans son pyjama bariolé, et courut se jeter dans ses bras. Morin la souleva, la percha sur son épaule, la fit basculer, pirouetter, virevolter dans les airs, la balança la tête en bas pendant qu'elle riait à perdre haleine.

— Vous savez bien la gymnastique, dit-elle.

— Oui, on en apprend, des choses, au séminaire, tu vois. Recouche-toi, tu pourrais prendre froid.

Il s'assit sur le bord du lit et tira de sa poche un petit livre qu'il lui

donna : *Premiers pas vers Jésus*. Enthousiasmée, elle jeta le livre au plafond. Il retomba en entraînant dans sa chute un flacon posé sur une étagère, et qui se brisa.

— Eh bien! à la bonne heure, dit Morin, il y a de la joie. Tu ne reçois jamais le martinet, toi?

— Non, ce n'est pas la peine.

— Eh bien, si tu étais ma fille...

— Je voudrais être votre fille, dit France.

Elle lui montra sa poupée nue et il l'aida à l'emmitoufler dans une écharpe.

***

Au bureau, devant toutes les autres, Christine me lança :

— Quelqu'un m'a dit qu'avec votre fille, vous aviez l'air de l'aînée d'une famille nombreuse qui garde la petite dernière pendant que les parents sont sortis.

On insista pour savoir à qui je faisais cette impression. Heureusement, Christine ne répondit que par des éclats de rire, et une brusque retraite.

***

Un matin, dans son église, je vis Christine. Elle avançait dans une nef latérale et semblait marcher sur les nuées. Son visage, d'habitude abrupt, reflétait une expression que je ne lui avais encore jamais vue, de spiritualité à nu et de paix divine. Cette figure inconnue de mon amie quotidienne me fit penser à la Transfiguration. Dans la journée, je lui dis :

— Je vous ai vue, ce matin, à la messe.

— Ah! vous y étiez.

— Je voudrais que vous me disiez à quoi vous pensiez en remontant l'allée de droite.

— Je ne crois pas que je pensais. Ça ne m'arrive pas si souvent.

— Mais qu'est-ce qui se passait en vous à ce moment-là?

— Je ne sais pas. Pourquoi vous me demandez ça?

— Parce que vous aviez un air de piété inimaginable. J'en étais à me demander comment je faisais pour vous reconnaître.

Christine, qui pesait des paquets, pouffa et dit, en ajoutant un poids sur le plateau de sa balance :

— Nous, on a tellement été élevés dans la religion qu'on fait notre prière comme on respire.

Christine et moi, nous nous amusions à boxer, à lutter. Agitant son écharpe, elle faisait le toréador et moi le taureau. Ces apparentes gamineries servaient d'exutoires à nos désirs.

Pour sortir, Christine sautait sur la table et, de là, dans la rue. Au lieu de nous donner le courrier, elle le lançait par la fenêtre.

L'été, elle se mettait complètement nue avant d'enfiler sa blouse de travail.

— Ça me fait tellement d'économies de linge, expliquait-elle.

Elle teignait à l'encre de Chine noire son fil blanc pour s'épargner l'achat d'une seconde bobine, puis dépensait des centaines de francs en fards et colifichets.

Entre deux chansons légères, Christine répétait :

— Je suis la femme forte de l'Écriture.

Sous son badinage, elle l'était en effet. Elle appartenait à la race de ces Vertus de pierre de la cathédrale de Strasbourg, enfonçant en souriant leurs lances dans le crâne des Vices.

Du bout de son pinceau poisseux de colle, Christine chatouillait le visage d'une collègue. De ses grands ciseaux, elle rognait les cheveux d'une autre. On riait avec elle, mais souvent, derrière son dos, on la dénigrait :

— Elle est grossière comme du pain d'orge.

— Elle aurait bien fait une cantinière.

— Elle appelle sa fille Sangredin : « Hé! dis donc, Sangredin! » La petite trouve ça tout naturel.

— Les autres me cassent du sucre sur le dos, dit Christine à Morin, parce que je saute sur les tables, je fais le chien fou.

— Continuez bien à sauter sur les tables, l'encouragea son confesseur. Ne vous inquiétez pas de ce que racontent les autres.

***

Les réfugiés qui occupaient mon logis s'en allèrent, et je m'y réinstallai avec France. La première fois que Morin vint me voir dans cet immeuble bourgeois, comme il l'appela malicieusement, France dormait déjà, dans la chambre. Je fis entrer Morin dans la cuisine. Le teint avivé par le froid du dehors, il s'approcha du poêle en s'écriant :

— Quel bon feu!

Chez lui, il n'y en avait pas, je le savais par Christine. Je lui tendis l'unique chaise et m'assis sur un tabouret. Il s'aperçut que les lacets de ses chaussures étaient cassés et les répara au moyen de nœuds appelés, me dit-il, boucles de vaches. Je ne pouvais retenir mes yeux d'aller de sa robe à ma culotte de ski. Cette bizarre interversion vestimentaire me semblait rétablir en secret un équilibre essentiel. Je me surpris à penser follement :

« Subis toutes les métamorphoses que tu voudras, je deviendrai, chaque fois, ton complément. »

Je reprochai à mon visiteur le mauvais effet sur France de son cadeau, *Premiers pas vers Jésus*. Elle avait découpé menu des pages du Larousse, « pour faire des livres de lecture à ses animaux ». En conséquence, je lui administrai une correction, pendant laquelle elle hurla :

— Tu vois ma paille, ouh haïe! et tu vois pas, ah! ta poutre. Au secours!

Tu es obligée de me pa-ardonner soixan-an-ante-diiix fois sept foi-oi-ois. Plus, non merci! T'iras en enfer.

— Que dirais-tu, lui demandais-je, en l'asseyant sur mes genoux, lui essuyant les yeux et l'embrassant, si je te menaçais de l'enfer comme tu le fais pour moi?

— Moi, répondit France, passant subitement des sanglots au sourire, et nouant ses bras autour de mon cou, il y a pas de danger. L'enfer, c'est pas pour les enfants, c'est exprès pour les grandes personnes.

— L'enfer... dit l'abbé pensivement. Dimanche, j'ai fait un sermon sur l'enfer.

— Qu'est-ce que vous avez dit?

— Sainte Thérèse de Lisieux a dit : « Qu'importe, mon Dieu, que je brûle toute l'éternité en enfer, si c'est ta volonté. »

Le silence nous unit, parfait de plénitude. Il dura un long moment, au bout duquel Morin, jouant avec le tisonnier, fit :

— Vous avez raison de la dresser un peu, votre fille. Mais il faut faire attention de ne pas exagérer. Quand j'étais petit, j'ai reçu de ces raclées! Plus souvent qu'à mon tour.

Je regardai Morin avec stupeur. C'était la première fois, depuis des années que je le connaissais, qu'il parlait de lui-même. L'amertume de sa voix mettait le comble à mon étonnement. D'une seule phrase, il venait d'anéantir toute l'enfance que je lui avais forgée. Je m'étais dit que, très tôt, il avait perdu son père et rempli le rôle de chef de famille, guidé sa mère si douce et ses sœurs.

— La moitié du temps, aller coucher sans souper, continua-t-il du ton d'un enfant qui en a gros sur le cœur.

— Pourquoi votre père était-il si dur?

Comme on voit un paysage à travers une vitre, je vis Morin se gourmander mentalement : « Qu'est-ce que j'ai été lui raconter là? Tu t'occupes bien des gens qui t'ont été confiés. Beau travail, idiot. Tu es prêtre pour venir apitoyer tes paroissiens sur toi-même? Pardon, Seigneur. Aidez-nous. »

— Pourquoi votre père était-il si sévère? insistai-je.

— Ce n'était pas mon père, dit-il à regret. Mon père ne m'a jamais touché.

— Qui alors?

— Ma mère.

La Vierge leva la main sur l'enfant Jésus. Il m'apparut naturel que Morin eût choisi, pour dominer son bureau, une Madone à l'expression inflexible.

— Pourquoi est-ce qu'elle vous battait?

— En revenant de l'école, quand j'étais en retard. Avec une branche, vous savez, tac, sur les mollets, tac, tac. Je serrais les dents.

— Ce n'était pas de votre faute, si vous rentriez tard.

— Si, c'était de ma faute. On se battait tout le long du chemin, en revenant de l'école. Il y avait six kilomètres.

— Rien que pour ça, elle vous maltraitait?

— Et puis je mentais, je disais beaucoup de mensonges.

— Parce que vous aviez peur d'elle?

Morin ne répondit pas, visiblement désireux d'en finir avec cet entretien hors programme.

— Elle battait aussi vos sœurs?

— Non. Mes sœurs, elles, elles marchaient droit.

— Elle était trop dure, votre mère.

— Elle croyait bien faire.

— Vous n'avez pas eu une enfance heureuse, alors?

— Nigaude! Mais si, bien sûr que si, j'ai eu une enfance heureuse, ce n'est pas la peine de faire une tête comme ça. Je ne recevais pas des coups de trique tous les jours, quand même, qu'est-ce que vous croyiez?

— Qu'est-ce qui a rendu votre enfance heureuse?

— L'atmosphère. Il faisait bon, à la maison.

— Comment c'était, à la maison?

— Le matin, on nous éveillait à six heures. On partait à sept pour arriver à huit. Le dimanche, mon père allait garder les chèvres en emportant deux, trois journaux.

» Ma mère m'a raconté qu'une fois mon père, en allant à l'église, voit un lièvre. Il se dit : « Je vais rentrer à la maison chercher mon fusil. » Non, je risquerais d'arriver en retard à la messe. » Quand il est repassé par là en rentrant de la messe, le lièvre y était toujours. Il est allé chercher son fusil, il l'a tiré, il l'a eu. »

— Vous n'aviez pas de rancune contre votre mère?

— Si. J'avais de la rancune.

— Au séminaire, votre rancune continuait?

A cette idée, Morin éclata de rire.

— J'avais de la rancune tant que ça cuisait. Après, c'était fini.

— Quel âge aviez-vous quand vous êtes entré au séminaire?

— A douze ans, je suis entré au petit séminaire.

— Comment se fait-il que vous ayez voulu vous faire prêtre, puisque vous étiez un garçon plutôt mauvais?

— Qu'est-ce que ça fait, ça? Si on devient prêtre, c'est avec l'idée de sauver des âmes, c'est tout. C'est une idée qui peut être envoyée même à un sale gosse.

Je m'efforçai de maitriser mon émotion.

— Votre mère, dis-je après un silence, elle était plus dure que les autres mères. Mais vous, vous étiez un enfant comme les autres.

— J'étais plutôt dans les pires. Une fois, j'ai cassé la patte d'une vache en essayant de lui faire sauter une barrière. Inutile de vous dire que le propriétaire de la vache m'a tanné le cuir d'une façon soignée.

— Ça ne vous a pas guéri. Maintenant encore, vous essayez de faire faire de la voltige aux ruminants.

Le regard de Morin devint un oiseau brun doré chantant dans un buisson d'épines. Il répondit :

— Je suis là pour ça.

— Vous allez encore lui casser la patte.

— Ça ne fait rien, du moment qu'elle saute.

Fixant le sol, je repassai dans ma mémoire la conversation que nous venions d'avoir. Très bas, pour moi-même, je murmurai :

— Mère détestable.

A ces mots, j'eus le souffle coupé par une trombe d'eau. A travers le ruissellement, je vis rire Morin. Il avait saisi dans l'évier une bassine pleine d'eau et m'en avait lancé tout le contenu au visage.

— Vous n'allez pas prendre mal, au moins ? demanda-t-il. Séchez-vous bien.

Tout en m'essuyant la figure, je répondais ridiculement :

— Oui, oui, monsieur l'abbé, merci, ça va très bien, ce n'est rien du tout, comme si c'eût été malgré lui qu'il m'avait infligé cette douche.

Je pris la serpillière et m'agenouillai à ses pieds pour essuyer le carrelage.

— Je vous apprendrai à détester les gens, sauvage, dit-il.

— Pardon.

— Bon. Vous êtes une brave tortue. Tortue, répéta-t-il songeusement en fixant dans le lointain un but invisible.

Et, revenant à l'immédiat :

— Vous êtes bien malpolie de poser tout un tas de questions comme ça.

— Oh! oui, monsieur l'abbé.

— Vous embêtez les gens.

— Je sais.

— Vous n'avez pas honte ?

Toujours à genoux devant lui, je me mis à rire :

— C'est ma conscience qui m'ordonne de vous faire endêver : je suis un instrument de votre sanctification.

— Ça se peut.

Il considéra un moment le pertuis rouge du poêle et ajouta :

— Vous aussi, vous êtes un instrument de votre sanctification.

***

Malgré ma félicité d'être devenue chrétienne, la souffrance de la conversion restait vivace. Le poisson exultait qu'on l'ait pêché hors de sa mare et lancé dans le fleuve, mais la blessure laissée par l'hameçon ne se cicatrisait pas.

— Sûrement, dis-je à Morin, au séminaire, on vous enseigne l'art d'attraper les gens.

— Oui, ça s'appelle la pastorale.

— Vous deviez être premier en pastorale.

— Je n'ai pas pu en faire, j'ai été mobilisé avant.

— Avant d'avoir fini?

— Il ne me manquait que ça, alors j'ai quand même pu partir comme aumônier tout de suite.

— Partir où?

— En Finlande.

— C'était dur?

— Pas tout le temps. On circulait à skis, traînés par des chevaux.

***

— Je me suis vachement fait savonner à cause de vous, me dit Christine.

— Pourquoi? Par qui?

— Parce que j'avais le malheur de me plaindre que vous étiez trop compliquée, on m'a répondu vertement que, compliquée ou pas, vous étiez parfaitement naturelle; que vous, vous cherchiez à éclairer votre foi, que ce n'était pas la foi du charbonnier comme chez moi, que j'avais l'esprit fainéant, que je ferais bien de me mettre un peu à votre école; que vous, vous tâchiez de vous élever jusqu'à l'humilité et que moi, au contraire, je me donnais du mal pour dégringoler dans l'orgueil.

— C'est seulement derrière mon dos, répondis-je, qu'il est gentil avec moi. Quand il vient, il me traite de Narcisse, d'âne savant, d'ours, et il me dit que vous au moins, malgré tous vos défauts, vous avez la vie de la grâce.

La dureté dont Morin ne se départait guère à mon égard suscitait d'ailleurs en moi une joie singulière.

Enfant, j'étais bouleversée par le conte de Schiller où le chevalier de Malte, vainqueur du dragon et exclu de la communauté par le grand maître, pose, avant de partir, un baiser sur la main impassible de celui-ci. J'étais le chevalier. Voici qu'avait paru le grand maître de l'ordre.

Etait-ce là masochisme, ou bien élan de mon âme vers la purification, l'expiation, et joie d'être percée à jour? Il me sembla que c'étaient l'une et l'autre tendance à la fois, confondues. Mon être, d'un seul et même mouvement, s'élançait comme une alouette et tombait comme une pierre.

***

Un dimanche où France s'était éveillée trop tard pour la messe des enfants à neuf heures à Saint-Mesmin, plutôt que d'attendre la suivante qui n'avait lieu qu'à onze heures, il me parut préférable de l'emmener à celle de dix à Saint-Bernard.

A l'entrée, d'allègres jeunes gens vous mettaient entre les mains une brochure orange intitulée : *Pour bien suivre votre messe*. Certains passages en étaient biffés, d'autres corrigés ou complétés.

Il existe un trait d'union entre l'Épître et l'Évangile, c'est le Graduel, ainsi nommé parce qu'il se chantait sur les gradins de l'ambon.

Morin, de son écriture petite et simple, avait ajouté entre parenthèses : *chaire, dans les basiliques primitives*. Je me le représentai reportant cette définition sur des centaines de livres orange. Cette image de pensum me mit en gaîté.

En face de *alleluia*, Morin avait indiqué : *Signifie « louez Dieu », en hébreu.*

A côté du *Trait : nommé ainsi parce que les versets en sont chantés d'un seul trait.*

Le texte imprimé faisait suivre l'oblation d'un commentaire : *Cette prière reproduit les paroles des trois jeunes gens qui, enfermés par Nabuchodonosor dans une fournaise pour être restés fidèles aux lois de Dieu, s'offraient en expiation pour leurs péchés et ceux du peuple.*

Morin avait cru devoir préciser : *Nab., roi de Babylone, voulait contraindre les Juifs à adorer une statue d'or.*

L'eucologe couleur de fruit nous informait : *Canon vient d'un mot grec qui signifie ce qui dirige.* Et Morin osait un rapprochement qui me parut déconcertant : *De même, le canon du fusil en est la partie qui donne sa direction à la balle.*

Dans la nef centrale s'avança un brillant cortège. Entouré d'un grand nombre d'enfants de chœur, dont les âges semblaient s'échelonner de six à une quinzaine d'années, Morin, revêtu d'une chasuble d'or, lançant sur l'assistance, à sa droite et à sa gauche, à sa gauche et à sa droite, l'eau lustrale, chantait d'une voix puissante :

— *Asperges me, Domine, hyssopo, et mundabor : lavabis me, et super nivem dealbabor.*

Roi de gloire, Christ de majesté. Dans la main bien connue, le goupillon devint une verdoyante branche d'hysope. L'orfroi protège tes hardes.

Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam, reprit l'assemblée comme un seul homme.

Morin avait réussi à leur insuffler, pour ce temps passager de la messe, un zèle unanime. Je le vis à nouveau, en aube, dans un bas-côté, parlant à un gamin. Un autre prêtre monta à l'autel. France suivait le saint sacrifice sur un missel en images. D'un œil soupçonneux, elle vérifiait si l'officiant faisait exactement, aux moments voulus, les gestes prescrits. Morin circulait parmi les fidèles, indiquant la page à celle-ci, disant quelques mots à celui-là, prenant un enfant par la main, au fond de l'église, et l'amenant au premier rang. Il entonnait les répons avec la foule, lui faisant face et signe comme un chef d'orchestre. Fils du tonnerre. Ses agenouillements sur les dalles du transept, ses lents et grands signes de croix m'émouvaient terriblement.

En se dirigeant vers la chaire, il fit un détour et passa à côté de moi. Les yeux baissés, l'air concentré, de la manche de son aube, il me balaya le visage. Ce coup léger, cette presque caresse, me bouleversa. Un goéland, un ange m'avait touché de son aile, moi terrestre. J'aurais pu en mourir. Irrépressibles, mes larmes coulèrent, lourdes comme des gouttes de métal fondu. J'essayai de me cacher le visage en tirant en avant le madras qui me couvrait la tête. « Plus jamais je n'irai à la messe à Saint-Bernard », promis-je.

— Mes frères, demandait Morin du haut de la chaire, est-ce le froid qui vous engourdit ? J'espère que le beau soleil printanier va vous ranimer un peu. Il y en a qui dévident des chapelets pendant la sainte messe : ce n'est pourtant pas le moment. Il y en a qui vont faire leurs petites dévotions au pied d'une statue, alors que le Très Saint Sacrement est là, qui vous attend, présent et vivant. Et puis tout le monde part avant le dernier évangile. Vous êtes donc si pressés de quitter votre Dieu, chrétiens du dimanche ? Mes frères, ne soyons pas comme ces disciples qui, en se pressant autour de Notre-Seigneur, manquaient l'étouffer et empêchaient les gens de l'approcher et même de le voir. Si vous n'êtes que des chrétiens de nom, vous éloignez les hésitants, vous leur ôtez l'envie de venir, alors que chacun de vous doit être apôtre dans son milieu.

» Je voulais vous dire aussi : chantons notre messe paroissiale avec plus de virilité, sans traîner sur les finales. Si nous chantons mieux et avec plus de vigueur, si nous suivons notre messe avec plus de compréhension et de piété, du fait même, nous vivrons aussi plus chrétiennement. Mettons toute notre vie dans notre messe et notre messe, à son tour, pénétrera notre vie et la rendra bien plus belle. Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, ainsi soit-il.

***

— Il y a deux faits dont j'ai la certitude absolue, dis-je à Christine. Pourtant, ils sont contradictoires. L'abbé est le type le plus élevé spirituellement que j'aie jamais connu. Et dimanche, il n'y a pas l'ombre d'un doute, c'est exprès qu'il a passé à côté de moi et qu'il m'a frôlée avec son aube. Tu devines dans quel état ça m'a mise.

— Oui, j'ai déjà remarqué, dit Christine, il fait quelquefois des coups comme ça. Pas étonnant qu'il se fasse engueuler à l'évêché.

— Est-ce que tu crois qu'il agit ainsi par taquinerie, par simple jeu ? C'est sûrement ça qu'on appelle la glorieuse liberté des enfants de Dieu. « Aime, et fais tout ce que tu voudras. » Mais moi, ça me démolit.

— Il fait ça pour nous stimuler, dit Christine. Mais bien sûr, c'est dangereux. Lui, il n'a pas peur, pas plus peur de ça que du reste.

Pour mieux se libérer, les malades doivent s'éprendre, temporairement, du psychanalyste.

***

Une aube couleur de pain s'étendait sur la ville. Bientôt, les cloches sonneraient pour la première messe. Je courrais à l'église recevoir l'hostie salutaire. Comme à l'accoutumée, la soif vint me tourmenter. Dans mon palais desséché, ma langue devenait un corps étranger. Il me semblait entendre s'entre-choquer des bouteilles d'eau minérale, embuées de fraîcheur. « Les voyageurs perdus au désert, me disais-je, ne peuvent pas souffrir davantage. Mon âme pour un verre d'eau! » Le robinet de cuivre, au-dessus de l'évier, brillait d'un éclat maléfique. « Non, je ne boirai pas, répétais-je. Je veux, je veux communier. Tout à l'heure, à six heures et demie, je pourrai enfin me désaltérer. Ce sera merveilleux. »

Aussitôt la communion reçue, ma soif disparaissait. De retour à la maison, je m'affairais à éveiller France, à lui faire sa toilette, à lui préparer son déjeuner et à l'envoyer à l'école. Je ne pensais plus à boire.

— Est-ce le diable, ou mon esprit de contradiction, qui me persécute ainsi? Ou est-ce que les deux se confondent? demandai-je à Morin.

— Je ne sais pas, répondit-il. Le démon s'attaque surtout aux chrétiens très avancés dans la vie spirituelle, ce qui ne parait pas être votre cas. Ça vous donne envie de rire, quand on parle du démon? Eh bien, riez à cœur joie, c'est toujours ça de pris sur lui.

***

France allait bientôt faire sa première communion. Elle s'y préparait en interrogeant Morin :

— La Sainte Vierge, elle a chassé ou charmé le serpent? C'est pas quand on s'est confessé qu'on lance des confetti? Jésus, dans la crèche, quand on lui apportait les cadeaux, est-ce qu'il comprenait déjà? Le Bon Dieu, il veut qu'on le mange comme des anthro... thropopophages? Il est original. Moi, c'est pas la peine que je fasse ma prière puisque je suis bien avec Dieu comme ça. Oh! non, je ne veux pas prier pour mon papa, ce serait méchant, ç'aurait l'air de ne pas être sûr qu'il est au ciel.

Morin, réprimant un sourire, répondait avec une grave sollicitude.

— La religieuse du patronage, se plaignit France, elle est fâchée parce que je ne vais pas au catéchisme à Saint-Mesmin.

— Ne t'inquiète donc pas de ça, dit Morin. C'est des histoires de bonnes sœurs, ça.

— Vous n'avez pas l'air d'aimer beaucoup les religieuses, monsieur l'abbé? demandai-je. Comme vous êtes anti-chrétien!

— N'est-ce pas? dit-il. Si, j'aime bien les religieuses. Ça dépend desquelles. Il y en a qui s'étaient installées dans une localité pas loin d'ici. Elles soignaient les gens, pour rien. Ça allait très bien, on les acceptait. Et puis, un beau jour, on a vu entrer chez elles une quantité assez impor-

tante de pommes de terre. Ç'a été fini. Maintenant, c'est à peine si elles peuvent continuer à habiter la ville. On les appelle les patates.

— Bien fait, dis-je, et Morin ne me contredit pas.

Il nous invita à venir chez lui un dimanche après-midi, pour qu'il pût faire passer à France l'examen de communion.

La petite fille répondit exactement à toutes les questions.

— Et maintenant, je vais te confesser, lui dit Morin.

Il me reconduisit jusqu'à l'entrée, qui s'était remplie de monde. Une cheftaine à l'air sûr de soi, une dame élégante dont le chapeau s'ornait de sortes de joubarbes noires et plusieurs jeunes gens, dont l'un aux cheveux outrageusement gominés, attendaient sur le banc de l'étroit vestibule. Au bout d'une dizaine de minutes, le piano fit entendre une musique de danse. France apparut, échevelée, et cria joyeusement, sans souci de l'assistance :

— Viens voir, maman!

La porte refermée sur nous, l'enfant se mit à inventer des danses sur les airs qu'improvisait Morin. Ses mèches couleur de sable voletaient sur ses épaules. L'animation avivait son teint, ses yeux verts brillaient. Elle tournoyait, s'agenouillait, virevoltait, s'abattait et s'élançait, semblable à un elfe dans la clairière.

— On fera de toi une danseuse de corde, dit Morin en fermant le piano.

— Maman, s'écria France, sautant autour de moi, je n'ai plus de péchés, ils sont enlevés!

Sur une des trois chaises était posé un poste de radio à demi démonté. Morin proposa à la petite fille de s'asseoir sur ses genoux. Elle s'y installa avec empressement et appuya sa tête sur l'épaule du prêtre, qui se mit à me parler sans plus faire attention à elle. France regardait, avec une lassitude heureuse, les affiches bariolées, le beau parquet de bal, et le piano.

— M'sieu l'abbé, demanda-t-elle en tirant sur un des boutons de sa soutane. Il ne sembla pas l'entendre et continua à me parler.

— M'sieu l'abbé, répéta-t-elle.

Il la regarda.

— Je vous aime, dit-elle en plongeant son regard dans le sien.

A cette déclaration, le sang me brûla le visage.

— A la bonne heure, approuva Morin. Moi aussi, je t'aime.

France poussa un profond soupir d'aise, ferma les yeux et se serait probablement endormie dans les bras de son confesseur, si je n'avais cru devoir prendre congé.

France fit sa première communion à la messe de minuit. En sortant, de joie, elle se roula dans la neige. Nous réveillonnâmes d'un bol de bouillon Kub.

— On est les gens les plus heureux qui existent sur la terre, dit France.

— C'est vrai, répondis-je.

Quand elle fut endormie, je sortis du placard un petit sapin. En guise de bougies et de garnitures, introuvables, je l'ornai d'images fixées par des pinces à linge. Au pied, je plaçai une poussette pour le baigneur qui avait failli rester aux mains de l'Américain.

***

Morin sortit de sous sa cape un objet enveloppé de papier et qui avait la forme d'un bâton.

— Tenez, dit-il. Pour voir clair à la cave.

— C'est un cierge « de funérailles », précisa-t-il d'un air taquin.

Mes bûches étant trop grosses pour entrer dans le poêle, il me fallait les fendre aux dimensions voulues. Constamment, la lame de ma hachette se séparait du manche, et je devais les remboîter tant bien que mal.

— Je vais vous couper du bois, annonça l'abbé.

— Oh non! protestai-je. Pas vous.

— Donnez-moi ça, dit-il.

Comme je refusais de lui passer mon outil, il essaya de me le prendre de force. Au risque de se blesser, nos mains luttèrent sur le tranchant. Contre ma jambe, sa jambe était dure et tendue.

— Barrez-vous, dit-il sans aménité.

Je lâchai prise et m'écartai. Penché, les pans de sa longue ceinture à franges voltigeant au va-et-vient de son corps découplé, le visage attentif, il débitait les bûches vite et bien. Quelle forêt sans cesse renaissante défrichait-il?

— Voilà, dit-il en me rendant l'objet de notre combat.

Je m'en saisis et le plantai dans le billot. Léon Morin me regarda et dit :

— Jeanne Hachette.

J'eus un coup au cœur. C'était la première fois que mon guide m'appelait d'un nom qui n'impliquait ni blâme, ni moquerie. Un instant, dans son regard, je me vis belle.

Il s'était assis sur le billot après en avoir arraché la hache et demandait en l'examinant :

— Vous n'avez pas du fil de fer?

L'ange bûcheron ressemblait maintenant à un exécuteur des hautes œuvres.

— Si vous étiez un pasteur protestant, vous m'épouseriez? demandai-je d'une voix soudain gutturale.

— Bien sûr! s'écria-t-il gaîment.

— Non, c'est sérieusement que je demande cela. J'ai besoin de savoir. Si vous n'étiez pas prêtre, me prendriez-vous pour femme?

— Oui, répondit-il d'un ton bref, en assénant un violent coup de hache sur une des bûches. Je me sentis comblée et dépouillée. Une même main, d'un seul geste, m'avait tout donné et retiré. Si au moins l'homme

que j'aimais avait eu un frère, auquel j'eusse pu appartenir, j'aurais mêlé indirectement mon sang au sien. J'aurais donné la vie à des enfants qui, peut-être, lui auraient ressemblé. Mon cœur devenait oiseau de proie.

Morin s'était levé et, jetant sa cape sur ses épaules, partit en disant à peine au revoir.

Il ne revint qu'au printemps. La fenêtre était grande ouverte. Il s'y accouda et dit en regardant la chaîne des montagnes :

— C'est vraiment beau.

Bien qu'habitant le pays depuis longtemps, je ne connaissais pas le nom de tous les sommets et je les confondais.

— Pourtant, les enfants de cinq ans savent ça, dit Morin. Étendant le bras successivement vers chaque pic, il le nomma avec amour. Nous allâmes nous asseoir. De la cour, s'éleva une chanson :

M'en ferez-vous cadeau,
Mon bon ami curé?
Si tu viens au dodo,
Simone, ma Simone,
Ma petite mignonne.
Que ferons-nous du bébé...

Envahie d'un calme glacé, je me levai. Il me semblait marcher dans le vide. Je parvins à la fenêtre et la fermai doucement et lentement, avec l'impression de bâillonner quelqu'un. La voix obscène devint inintelligible. En revenant à ma place, je rencontrai le regard presque souriant de Morin. Il secoua la tête en faisant légèrement claquer sa langue contre ses dents : « Ttt ttt » en signe de blâme indulgent. Nous continuâmes à nous entretenir austèrement de la substance et des accidents.

***

A l'étage au-dessus du nôtre, habitait une petite Sicilienne de l'âge de France, Amanda. Le soir, elle venait me demander, en faisant la révérence :

— Madame, est-ce que France peut venir jouer avec moi dans la gaîne à ordures?

La mère d'Amanda était morte peu de temps auparavant, à vingt-quatre ans, d'une tentative d'avortement. Dans son agonie, qui dura plusieurs heures, elle ne cessait de répéter : « Pardon. Pardon. »

— Oui, dit Morin quand je le lui racontai. Elle avait compris.

— On s'est bien amusées, dit Amanda à France. On est allées au cinéma et puis sur la tombe de maman.

Amanda devait faire sa communion à Pâques et consultait France :

— Pourquoi on dit que c'est mal de dire « nom de Dieu »? Moi, je trouve que c'est gentil de parler à Dieu de son nom.

France, avec autorité :

— C'est très gentil de dire « nom de Dieu », c'est une prière.

Et toutes deux, à genoux l'une en face de l'autre, inclinées et les mains jointes, de répéter avec ferveur, de plus en plus fort :

— Nom de Dieu. Nom de Dieu. Nom de Dieu.

Elles avaient décidé que la cour était une prairie infestée de serpents, qu'elles écrasaient du talon :

— Au revoir, petit champ, disait Amanda, tu peux faire des fleurs, on t'a tué toutes tes vipères.

Le dimanche, le père d'Amanda l'emmenait au café. Mais la petite fille enviait nos promenades, et il lui permit de nous accompagner.

En suivant la crête des coteaux, on dominait la ville aux toits rouges et roses, coupée en trois par la courbe de la rivière et son affluent torrentiel. A la périphérie se dressaient des cheminées d'usines et, disséminés du cœur aux faubourgs, huit clochers. De l'un d'eux, je ne pouvais détacher mes regards.

« Dire que Morin est là-bas, en ce moment, pensais-je, et qu'il chante. C'est l'heure des vêpres. »

A vol d'oiseau, la distance qui nous séparait était courte. Mais par les sentiers, il eût fallu des heures pour atteindre Saint-Bernard. « Garce, me dis-je, qu'il t'allait bien de prier pour Marion Lamiral! »

Pour rester, malgré mes pensées profanatrices, dans l'amitié de Dieu, pour la sainteté de Léon Morin, et pour tout le monde, je faisais les sacrifices dont j'avais l'occasion : je gardais ma soif, tandis qu'Amanda et France se désaltéraient aux sources en criant de plaisir. Je restais debout tandis qu'elles se reposaient. J'écartais aussi souvent que possible de notre itinéraire le chemin des coteaux. Dieu finit même par me donner la force de courir joyeusement avec les deux enfants sur la sente faîtière, sans jeter un seul coup d'œil vers ma préférée de Ses demeures.

Parfois, nous sortions avec Christine Sangredin, sa fille Chantal, et son neveu. Didier, âgé de onze ans, devenait le centre d'intérêt des trois filles. Chacune, suivant son caractère, cherchait à accaparer les faveurs du garçon : Amanda feignait de ne pouvoir grimper pour qu'il l'aidât, France lui signalait à tout moment, par des cris, qu'elle avait fait une trouvaille : pomme tombée, pierre biscornue ou coquille d'escargot. Chantal faisait étalage de sa parenté avec Didier, l'interpellant :

— Tu te rappelles, à la maison? Tu te souviens, chez toi, quand ma tante t'a dit...?

Pendant un pique-nique, Amanda, Chantal et France ne quittèrent pas des yeux le torse de Didier, qui venait d'ôter sa chemise. France était tellement absorbée par son examen qu'elle trouvait avec peine la place de sa bouche. Chantal pointa un index délicat, et le fit glisser le long de la colonne vertébrale de Didier, qui continuait à se rassasier placidement.

— Non, mais dis donc, qu'est-ce qui te prend? intervint Christine en appliquant force tapes sur la main de sa fille.

— Si on n'a même plus le droit de toucher son cousin germain, alors! protesta Chantal.

Et, avec affectation, elle humecta de salive sa dextre rougie.

Christine profita d'un moment où les enfants s'étaient éloignés pour me confier que Didier voulait être prêtre, mais que, sans doute, il changerait d'avis, et qu'elle était sûre d'aimer son neveu autant que sa fille, peut-être même plus.

Nous passâmes devant une petite église isolée. Christine proposa :

— Entrons, voulez-vous?

— Comme ça? demandai-je.

Nous étions en shorts et le dos nu.

— Le bon Dieu s'en fiche, m'informa Christine.

— Oui, mais les intermédiaires?

— Les intermédiaires, on s'en balance.

Elle poussa le portail impétueusement, et sa main plongea dans le bénitier comme une bête assoiffée.

***

Dans l'immeuble dont le bureau occupait le rez-de-chaussée, un couple de Juifs et leurs deux enfants avaient été arrêtés par les Allemands, sur les indications d'une autre locataire, madame Cochel. Peu après, nous avions reconnu, à l'annulaire de madame Cochel, la bague de brillants de madame Goldschlager.

A la libération, la dénonciatrice, dénoncée par la concierge, fut incarcérée. Au bout de six mois, nous la revîmes dans le hall, qui rentrait chez elle, pâle et les traits tirés. Comme mes camarades, je la considérai avec horreur. Nous nous indignions qu'elle s'en fût tirée à si bon compte. Soudain, Christine, arrivant à la hâte, vint chaleureusement serrer la main de la criminelle, lui dit, à voix très haute, combien elle était contente de la revoir, et lui proposa ses services en cas de besoin. Le visage de madame Cochel se colora et elle remercia, les larmes aux yeux.

— Vous voyez, me dit-on haineusement, ce qu'elle fait, votre amie madame Sangredin? Qu'est-ce que vous attendez pour en faire autant?

— Ce n'est pas une raison parce qu'on a une amie pour qu'on approuve ou qu'on imite tous ses gestes.

— Vous êtes pratiquante comme elle, alors qu'est-ce que vous attendez pour pardonner? Allez vite serrer la main à la Cochel. Allez l'embrasser.

— Dites-lui que ça ne fait rien, pour les Goldschlager : le bon Dieu pardonne tout.

— Non, le bon Dieu ne pardonne pas tout, criai-je. Dieu merci, il y a un enfer.

— Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, psalmodia une voix sardonique.

— Oui, fis-je en frémissant, nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés nous-mêmes. Mais Jésus-Christ n'a jamais dit : « Pardonnez les offenses faites à vos frères.» Est-ce que vous croyez que je m'imagine pouvoir pardonner au nom des Goldschlager? au nom de la cendre Goldschlager?

Mais l'inquiétude me gagnait.

— Est-ce que madame Sangredin a eu raison? demandai-je à Morin.

— Oui, si elle a agi selon sa conscience, répondit-il.

— Mais moi, en tant que chrétienne, je devrais pardonner à la femme qui a dénoncé?

— Vous ne connaissez seulement pas le fond de l'histoire.

— En tout cas, j'ai vu moi-même à son doigt la bague de la Juive. Elle a eu le front de la mettre.

— Le prêtre qui absout et le peloton qui exécute sont nécessaires tous les deux, dit Morin.

Ces paroles de charitable justice me rendirent l'équilibre. Désormais, j'eus une prière pour les dénonciateurs : « Mon Dieu, faites que les tribunaux humains leur infligent les châtiments mérités, afin que Vous, au ciel, puissiez les accueillir. »

***

— Je suis allé trois jours chez moi, dit Morin d'un air heureux. J'ai fait les foins.

— Chez vous, il y a vos sœurs?

— Oui. L'aînée est mariée, l'autre non.

— Celle qui est mariée, elle a des enfants?

— Oui, trois, et elle en attend un quatrième pour septembre.

— Quels âges ont-ils et comment est-ce qu'ils s'appellent?

— Il y a René, un garçon, qui a cinq ans, Martine qui a trois ans et Anne-Marie qui a huit mois.

Je me représentai Morin râtelant, des herbes sèches accrochées à sa soutane. Auprès de lui travaillait sa sœur cadette, un mouchoir sur la tête. René faisait tomber Martine, puis l'aidait à se relever. Non loin, une grange.

« Mon Dieu, pensai-je, je ne resterai donc jamais un seul jour, une seule heure sans t'offenser? »

A plusieurs reprises, il m'arriva de questionner à nouveau Morin sur son neveu et ses nièces. Il parlait d'eux comme d'étrangers :

— Le garçon... La petite fille... Il paraît qu'on a eu peur pour la plus jeune, elle a eu un phlegmon. On se sent bien là-bas. C'est à trente-cinq kilomètres. J'y vais une ou deux fois par an.

Quand il s'agissait d'enfants du catéchisme ou du patronage, Morin perdait son air détaché. Il disait avec dilection : « Mes gosses » et : « C'est fou ce qu'ils se développent en ce moment. Ils sont très réceptifs. »

***

Par un torride samedi après-midi, j'encaustiquais le parquet dans la chambre au store baissé. Un chant absurde bourdonnait dans ma tête :

— Avec la cire vierge, cire la chambre nuptiale, nuptiale, nuptiale.

En même temps, je récitais l'oraison dominicale et la salutation angélique. Mes prières et mon refrain formaient un mélange affreux.

A part le lit, les seuls meubles de la pièce étaient une luge et un crucifix, que je fis reluire également, avec une énergie amère. Je disposai la cretonne qui couvrait le lit, aussi soigneusement que si je préparais quelque cérémonie. Puis je passai à la cuisine, et commençais à faire la lessive, quand on sonna. C'était Morin.

— Bonjour, dit-il d'un air pressé. Je viens vous apporter des livres pour Danièle, madame Sangredin m'a dit que vous montiez demain au sana. Il y en a aussi un pour vous, tenez.

Il me tendit un gros volume gris, dont le titre tenait plusieurs lignes et où je ne saisis d'abord que les mots : *Dogmatisme traditionnel* et *empirio-criticisme*.

— C'est horriblement calé! m'écriai-je. Je ne crois pas que je vais comprendre.

Morin, qui s'apprêtait à repartir, ouvrit le livre, et consentit à s'asseoir à côté de moi, devant la table, pour m'en parler un peu. J'écoutai ses explications avec attention, mais il se passait un phénomène bizarre : non seulement je ne comprenais pas le sens de ses phrases, mais encore chacune de ses paroles, prise isolément, frappait mon tympan comme un son musical, sans aucun rapport avec le langage. A travers le mur, je voyais, d'une netteté brûlante, la chambre préparée, le lit fleuri de volubilis. Mon front se couvrit de sueur.

— Ah, qu'il fait donc chaud! dit malicieusement Morin.

Il semblait, dans sa livrée noire et son haut col roide, baigné de fraîcheur, tandis que moi, nue sous ma blouse de toile, j'étais en nage douloureuse. J'eus l'impression que Morin m'interpellait, comme d'une autre rive. J'enfonçais la pointe d'un couteau dans le bois blanc de la table. Morin me le prit des mains, du manche m'en donna un coup sur les doigts, et le remit dans le tiroir. Il ouvrit le livre, de l'index me désigna certaines lignes. Je voyais très distinctement chaque lettre : c'était un petit dessin, un petit personnage que je reconnaissais, mais dont je ne savais plus le nom. La clé de la lecture était perdue. Mes dents claquaient bruyamment. En vain essayais-je de les garder serrées. De l'autre côté du mur, je nous voyais. « Dieu, exauce mon désir une seule, une unique fois, et ensuite béni soit l'éternel tourment. »

La tentation n'existe pas. Être tenté serait convoiter ce qu'on reconnaîtrait mauvais. Ce serait démence. Par le fait que je souhaitais, mon souhait m'apparaissait bon. Mon souhait et moi ne faisaient plus qu'un. Ironique réussite! Mon esprit n'avait jamais pu me donner la simplicité tant recommandée par Morin, et mon sang y parvenait avec la vitesse de l'éclair.

Morin leva le bras, sa manche noire retomba, découvrant une manche de chemise bleue, laïque. « Tout est possible », pensai-je. Mon bras se détendit vers Morin, je l'appelai :

— Viens.

Il se rejeta en arrière. Ma main ne rencontra que le vide. Il se leva, en trois enjambées fut devant la porte. J'avais détruit, d'un mot, mon univers. Tous mes efforts de vie chrétienne aboutissaient à ce cri animal. Morin était revenu sur ses pas, l'air si inexorable que je me dis : « Il va m'assommer. » Je fermai les yeux, et entendis sa voix réconfortante :

— Ce n'est plus mademoiselle Sabine, à présent. A la bonne heure, ça va déjà mieux.

— Regardez les gens, quand on vous parle, demanda-t-il après un silence.

Son visage avait une expression paysanne, avisée.

— Si seulement vous appeliez Dieu comme vous appelez le mâle, dit-il. Ça, c'est prier.

— Vous n'allez plus venir, dis-je sur le ton de la constatation.

— Bien sûr que si, pourquoi pas? répondit-il avec entrain.

Et, railleusement :

— Plus discuter de l'hypostase avec vous, ça me manquerait.

Il était de nouveau devant la porte et, la main sur la poignée, se tourna encore une fois vers moi :

— Il va falloir que vous alliez vous confesser.

— Non, protestai-je. Dire ça à quelqu'un!

— Si c'est à moi que vous le dites, proposa Morin avec douceur, comme je le sais déjà, alors...

— A vous! répétai-je avec effroi et sans réussir à retenir mes larmes. A vous!

— Pour moi aussi, c'est une corvée de me confesser. Mais j'y vais quand même, et souvent encore.

— Vous y allez quand même, et souvent encore! répétai-je avec ironie et colère. Vous, jamais vous ne faites de péchés, alors il faut croire que vous vous accusez de ceux des autres.

— Il y a des coups de triques qui se perdent, dit Morin. Vous viendrez ce soir, n'est-ce pas? A partir de cinq heures et demie. Je vous attendrai aussi tard qu'il faudra.

— Ma fille va rentrer de l'école.

— Vous viendrez avec elle, je la confesserai aussi.

Il partit en lançant :

— Au revoir. A tout à l'heure.

Je l'entendis descendre les marches quatre à quatre. Je ressentais Dieu comme une absence infinie, un vide impossible à combler, un manque, une souveraine surdi-mutité. L'athéisme eût été plus supportable. Je me lavai le visage. Mon âme me faisait l'effet d'une maison close.

France arriva et je lui dis où nous allions nous rendre.

— Quels péchés t'as faits, toi? demanda-t-elle avec curiosité.

— Ça ne te regarde pas, répondis-je d'un ton faussement enjoué.

— Si tu me dis les tiens, insista-t-elle, je te dirai les miens.

Pour augmenter ma contrition, je me répétais : « Jésus-Christ a enseigné que la concupiscence équivaut à l'adultère. » Mais cette pensée dépassait son but : « ayant désiré, j'ai donc possédé », exultais-je malgré moi, du fond même de ma détresse.

— On va bien s'amuser, fit Morin en ouvrant le guichet.

— Mon père, aidez-moi.

— Vous n'en avez pas besoin. Je vous écoute.

— J'ai manqué... J'ai dit... Moi, je ne sais pas comment ça s'appelle, ce que j'ai fait.

— Vous faites la branche morte, en ce moment. Vous savez ce qu'on leur fait, aux branches mortes?

— Oui.

— Qu'est-ce qu'on leur fait?

— On les coupe.

— Et quand on les a coupées, qu'est-ce qu'on en fait?

— On les brûle.

— Oui. Je vous écoute.

— J'ai, j'ai essayé d'induire au mal...

— Ne laissez pas vos phrases en suspens, si ça ne vous fait rien.

— J'ai voulu entraîner un prêtre à enfreindre ses vœux, j'ai voulu enfreindre moi-même le neuvième, et aussi le dixième commandement.

— Voilà, dit Morin. Ce n'est peut-être pas tout à fait de votre faute. Demain, vous verrez Danièle. Tâchez que votre visite lui fasse un peu de bien. Vous vous ferez du bien mutuellement.

» Comme pénitence, vous lirez chaque soir, à genoux, une page du livre dont vous avez si bien écouté le commentaire. Et maintenant, allez tout à fait en paix. »

J'allai, presque en paix.

Danièle était couchée à plat dos, le visage légèrement fardé, les yeux brillants. Un ruban de velours bleu roi retenait ses cheveux devenus très longs. Elle portait une chemise de nuit qu'on eût dit de mariée, tout ornée de dentelles et à minuscules boutons de nacre.

Quand je fus à son chevet, sans se redresser elle tendit les bras, avec grâce. « Il faut donc que j'embrasse la phtisie », pensai-je, le cœur défaillant. Je soulevai Danièle, la serrai dans mes bras ; je baisai avec zèle son visage moite. Les commissures de nos lèvres se rencontrèrent, il me

sembla avaler quelques gouttelettes de sa salive. «Ironie de Dieu! me dis-je. Les embrassements que tout ton être appelle te sont interdits et te voici étreignant, à ton corps défendant, l'effrayante tuberculeuse. »

— Nous ici, on n'arrive plus à s'intéresser aux gens d'en bas, dit Danièle. Leurs soucis nous paraissent tout petits.

Elle jeta les yeux vers la baie découpant un grandiose paysage de prairies, de forêts et de sommets.

— Je suis heureuse, ici, dit-elle. Bien mieux qu'en bas.

L'idée de la mort ne semblait pas l'effleurer.

***

— Je m'en vais aller prêcher l'Évangile aux nations de la terre, dit Morin, assis sur le billot et jouant avec la hachette. Ou plutôt, aux communes du département.

— Comment ça? demandai-je.

— Je quitte Saint-Bernard pour un petit patelin, mais comme il n'y a pas de curé non plus dans les autres villages de la région, j'irai en tournée. On sera deux, et il y aura deux jeunes filles pour nous aider, dans un autre village, ça s'appelle une mission. Maintenant, la France est devenue un pays de missions. Ce n'est pas que ça m'enchante d'aller là-bas.

— Pourquoi est-ce que ça ne vous enchante pas? demandai-je d'une voix aussi sereine que celle de Morin, en pensant : « Parfaite disparition, mon Dieu. Parfaites sont tes manœuvres, Dieu des armées. Le désert restera beau, même sans oasis. »

Que Morin lui-même eût, ou non, pris l'initiative de ce départ, ne changeait rien à sa nature : il était durement providentiel.

— A la campagne, avant de parler de choses sérieuses, dit Morin, il faut toujours commencer par parler de lapins et de cochons. Et puis, j'aime la vie de paroisse quand ça tourne rond, et, là-bas, ça ne va sûrement pas tourner rond, les villages sont divisés par des questions politiques.

» D'un autre côté, ce qu'il y a de pas mal, c'est que les gens sont sans prêtre depuis je ne sais combien de temps, ils sont complètement déchristianisés. Alors il n'y a pas de déviations, c'est presque du terrain neuf. Mais il faudra des générations avant d'arriver à quelque chose. »

En reconduisant Morin, je surpris dans le vestibule France, qui s'était relevée, et, sans doute, écoutait à la porte. Avec ses cheveux coupés à la garçonne à cause des poux de l'école et ses yeux comme des vers luisants, dans son pyjama trop petit et d'un rose passé, pieds nus sur le carrelage, elle semblait un gamin au charme équivoque.

— J'ai peur pour tes pommes, dit Morin. Je crois bien qu'elles vont avoir des ennuis.

— Ça fait rien, répondit France, du moment que je sais ce que vous disez.

— Qu'est-ce que tu veux donc tant savoir? demanda Morin en la prenant dans ses bras, et revenant l'asseoir sur le bord de la fenêtre par où était entrée la chanson :

Simone, ma Simone
Ma petite mignonne.

— Qu'est-ce que le bon Dieu faisait avant de faire le monde? questionna France. Il ne faisait rien?

— Non.

— Il s'embêtait alors?

— Je ne sais pas. Oui, peut-être. Il a fait le monde par amour.

— Pourquoi vous lui demandez pas ce qu'Il faisait avant?

— Ces choses-là, on ne peut pas les savoir.

— Même pas vous? s'étonna la petite fille.

— Pas plus qu'un autre.

— On ne le saura jamais?

— Quand on sera morts, on le saura.

— Ce que je voudrais être morte! s'écria France avec une joyeuse impatience.

— En attendant d'être morte, tu vas te renfiler au lit. Et si tu te relèves encore, ou que tu fais une autre sottise, c'est moi qui viendrai te tirer les oreilles, tu verras ça.

Portant France sur l'épaule, Morin, pour la première fois, entra dans la chambre. Il coucha la petite fille et, se penchant, la borda avec application.

— Je voudrais une prière qui existe pas, dit-elle.

— Une prière qui n'existe pas?

— Oui, une prière qu'on sait pas, pour pas tout le temps dire à Dieu la même chose. C'est pas gentil.

— On va faire ça pour toi, acquiesça Morin. Il s'agenouilla sur le plancher, contre le lit, et récita doucement :

L'agneau cherche l'amère bruyère,
C'est le sel et non le sucre qu'il préfère,
Son pas fait le bruit d'une averse sur la poussière.
Quand il veut un but, rien ne l'arrête,
Brusque, il fonce avec de grands coups de sa tête,
Puis il bêle vers sa mère accourue inquiète...
Agneau de Dieu, qui sauves les hommes,
Agneau de Dieu, qui nous comptes et nous nommes,
Agneau de Dieu, vois, prends pitié de ce que nous sommes.

France s'était endormie. « Admirable est l'ironie de Dieu, pensai-je. J'ai passionnément désiré que cet homme vînt dans cette chambre. L'y voici, non parjure et complice comme je le voulais, mais beau de piété, endormant mon enfant, son ouaille, aux sons d'un poème. Dieu, merci de l'aimer mieux que je ne l'aime, de faire plus que je ne Vous ai demandé. Merci pour Votre sollicitude. »

***

Le bureau rentrait à Paris et j'allais quitter la ville à peu près en même temps que Morin. Il m'avait annoncé qu'il viendrait me dire adieu, mais les jours passaient et je me demandais, avec une angoisse mêlée d'acceptation s'il n'était pas déjà parti. J'aurais pu sortir le soir, France étant en colonie de vacances, mais je ne voulais pas aller de moi-même à la cure Saint-Bernard.

— L'abbé s'en va demain, me dit Christine. Il demande si vous pouvez passer le voir ce soir, il n'a pas eu le temps d'aller chez vous.

La porte battait, la cheville de bois frappait, comme un doigt, la planchette perforée, où toutes les adresses étaient effacées. Le petit rectangle de carton portant l'inscription *Léon Morin, prêtre*, avait disparu. Je sonnai. Personne ne vint. J'entendis des coups de marteau et entrai en hésitant. Le courant d'air faisait se gonfler les rideaux de vitrage. Les livres étaient entassés dans des caisses. Sur le blanc des murs se détachaient des rectangles plus blancs, à la place des affiches enlevées, et une grande croix blanche sur fond blanc, là où pendait le crucifix. Les coups de marteau cessèrent. Morin sortit de sa chambre, l'air allègrement surmené.

— Bonsoir, dit-il. On largue les amarres.

Sur son bureau s'étalaient un réchaud, de la vaisselle de camping et une petite trousse de couture. Ses pieds étaient nus dans des sandales identiques aux miennes. Il remarqua mon regard et expliqua en souriant :

— Je n'ai plus de chaussettes.

Je lui proposai de l'aider à finir ses emballages.

— Merci, ça y est, tout est là, dit-il en montrant les caisses de livres. Il ne reste plus que le sac de dos à boucler, demain matin.

— Le piano est déjà là-bas ?

— Il était loué, on est venu le reprendre. Je n'aurai plus le temps de jouer.

— C'est triste.

— Non, je ferai des trous dans un roseau.

— Je vais m'en aller. Merci pour tout.

— Vous n'avez pas de questions à me poser, pour le dernier soir ? demanda-t-il d'un ton d'homme pratique.

— J'en aurais pour toute la vie, alors il vaut mieux que je me taise.

— Essuyez la chaise avec ce chiffon. Asseyez-vous. Et maintenant, quelle est la chanson du jour ?

— Rien, c'est un point de détail, mais je ne comprends pas pourquoi, puisque vous dites que les jansénistes étaient des hérétiques... Et le miracle de la Sainte Épine, alors ?

— Pourquoi est-ce que le bon Dieu ne ferait pas de miracles pour les hérétiques ? Vous croyez qu'Il les aime moins que les autres ?

— Moi, c'est sous votre influence que j'en étais arrivée à m'imaginer que Dieu était catholique.

— Appelons-Le catholique dans notre langage temporel, mais ça ne L'empêche pas d'être bien autre chose encore. Vous savez bien ce que Notre-Seigneur a dit : « Il y a des demeures nombreuses dans la maison de mon Père. »

— Des demeures contradictoires ?

— Peut-être. Les contradictions sont surtout dans notre esprit, monseigneur Taupe.

Les qualificatifs apparemment saugrenus dont Morin m'affublait m'allaient à la perfection : je me sentais aveugle sous la terre, ensevelie vivante, mais fouissant vigoureusement.

Je me levai en disant :

— Cette fois-ci, je m'en vais pour de bon.

— Eh bien, au revoir.

— Au revoir, c'est une manière de parler.

— Si, on se reverra. Pas dans ce monde. Dans l'autre.

Jamais la gaîté de Léon Morin ne m'avait paru aussi vive.

— Attention de ne pas vous cogner dans une caisse, dit-il en me reconduisant, et il partit d'un rire dur comme un coup.

— Dieu vous garde, dit-il sur le palier.

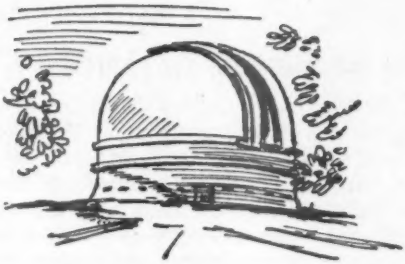
Je serrai la rampe, pliai le jarret, et me trouvai dans la rue pareille à une tranchée. J'eus peine à la reconnaître. Je ne parvenais pas à marcher droit, je titubais. Ni en ce monde, ni dans l'autre. Comment l'âme pourrait-elle se distraire de la vision béatifique pour regarder ses affections humaines ? Au bien suprême et total, rien ne peut s'ajouter. Morin m'avait dit qu'un catholique n'est tenu de croire qu'aux points énoncés par le symbole des apôtres. Pas une parole, dans cette prière, ne promettait que la vie éternelle réunirait ceux qui s'étaient connus. Même si cette réunion avait lieu, seule mon âme, dépouillée de son corps, verrait l'âme de mon guide. Après la résurrection de la chair, je n'aurais plus qu'un corps glorieux, incapable à jamais de s'abîmer en un autre et de transmettre la vie. Je jouirais de l'immortalité, mais je ne pourrais plus y appeler de nouveaux êtres. La perte était irrémédiable. Je t'offre, Seigneur, ce manque privilégié, devant lequel même le ciel reste impuissant. Que ma prière ne t'apparaisse pas sacrilège ! Il y a assez de sainteté au monde pour la sanctifier.

Je marchais dans la silencieuse nuit de Dieu, me hâtant, comme ces ânes arabes aux flancs desquels le maître maintient une plaie toujours saignante, pour les faire mieux avancer.

BÉATRIX BECK

L'ASTRONOMIE DÉCOUVRE UN NOUVEAU CIEL

par Pierre Rousseau



Cette histoire est encadrée par deux dates précises, celles du 24 août 1609 et du 1er février 1949, que marquèrent des événements très semblables.

24 août 1609 : un an avant l'assassinat de Henri IV. C'est ce jour-là que Galilée présenta pour la première fois en public la lunette qu'il venait d'inventer. Au sommet du campanile de Saint-Marc de Venise, Galilée, sa barbe rousse étalée sur une large fraise gaufrée, offrait au doge un rustique tuyau long de soixante-dix centimètres et un peu plus large qu'une pièce de cinq francs. A travers cet instrument, l'œil apercevait les navires qui surgissaient à l'horizon et, au loin, les coupoles de Saint-Justin de Padoue, distantes de trente-cinq kilomètres.

1er février 1949 : au faîte d'une montagne de Californie où la neige s'égoutte des cèdres géants, une coupole deux fois plus large que celle du Panthéon s'entrouvrait pour la première fois sur le ciel nocturne. Le Galilée qu'elle abritait s'appelait Hubble, et le « tuyau » à l'oculaire duquel il rivait son regard mesurait, non plus soixante-dix centimètres, mais dix-sept mètres, avec un objectif large comme un tunnel de métro [1]...

Entre 1609 et 1949, entre Galilée et Hubble et de Venise à Palomar, tient toute la découverte du ciel, la portée ayant passé d'un milliard de kilomètres à un milliard d'années-lumière — ou, si vous préférez, de la surface d'une tête d'épingle à celle de la Terre entière. Tel est aujourd'hui le domaine de l'astronome : une sphère que la lumière met deux milliards d'années à traverser de part en part, où s'éparpillent çà et là des essaims groupant chacun des milliards de soleils. Dans cet univers hors de mesure, où les lois classiques de la science ne s'appliquent qu'avec le correctif de la Relativité, le savant se promène comme chez lui. Ces étoiles, il les a comptées, jaugées, pesées, il a calculé leur température et leur âge, et il sait même mieux comment est fait le cœur de l'étoile polaire ou de Sirius que l'intérieur de son propre globe, quelques centaines de kilomètres sous ses pieds!

1. Voir *Aux confins de l'Univers*, par Pierre Rousseau, dans la *Revue de Paris* de novembre 1950.

LE MESSAGE DE LA LUMIÈRE

Pouvoir établir la fiche signalétique d'un astre et dérouler son *curriculum vitæ* détaillé, n'est-ce pas là l'un des plus merveilleux prodiges de la science, quand cet astre est reculé au fond d'espaces sans limite et, dans les plus puissants télescopes, ne brille pas plus qu'une bougie à dix kilomètres? Car toute notre connaissance de l'univers tient à ce dérisoire rayon lumineux que chaque étoile nous envoie. Un rayon lumineux formé d'ondes, qu'enregistrent nos yeux, nos lunettes, nos spectrographes. Des ondes dont la longueur s'échelonne de quelques dix-millièmes de millimètre jusqu'à des kilomètres, dont les plus petites (inférieures à 4 dix-millièmes de millimètre) correspondent aux rayons ultra-violets; dont d'autres (de 4 à 8 dix-millièmes de millimètre) procurent à notre rétine la sensation des différentes couleurs, depuis le violet jusqu'au rouge; dont d'autres encore (entre 8 dix-millièmes de millimètre et quelques millimètres) se manifestent comme rayons infra-rouges; et dont les plus longues, enfin, sont simplement les ondes hertziennes, perceptibles uniquement à l'aide des radio-récepteurs.

Ce sont ces ondes que capte l'astronome dès leur arrivée sur Terre, qu'il dissèque et auxquelles il sait arracher les secrets de leur astre émetteur. Il y a, d'ailleurs, d'autant plus de mérite que la plupart d'entre elles sont arrêtées, avant de parvenir jusqu'à lui, par une barrière infranchissable et que, seule, une infime minorité est autorisée à pénétrer dans ses appareils.

Tout autour de notre planète, en effet, l'atmosphère constitue un blindage à peu près imperméable. Contre lui, les ondes venues de tous les points du ciel s'abattent, impuissantes. Seules peuvent passer celles dont la longueur d'onde va de 4 à 8 dix-millièmes de millimètre, c'est-à-dire celles-là même qui sont pour nous la lumière visible. Ainsi, bien que l'univers extérieur regorge de radiations de toutes sortes, l'astronome ne peut-il en recevoir qu'une minuscule portion : c'est sur cet infime message qu'il a bâti tout l'édifice de l'astronomie. Enfermé sous la voûte atmosphérique, il ressemble au prisonnier verrouillé dans sa geôle; au dehors rayonne un soleil radieux, mais le malheureux n'a vue sur l'extérieur que par une étroite fissure entre deux pierres, qui lui laisse à peine embrasser, au loin, l'épaisseur d'un tronc d'arbre.

Or, en 1932, une seconde fissure s'ouvrit, et un pan encore inconnu de paysage se révéla au savant.

RÉVÉLATION DES ONDES GALACTIQUES

Avez-vous jamais remarqué le « bruit de fond » de votre appareil de radio? Je veux parler de ce bourdonnement désagréable qui se fait entendre même quand l'aiguille du cadran n'est pas placée sur un émetteur. La cause en est triple : il y a d'abord les parasites dus au voisinage de moteurs, d'ascenseurs, d'aspirateurs, de lignes à haute tension;

il y a ensuite les parasites provenant d'orages plus ou moins lointains ; et il s'y ajoute le bruit de l'agitation des électrons qui circulent dans les lampes.

En 1932, la grande firme américaine *Bell Telephone Laboratories* voulut s'attaquer à ce bruit de fond, qui nuisait au bon fonctionnement de ses appareils, et elle confia une mission à l'un de ses ingénieurs nommé Karl Jansky : « Allez vous installer un laboratoire en pleine campagne, lui dit-elle. Là, vous n'aurez plus de parasites industriels, et, comme il ne faut guère songer à diminuer le bruit des électrons, vous pourrez attacher tous vos soins à réduire l'influence des parasites atmosphériques. »

Jansky planta sa tente dans la nature, à Holmdel (New-Jersey), et mesura soigneusement l'intensité du bruit de fond. « Tiens, constata-t-il, ce bruit de fond est plus intense que ne le voudrait l'agitation des électrons. Y a-t-il donc de l'orage dans l'air ? »

Il construisit une grande antenne verticale en forme de rideau, capable de pivoter sur elle-même de manière à faire face successivement à tous les points de l'horizon. Et il chercha dans quelle direction les parasites présentaient la plus grand intensité. Pareille recherche, assurément, n'est pas faite pour surprendre mes lecteurs : tout le monde sait qu'une émission de radio nous arrive beaucoup plus fort quand nous plaçons le cadre récepteur dans la direction même de l'émetteur. De cette façon, il était très facile à Jansky de déterminer le point de l'espace d'où arrivaient les parasites.

L'ingénieur éprouva une profonde surprise : ce point était bien étroitement localisé, mais il tournait régulièrement au cours de la journée ; autrement dit, pour le suivre, l'antenne était forcée de pivoter sur elle-même d'un mouvement uniforme en 23 heures 56 minutes 4 secondes exactement. — Cela ne peut pas être un nuage d'orage qui s'amuse à tourner tous les jours autour de moi en un laps de temps aussi constant, murmura Jansky. — Mais, lui fit-on remarquer, ces 23 heures 56 minutes 4 secondes ne sont-elles pas la durée précise de la rotation de la Terre par rapport aux étoiles ?

C'était la clé du mystère : on devait admettre que les ondes parasites provenaient, non de l'atmosphère terrestre, mais d'infiniment plus loin, d'un certain point du ciel étoilé. Puisque notre globe tourne, en 24 heures environ, devant le fond immobile des étoiles, c'était ce point qui, avec le fond lui-même, paraissait tourner. Quel était le point en question ? En quel endroit du monde des étoiles était situé l'énigmatique émetteur ? Il fut aisé de l'identifier : les ondes les plus intenses venaient de la constellation du Sagittaire, c'est-à-dire de la direction même du vertigineux fouillis d'astres qui marque le centre de notre essaim stellaire, de notre *Galaxie* [1].

1. Le groupe stellaire dont le Soleil fait partie et qui compte une centaine de milliards d'étoiles pareilles à lui s'appelle la *Galaxie*. Comme il a la forme d'une

GROTE REBER INVENTE LE RADIOTÉLESCOPE

Avouons-le : la découverte de l'ingénieur américain éveilla peu d'échos et beaucoup de scepticisme. Des messages radio arrivant de la Voie lactée, allons donc! Quelques années plus tôt, n'était-ce pas aux Martiens qu'avaient été attribués des signaux du même genre? Les astronomes ricanèrent; Jansky, à qui l'on fit observer qu'il était payé pour éliminer les parasites et non pour les rechercher, se retourna vers son *job*, et oncques n'entendit plus parler de rien.

... Sauf un de ses compatriotes, un certain Grote Reber, modeste électricien de vingt-quatre ans, que passionnaient à la fois la radio et l'astronomie. Qui sait? Peut-être, dans cet histoire d'ondes galactiques, y avait-il quelque chose d'intéressant? Pour le savoir, il fallait, en tous cas, refaire les expériences de Jansky, et, autant que possible, avec un outillage plus adéquat.

« On reçoit les ondes lumineuses célestes avec un télescope, raisonna le jeune amateur, c'est-à-dire avec un miroir concave qui les concentre en son foyer. Eh bien! les ondes radioélectriques célestes, elles aussi, doivent pouvoir être reçues à l'aide d'un miroir concave. Seulement, comme elles ont une longueur d'onde bien plus grande que les radiations lumineuses (quelques mètres au lieu de quelques dix-millièmes de millimètre), mon télescope doit être bien plus large. »

Alors, dans le jardin de sa maison de Wheaton (Illinois), il construisit, en 1937, une sorte d'immense projecteur, dont le miroir était une cuvette d'acier de neuf mètres de diamètre, mobile dans toutes les directions. Les ondes galactiques pouvaient ainsi être recueillies, concentrées, puis dirigées vers un radiorécepteur qui les transformait en bruit de fond.

Ce terme de « bruit de fond » ne doit pas faire illusion. Une fois éliminé celui des parasites industriels et réduite l'agitation des électrons, il est d'une extraordinaire faiblesse : c'est bien vainement que vous tenteriez de le distinguer avec votre récepteur d'appartement. En fait, sur chaque centimètre carré de la surface terrestre, il ne tombe à peu près que $1/10^{18}$ de watt d'onde galactique; celles que reçoit notre globe tout entier seraient, une fois métamorphosées en électricité, à peine suffisantes pour alimenter une ampoule de feu de position d'auto. D'où la nécessité de miroirs de grande taille pour happer le plus possible de cette avaricieuse radio qui tombe des étoiles.

L'appareil inventé par Reber était un véritable *radiotélescope*. Tourné vers tel ou tel point du ciel, il faisait entendre un bruit de fond plus ou moins prononcé, tout comme un télescope optique ordinaire, braqué sur tel ou tel endroit de la voûte céleste, trahit un plus ou moins grand pullulement d'étoiles. Le bruit de fond augmentait sensiblement quand

galette, c'est le bord de cette galette que nous voyons sous forme du ruban blanchâtre de la *Voie lactée*. L'adjectif *galactique* s'applique à tout ce qui concerne la Galaxie.

l'engin visait la Voie lactée, et il était maximum lorsqu'on pointait le cœur même de celle-ci, marqué par le Sagittaire. Les résultats de Jansky étaient donc confirmés. Qui plus est, Grote Reber y ajoutait qu'il était possible de dresser une carte radioélectrique du ciel, c'est-à-dire de faire un dessin de la Voie lactée indiquant, non pas le foisonnement plus ou moins brillant des étoiles, mais l'intensité plus ou moins accusée de la radiation.

Le travail de l'amateur américain fut publié dans les revues scientifiques au début de la guerre, mais, pas davantage que celui du précurseur, il n'eut l'heur d'arracher les savants à leur train-train quotidien — sauf, toutefois, le grand physicien anglais Appleton. Grote Reber n'était qu'un amateur, donc, du point de vue des mandarins officiels, un réprouvé, un iconoclaste dont on ne pouvait rien attendre de bon. Ils estimèrent de leur dignité d'abandonner à d'autres réprouvés le soin d'élucider le problème — quitte à l'accaparer et à l'adorner d'un impressionnant décor mathématique une fois qu'il serait résolu. Aussi fut-ce encore à des amateurs — pis : à des gens qui n'étaient amateurs que par occasion — que le ciel réserva, le 26 février 1942, sa deuxième révélation...

LES GUETTEURS AU RADAR DÉCOUVRENT LES ONDES SOLAIRES

Ce jour-là, les radars britanniques donnèrent l'alerte. On sait comment fonctionnent ces appareils : ils projettent des ondes de radio (de quelques mètres ou quelques décimètres de longueur d'onde) dans une direction déterminée, et si ces ondes rencontrent quelque obstacle, par exemple un avion, elles sont réfléchies en écho vers l'expéditeur ; ainsi celui-ci est-il averti de la présence, dans telle direction, d'un objet suspect.

Or donc, ce 26 février 1942, les radars de Hull, de Bristol, de Southampton, de Yarmouth et autres lieux détectèrent quelque chose d'insolite. L'alerte dura jusqu'au soir, ne prit fin qu'au coucher du soleil. Elle recommença dès son lever. « C'est curieux, se dirent les opérateurs : cet avion ennemi vient se promener toute la journée dans le champ de nos instruments, et il est toujours placé rigoureusement dans la direction du soleil. » Le même phénomène fut constaté le 27, le 28. Les observateurs, intrigués, en firent part à leurs chefs. Ceux-ci en référèrent aux autorités scientifiques et l'affaire vint aux oreilles d'Appleton. « Eh! s'écria celui-ci : il est inutile de chercher plus loin! C'est tout bonnement le Soleil que repèrent vos radars! Cet astre émet certainement des ondes, que reçoivent les appareils comme si elles étaient lancées par un émetteur terrestre. »

Répétons-le : cela se passait en 1942, c'est-à-dire en un temps où savants et militaires avaient d'autres chats à peigner que l'identification de ces ondes solaires. La chose ne fut effectivement connue qu'en 1945,

quand le secret du radar put être levé et qu'Appleton publia, dans la revue anglaise *Nature*, les observations de 1942.

Cette fois, la découverte fit du bruit. Elle recoupait trop bien celles de Jansky et de Reber pour que les pontifes ne fussent pas, désormais, obligés de lui coller l'estampille officielle. De fait, Reber fit école et, pour capter les ondes solaires, on monta un peu partout des radiotélescopes — lesquels étaient, fort économiquement, des radars provenant du butin ramassé sur les Allemands après leur débâcle.

ÉRUPTIONS SOLAIRES, TROUBLES TERRESTRES

Vous apprendrez tout à l'heure comment sont faits les radiotélescopes et je vous prierai même de venir visiter avec moi un radio-observatoire de cette nouvelle radio-astronomie. Pour le moment, je dois vous donner quelques détails sur la radio-émission solaire, laquelle, d'ailleurs, a pris une importance pratique que ses inventeurs étaient bien loin d'imaginer.

A *priori*, vous n'êtes pas très étonné qu'en braquant sur le Soleil un radiotélescope on perçoive un bruit de fond analogue à celui de la Voie lactée. Les physiciens non plus n'en sont pas surpris. Ils savent que tout corps incandescent émet des ondes : chauffée à quelques centaines de degrés, une barre de fer émet des ondes de lumière rouge ; à quelques milliers de degrés, elle émet du blanc ; à trente-sept degrés, notre corps rayonne de l'infra-rouge. Chauffé à six mille degrés, il est donc tout à fait logique que le Soleil prodigue, non seulement de la lumière visible, mais aussi une surabondance d'ondes de toutes longueurs, de plusieurs mètres par exemple. Le *hic*, c'est que la puissance de ces ondes, telle que l'enregistrent les radiotélescopes, est complètement hors de proportion avec la température solaire : il faudrait, pour en rendre compte, non pas six mille, mais un million de degrés! C'est d'ailleurs là un des problèmes non résolus les plus brûlants de l'astronomie contemporaine.

Ce n'est pas tout. A ce monotone bruit de fond se superpose parfois un brusque éclat, un sursaut durant quelques minutes à peine. Le fait essentiel est que ce sursaut coïncide toujours avec une éruption solaire. Celle-ci ne se trahit, vue d'ici-bas, que par une toute petite et éphémère tache lumineuse, mais nous devons nous figurer, en réalité, un jaillissement torrentiel de gaz surchauffé s'élevant peut-être à des milliers de kilomètres. Pareils phénomènes n'intéresseraient encore que les astronomes si ces éruptions ne provoquaient simultanément, sur Terre, des troubles physiques ; le trafic radioélectrique s'arrête ou se détraque, la boussole s'affole et cesse d'indiquer le Nord, des aurores polaires illuminent l'atmosphère, le sol se sillonne de courants électriques, et il n'est pas jusqu'à notre bon vieux télégraphe qui ne subisse de sensibles perturbations. On comprend que les techniciens de la Radio, les ingénieurs

des P.T.T. et même les météorologistes aient pris ombrage de ces anomalies. « Ces dérangements sont inadmissibles, déclarèrent-ils aux astronomes. Tâchez de les prévoir, de façon que nous puissions parer à temps aux défaillances de nos services. »

Prévoir les éruptions solaires! Les astronomes en eussent été bien en peine si les ondes hertziennes de l'astre ne leur en eussent offert le moyen — et si une première éruption solaire généralement petite n'était suivie d'une autre plus importante et pertubatrice. C'est pourquoi il existe maintenant des équipes de guetteurs chargés de surveiller l'astre du jour et de donner l'alarme dès que l'allure de son émission radioélectrique apporte les symptômes d'une prochaine éruption.

RADIOTÉLESCOPES ET RADIO-ASTRONOMIE

Mais c'est assez parlé des radiotélescopes : il est temps maintenant de faire plus étroitement connaissance avec eux. Souffrez donc que je vous emmène jusqu'à Meudon, où, à côté de l'observatoire solaire de réputation mondiale, se dresse le plus puissant radiotélescope français.

Représentez-vous un radiateur électrique d'appartement en forme de paraboloïde — mais un paraboloïde qui mesurerait sept mètres cinquante de diamètre et qui serait fait, non de tôle, mais d'un treillis d'acier. Monté sur un support mobile, il est astreint, par un moteur, à suivre le Soleil tout le long de sa course diurne. Ainsi en recueille-t-il et en concentre-t-il automatiquement le rayonnement radioélectrique sur cinquante cinq centimètres de longueur d'onde. Une fois concentrées, les ondes sont expédiées dans un récepteur *ad hoc*; elles s'y résolvent finalement en un graphique dont les zigzags trahissent les moindres fluctuations de l'activité radioélectrique de l'astre. Ce radiotélescope appartient à l'Institut d'Astrophysique, mais l'École normale supérieure en possède un autre à Marcoussis (S.-et-O.), qui travaille, lui, sur une longueur d'onde de un mètre quatre-vingt-dix.

Naturellement, ces appareils sont aptes à recevoir les ondes galactiques aussi bien que les ondes solaires. Ils n'ont pas d'oculaire, et ils ne servent pas à *voir* les étoiles; mais les courbes qu'ils tracent automatiquement permettent de se dire : « En tel point du ciel, la radiation hertzienne atteint telle intensité; en tel autre point, telle autre intensité. » Les cartes que les astronomes arrivent à dresser ainsi de la Voie lactée ressemblent beaucoup aux cartes galactiques ordinaires. Ces dernières présentent aussi bien des zones vides d'étoiles que des aires où elles sont tellement nombreuses et pressées qu'elles donnent l'impression d'un fond lumineux uniforme; de même, les cartes radioélectriques galactiques révèlent toutes les variétés d'intensité, depuis la constellation du Sagittaire, où elle est maximum, jusqu'au point diamétralement opposé, où elle tombe à peu près à rien.

« Cela ne m'étonne pas, remarquera le lecteur. Puisque les étoiles sont des soleils, elles émettent comme lui des ondes radioélectriques. Il est donc très naturel que l'intensité de ces ondes soit maximum là où les étoiles sont le plus tassées, c'est-à-dire au centre même de notre essaim galactique. »

Eh bien! vous n'y êtes pas du tout. Et c'est ici que prend place une troisième et surprenante révélation.

LA POPULATION INVISIBLE DES RADIO-ÉTOILES

Si les ondes galactiques proviennent réellement des étoiles, le bruit de fond doit être évidemment renforcé quand le radiotélescope est braqué directement sur une belle étoile — mettons Sirius ou Véga. Or, il n'en est rien. Même quand il est pointé sur un coin céleste riche en astres brillants, l'émission peut très bien ne pas dépasser le niveau standard ; en revanche, une zone absolument obscure peut donner lieu à une émission relativement très puissante. C'est là quelque chose de vraiment curieux, car il oblige à admettre que les étoiles n'entrent que pour une faible part dans ces ondes galactiques, et que la plus grande portion de celles-ci surgit de sources que nous ne voyons pas.

C'est ainsi qu'en 1948, Bolton et Stanley à Sydney, et Ryle et Smith à Cambridge s'aperçurent que les signaux étaient renforcés quand on visait un certain point de la constellation de Cassiopée et un autre point de la constellation du Cygne. Le plus étrange est qu'il n'y avait, en ces deux points, que de petites étoiles insignifiantes. Cela n'empêchait pas l'émetteur de Cassiopée, par exemple, au moins sept cents fois plus éloigné que le Soleil, de n'être que seulement trois fois plus faible!

« Ces émissions ne sortent manifestement pas des étoiles, réfléchirent les observateurs. Elles sont dues à des sources inaccessibles à nos sens, à des *radio-sources*. Essayons de localiser celles-ci le plus strictement possible. »

Malheureusement, les radiotélescopes se montraient peu propres à cette recherche de précision. Un instrument d'optique, qui fonctionne avec des ondes lumineuses (de quelques dix-millièmes de millimètre de longueur), peut être braqué exactement sur un but aussi petit qu'une tête d'épingle vue à dix mètres ; mais un radiotélescope, qui fonctionne avec des ondes six millions de fois plus longues, ne peut pas délimiter un objet moins gros que, par exemple, une roue de locomotive. Pourtant, Ryle et Bolton, poussant le plus loin possible l'analogie avec les ondes lumineuses, inventèrent un autre appareil, sur le même principe que celui qui servit naguère à Michelson pour mesurer le diamètre des étoiles. Ce dernier était parvenu à évaluer des choses aussi petites qu'une tête d'épingles à sept kilomètres ; Ryle et Bolton réussirent à mesurer la même tête d'épingle à trois mètres cinquante. Ce n'était déjà pas si mal.

De cette manière, après avoir localisé la radio-source de Cassiopée et celle du Cygne, ils en détectèrent une centaine d'autres, dont presque aucune ne correspondait à un corps céleste perceptible. Ces radio-sources, c'est-à-dire *quelque chose* qui a une certaine grosseur et qui projette des radiations, comment ne les appellerait-on pas des étoiles? Et même des *radio-étoiles*? Ainsi arrivons-nous face à la foudroyante découverte : il existe, dans le ciel, mêlé au peuple des astres visibles, toute une population d'astres invisibles, que l'infirmité de nos sens nous condamne à ignorer à jamais...

UN AUTRE UNIVERS S'EST DÉVOILÉ

Que peuvent bien être ces radio-étoiles? D'énormes masses de gaz qui, par un mécanisme encore inconnu, lanceraient sans trêve des signaux de T.S.F.? C'est justement dans une de ces masses nuageuses, la nébuleuse du Crabe, que se cache l'une des radio-étoiles les plus intenses. S'agit-il plutôt de véritables étoiles, trop peu chaudes pour briller, mais irradiant des ondes radioélectriques au lieu d'ondes lumineuses? Constatons seulement la formidable puissance de ces corps mystérieux, dont l'un, celui de Cassiopée, rayonne cent cinquante-six mille fois plus que le Soleil...

Il n'en faut pas davantage, sans doute, pour faire soupçonner au lecteur l'immense bouleversement que ces découvertes apportent en astronomie. Nous qui nous reposions tranquillement sur les connaissances laborieusement accumulées pendant vingt-cinq siècles, nous qui, fiers de notre œuvre, nous figurions avoir, grâce à nos télescopes géants, éclairé la plupart des recoins de l'univers jusqu'à des centaines de millions d'années-lumière, voilà que nous apprenons tout à coup que, derrière cet univers familier, accessible à nos sens et à nos calculs, grouille un autre univers, abordable uniquement par des voies détournées. A côté de l'étroite lucarne par où, depuis Hipparque jusqu'à Hubble, nous avons, de tous temps, examiné le monde extérieur à la faveur de la lumière qu'il nous envoie, voici qu'une autre ouverture s'élargit, par où nous parvient un flot de rayons insolites échappés d'un autre monde. Déjà les grandes lignes d'une radio-astronomie se dessinent, avec des radiotélescopes qui dénombreront et disséqueront les radio-étoiles, avec des radio-spectroscopes qui analyseront leur radio-lumière, avec leurs radio-spécialistes qui superposeront, au panorama traditionnel de la Galaxie, le pointillé fantomatique d'une radio-Galaxie, dont, hélas! nous n'avons point de radio-pensée pour pénétrer les secrets!

Cependant, si désarmés que nous soyons devant ces paysages trop neufs, la science nous permet d'imaginer l'aspect qu'ils prendraient si nos yeux étaient sensibles, non plus aux ondes lumineuses, mais aux ondes hertziennes. Alors, les radio-étoiles du Cygne et de Cassiopée sont des lumières éblouissantes, autour desquelles les autres radio-

sources brodent des constellations inconnues. Elles scintillent exactement comme les astres que nous connaissons, et, çà et là, s'étendent de larges zones de luminosité diffuse, poussière de radio-étoiles trop lointaines pour être individuellement discernables. Le Soleil est, non plus un disque éclatant, mais un anneau lumineux, et les plus grands radiotélescopes laissent voir, plus loin encore que les radio-sources, le vague emplacement des radio-Galaxies, agglutinant chacune des milliards de radio-étoiles...

***

L'imagination peut se donner libre cours devant ces perspectives sans limite, où les questions se pressent mais où tout est à découvrir. Nous sommes revenus à l'époque où Galilée inventait la lunette, quand, derrière le tableau millénaire des cieux, il mettait à jour un horizon inexploré s'allongeant à perte de vue. Nous ne nous dissimulons pas qu'il s'agit d'une des plus grandes découvertes de tous les temps. Le voile d'Isis vient de s'écarter un peu plus devant l'homme interdit; mais déjà, armé du flambeau de la science, il s'apprête, d'un pas hardi, à franchir le seuil du mystère.

PIERRE ROUSSEAU

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

J.-H. FABRE, L'HOMÈRE DES INSECTES

par E. Revel *(Delagrave)*

E. Revel, docteur en lettres, professeur au lycée impérial de Rabat, présente une étude fort intéressante sur J.-H. Fabre.

La première partie est consacrée à Fabre lui-même : notice biographique, portrait physique et moral, Fabre explorateur, visionnaire, entomologiste. Ces cent vingt-six pages donnent une image très vivante de Fabre, montrent l'envergure de son génie et les diverses influences qui ont façonné son esprit. De dix-huit à vingt-deux ans, il semble doué pour la poésie; jusqu'à vingt-six ans, c'est un mathématicien; de vingt-six à trente ans, il s'adonne surtout à la botanique; de trente à quarante ans, ses découvertes sur les Insectes annoncent le biologiste; de quarante à quarante-sept ans il est chimiste et inventeur de colorants; de quarante-sept à cinquante-sept ans il se disperse et rédige pour vivre, des ouvrages de vulgarisation traitant de sujets divers; à cinquante-sept ans, il s'installe à Sérignan et jusqu'à sa mort (quatre-vingt-douze ans) il fera de l'entomologie.

Fabre, homme de tradition, répugnait aux audaces et aux nouveautés; par réaction contre un matérialisme envahissant, son œuvre est une protestation contre les dogmes et la dictature du matérialisme.

La seconde partie intitulée « une Bible de la Nature » analyse les *Souvenirs*; c'est *« un récit en quatre mille pages, de l'aventure entomologique de Fabre; c'est une épopée et une apocalypse des Insectes »*... Fabre n'est pas l'annaliste de faits singuliers ou accidentels; il est le poète qui narre la geste des Insectes.

Deux pensées latines (la première de Fabre, la seconde de Sénèque) sont gravées sur sa tombe à Sérignan : *« La mort n'est pas une fin, mais le seuil d'une vie plus haute. » « Ceux que nous croyons perdus, ont été envoyés en avant. »* Elles montrent la conclusion donnée à une existence d'expérience scientifique et de philosophie religieuse. A. T.

(Suite de la chronique bibliographique page 165.)

IMAGES DE PARIS

par DENISE BOURDET

ANNE DE TOURVILLE

Sans doute il est trop tard pour parler encore d'elle;
Depuis qu'elle eut son prix que de jours ont passé,
Et dans ce pays-ci tant de jours, je le sais,
Font d'un livre récent une vieille nouvelle.

C'ÉTAIT tentant de paraphraser les stances à la Malibran pour commencer un tardif article sur la lauréate du Prix Fémina, dont on a déjà tellement vu de photos et lu de biographies au moment de son couronnement.

Mais *Jabadao* n'est pas une vieille nouvelle, c'est un roman qui grimpe allègrement l'échelle des *mille* chez son éditeur, et mademoiselle de Tourville s'est acquis une durable célébrité. Non seulement par son talent singulier qui déchaîne des discussions passionnées (on est pour ou contre *Jabadao*, pas de demi-mesure), mais aussi par une personnalité si inhabituelle dans les milieux littéraires, que l'étonnement amusé qu'elle suscite d'abord est vite remplacé par une sympathie charmée.

Anne de Tourville est simple et naturelle. Elle a la fraîcheur d'âme des bonnes sœurs, leur naïveté et leur franchise, leur gentillesse et leur gaîté aussi. Blonde argentée, front moyen, yeux bleus, nez aquilin, visage ovale. Mais le regard a des reflets verts, les lèvres s'ouvrent grandes pour un sourire joyeux et le front pourrait bien être têtu sous la frange d'eau claire des cheveux.

Bretonne comme chacun sait, mais pas descendante de l'amiral de Tourville comme tout le monde dit. Née à l'abbaye de Biais en Ille-et-

Vilaine, élevée au château de Cariban, près de Saint-Malo. Famille de cinq enfants, quatre filles et un garçon d'âges très rapprochés. « J'ai fait mes absences d'études, dit-elle, au couvent des Franciscaines de Saint-Servan. Il y avait sept professeurs pour les six élèves dont nous étions, mes trois sœurs et moi. Nous faisions nos devoirs sur la plage et les rochers. »

Cette éducation poétique, mais manquée, elle la poursuivit jusqu'à quatorze ans. Après quoi elle se mit à dévorer, ignorant contes de fées et bibliothèque rose, des livres de sciences naturelles. « Car, explique-t-elle de sa voix légère, j'aime toutes les formes de la vie, tout ce qui est dans la nature. Je ne m'intéresse qu'aux aventures de la réalité. » Ceci posé, elle songe un instant, puis ajoute : « Pourtant tout enfant, j'inventais des histoires que je racontais aux autres enfants. D'ailleurs je continue encore à leur en raconter. C'est facile pour moi : je joue de mon imagination comme d'un clavier. Je savais à peine écrire, je faisais beaucoup de fautes d'orthographe, et j'en fais encore, avoue-t-elle sans rougir, aussi je ne pensais qu'à la peinture. Je dessinais d'instinct. J'avais rêvé à cinq ans d'un visage d'enfant, entouré de boucles noires, des médailles d'or au cou. J'essayais toujours d'en faire le portrait. Il y avait un petit palmier dans le jardin : je faisais une course avec lui, je me promettais, avant qu'il soit assez grand pour m'abriter d'avoir déjà exposé mes œuvres. Et j'ai gagné. J'ai exposé des miniatures, et je ne pouvais toujours pas m'asseoir sous le palmier. » Il n'en faut plus douter, elle a le front têtu.

« On me croyait distraite, dit-elle encore, c'est que j'observais en silence. Je savais écouter aussi. Il y avait à la maison un homme à toutes mains, il jouait même de la mandoline, un ancien matelot des grands clippers d'Australie, Gaël. C'était un conteur magnifique, il possédait un don de joie intérieure et d'émerveillement. Il me racontait sa vie, scabreuse, à ce que je devine maintenant entre les lignes de mes notes prises à quinze ans. » O innocence de Saint-Servan! on imagine la tête blonde levée avec candeur vers le vieil aventurier des mers qui regarde loin dans ses souvenirs.

« Madame Guillemette Marrier, continue-t-elle, amie de ma mère, Bretonne de bonne souche, et qui remporta, en 1929, le prix des Lettres Françaises, m'avait engagée à écrire les histoires qu'elle m'entendait raconter, pour un journal local. Le rédacteur en chef communiqua mes récits à Marcel Arland qu'il connaissait. C'est comme cela que je mis les doigts dans l'engrenage de la littérature. Stock m'envoya un projet de contrat pour des nouvelles. Je voulus écrire *le Matelot Gaël*. Je m'enfermai avec mes notes, une mappemonde et des cartes hydrographiques. Mais ces documents m'étaient une perpétuelle contrainte, ils bridaient mon imagination. Je me suis interrompue pour écrire une histoire de fantaisie pure, comme on fait des gammes sur un piano. Mais on ne crée pas sur le vide. Une huître ne sécrète sa perle qu'autour d'un grain de sable, c'est M. Delamain qui me l'a dit, note-t-elle avec honnêteté.

Ainsi mon livre fait avec des choses vraies, est-il entièrement faux. J'ai rassemblé en un seul récit des faits répartis dans la Bretagne entière, où les superstitions et le goût du merveilleux sont enracinés, le sens prémonitoire, le don de seconde vue fréquents. *Jabadao* est une somme bretonne. »

Interrogée sur sa vie quotidienne dans la « malouinière » de Saint-Servan, Anne de Tourville raconte qu'elle se lève tôt. « Entre six et huit heures selon la saison. Joie du réveil qui m'ouvre le trésor de la journée. Je cours vite au jardin reprendre contact avec la nature et les animaux. Puis je rentre jouer du piano, et danser devant mon phonographe avec des castagnettes... pour entretenir l'agilité de mes doigts sur ma machine à écrire », explique-t-elle gentiment, si l'on manifeste une certaine surprise à l'évocation de cette scène matinale. « Je travaille vite, une demi-heure seulement le matin pour me mettre en train, et puis toute l'après-midi et toute la soirée aussi. Malheureusement je deviens hypersensible durant ce temps de labeur. Je résonne comme du cristal, et je suis alors comme lui cassable. Mes sœurs ne comprennent pas cela, qui me dérangent pour une gouttière percée, une recette de cuisine... Or, tout me devient une douleur : un oiseau mort, une tête de veau aperçue chez le boucher, un canard qu'on saigne... Petite fille j'aimais la chasse, je trouvais qu'une arme c'était aussi beau qu'un instrument de musique. Maintenant j'ai un tel respect de la vie que, lorsque j'aperçois un chasseur, ma journée est gâchée. »

Et Anne de Tourville évoque le temps où un gros terre-neuve lui servait de bonne d'enfant, où ses journées étaient rayonnantes de plaisirs faciles, avec les bains, la pêche, les courses en bateau à voiles. Mais sa vie de jeune fille, dit-elle avec simplicité, « fut murée par la pauvreté ». Son imagination, son sens poétique, sa foi, l'empêchèrent de souffrir de la ruine de ses parents. Elle raconte aussi la dure expérience de la guerre, les quinze jours de bataille à Saint-Malo, les blessés, les femmes et les enfants recueillis dans sa maison familiale, les feuilles hachées par les éclats d'obus qui tombaient sans discontinuer « comme une neige verte », le linge que l'on mettait à sécher et que l'on retirait criblé de trous par les balles, les repas de pommes de terre cuits sur des feux de branches, « toute cette période abominable, mais très belle où il fallait être à la hauteur de la situation, dominer le danger pour rassurer ceux qui avaient peur. »

« Je suis contente, poursuit-elle, d'avoir terminé *Jabadao* et *le Matelot Gaël*, d'avoir achevé ma récolte du temps de pauvreté et de solitude. J'ai le désir à présent d'apprendre autre chose. Mais la culture contemporaine me fait peur. Je n'ai pas d'expérience personnelle de ce dont on parle actuellement. Je ne crois qu'à la bonté, à la joie de vivre, et au bon Dieu comme les petits enfants. Je ne viens presque jamais à Paris. La seule pièce moderne que j'y ai vue autrefois, c'est *Vient de Paraître*. (Comment, après cela, douter du sens prémonitoire des Bretons ?) Cette fois-ci j'étais venue pour m'occuper de mon service de presse, avec

cette seule robe noire que je mets tous les jours. Je me disais : « Surtout ne pas penser au prix Fémina, afin, si je l'ai, d'en avoir la surprise. » Maintenant, j'aimerais voyager, aller au Pôle Sud ou au Groënland comme les marins que j'aime, ou en Hollande pour voir le parc aux oiseaux, et au Kenya pour me promener dans la forêt où les fauves sont en liberté. Après cela, peut-être, apprendre à connaître les chefs-d'œuvre des hommes. Mon éditeur me promet que je pourrai acheter une auto. Ma mère est paralysée, ce serait un conte de fées. »

Et voilà : le prix Fémina n'a pas seulement couronné un beau livre, mais comblé un cœur pur.

CHRISTMAS CARDS

Celles-là il n'est pas trop tard pour parler encore d'elles, les dernières viennent tout juste de cesser d'arriver. Cela commence au début de décembre : on trouve dans son courrier une grande enveloppe assez épaisse... et c'est une carte de Noël. L'hiver n'est pas officiellement commencé, et elle évoque la neige et le houx, et même la nouvelle année. Elle vient toujours de loin : *mail early for christmas*, elle est signée d'un prénom, voire d'un diminutif qui, souvent, ne vous disent plus rien, et elle n'indique aucune adresse qui puisse aider le destinataire à identifier l'expéditeur et lui permettre de répondre à sa bonne pensée.

Comme une hirondelle annonce le printemps, elle est le signe avant-coureur des coups de sonnette du facteur et des télégraphistes qui réclament leurs étrennes et nous laissent en gage un calendrier où, toujours pressés que nous sommes d'enjamber les saisons, la premier chose que l'on y cherche c'est la date de Pâques pour l'an qui vient. Mais impossible de rêver plus longtemps sur ces perspectives fleuries, la cohorte des cartes de Noël en rangs chaque jour plus pressés envahit nos maisons et nous intime l'ordre de penser à la dure période qui se prépare, celle dite des Fêtes. Il est temps de dresser des listes, courir chercher des cadeaux, fouiller les antiquaires, ce qui ne serait encore rien, que ruineux, mais il faut aussi engager la bataille et répondre à ce bombardement de vœux, par un tir précis. Dès lors plus de répit, le moindre moment qui pourrait être un loisir, on se doit de le passer devant sa table à écrire, entre son livre d'adresses et des piles d'images coûteuses, que l'on signe fébrilement comme un directeur d'usine le fait sur des chèques un soir de paye.

On est excédé, on gémit de ces travaux forcés, mais bientôt la vanité s'en mêle et l'on reprend courage. On compte les coups : dix hier, quinze aujourd'hui, comment aucun ce matin ?... Ah ! c'est vrai, c'est dimanche, alors, demain, la rafale sera double.

On garde bien sûr ces marques incontestables de l'intérêt que vous porte autrui : la mode est d'exposer les cartes de Noël sur les cheminées, de les glisser sous les cadres des glaces, de les épingler aux murs. On va chez ses amis, dépité parfois de voir qu'ils en ont jusque sur le piano à

queue. On les examine : moi aussi j'ai celle-là... vous n'avez pas celle des un tel? Elle est très jolie, c'est leur photographie. Ou celle des enfants, ou celle du chien. De leur maison, parfois, d'un tableau de leur collection, ou de leur auto-portrait, pour peu qu'ils sachent dessiner. L'ambassadeur envoie son ambassade, mais l'hôtelier son hôtel, car les fournisseurs s'en mêlent aussi et le crémier bientôt vous souhaitera bon Noël sur des cartons blancs comme du lait.

Car il ne peut plus être question, sans que l'on perde la face, d'envoyer la maisonnette couverte de neige, ou le cortège des fidèles à la messe de minuit du village, achetés chez le papetier du coin. Bien avant la fin de l'été il faut penser à faire exécuter les cartes de Noël auxquelles on veut donner un cachet personnel.

M. Chisholm, vous avez brûlé le Père Noël, c'était un crime inutile que les enfants ont condamné. Peut-être si vous fondiez la ligue anti-cartes de Noël, auriez-vous de nombreux adhérents parmi les grandes personnes? C'est encore à voir.

LE VOYAGE IMPRÉVU

Pour qui rêve de voyages où l'effet de surprise ajoute au plaisir d'admirer, il en est un facile à faire, c'est celui de Versailles.

Au château, la cour de marbre, la chapelle, la galerie des glaces, les grands appartements, enfin « cette sorte de royale beauté unique au monde », dont parle Mme de Sévigné, ne réserve au visiteur que la satisfaction prévue de connaître des lieux mille fois célébrés et d'y retrouver les souvenirs et les fastes d'un long règne. Mais s'il a l'esprit curieux de contrastes il cherchera à voir les coulisses de la vie d'apparat, et allant à leur découverte il arrivera aux Petits Appartements aménagés par Louis XV, qui remplacent ces petits cabinets où Louis XIV avait sa salle de bains, ses chiens, ses garçons bleus et les autres gens de service. Ils prenaient jour sur une cour, dite des cerfs, depuis que pour Louis XV enfant, on voulut l'égayer en posant sur les sobres façades qui l'entourent des têtes de cerf au naturel.

Et c'est peut-être par tendresse pour un décor de son jeune âge que l'arrière petit-fils du vieux roi jugea bon de choisir ces *cabinets de derrière*, ainsi que les appelait Saint-Simon, pour y loger sa famille, lui-même, et ses maîtresses. Désir aussi sans doute d'échapper à l'oppressante magnificence des beaux étages du palais, et, autres temps autres mœurs, de s'affranchir de l'étiquette du cérémonial, de la curiosité des courtisans et de se ménager au sein des grandeurs une retraite où puisse se respirer la douceur de vivre.

Mais pour ce faire, il n'hésita pas à détruire en partie ces chambres de la cour des cerfs, à remanier celles de Louis XIV sur la cour de marbre, à leur donner un développement considérable en supprimant la galerie de Mignard, l'escalier des Ambassadeurs, et l'aile nord du château que Gabriel reconstruisit pour lui en 1772. Ces Petits Appartements de

Louis XV sont donc en fait une vaste et belle maison de quatre étages, mais par opposition aux grandioses pièces d'apparat qui font la renommée de Versailles, ils étonnent et charment en ramenant le luxe royal à des proportions humaines. Les lambris de marbre sont remplacés par des panneaux de bois sculpté, on a mis des doubles croisées et des persiennes aux fenêtres, on a même posé des sonnettes. Le confort apparaît sans léser cependant les droits du décor. Les ornements des boiseries représentent les attributs de musique, de jardinage, de science et de géographie qui sont de la vie quotidienne ; aux déesses et aux héros mythologiques ont succédé les violons, les râteaux, les compas, les boussoles et les sphères.

Apports successifs des générations, le cabinet du Conseil a des lambris Louis XV sous un plafond du style précédent. Dans la chambre à coucher de Louis XV, les volets sont Louis XIV, les panneaux des portes sont Louis XV, entourés de cadres Louis XIV et les verrous sont Louis XVI. Au fond de l'alcôve que l'on tendait de velours en hiver, et de damas en été, s'ouvre le cabinet de la garde-robe, où une cheminée en griotte rouge et bronze doré dignes de Gouthière, rend élégante et confortable la commodité de cette petite pièce qui servait aussi de passage au Bien-Aimé pour arriver librement à l'escalier privé des petits appartements de ses maîtresses ou aller faire ses promenades sur les toits et pénétrer chez une dame par la fenêtre, quelquefois par la cheminée.

Ce qu'avait voulu Louis XV et qui était nouveau à l'époque, c'est que son logement fût fait pour qu'il y eût ses aises, que chaque pièce eût des dégagements facilitant ses allées et venues. Ainsi sa vie devait-elle s'organiser commodément autour de sa chambre à coucher qui communique avec la salle du Conseil, le salon dit des pendules, ses cabinets de travail, aussi bien qu'avec le cabinet où ses chiens avaient *leurs loges et leurs banquettes*, et la salle à manger des retours de chasse. A travers le cabinet doré, où des petites têtes de chiens évoquent encore son enfance, on arrive à la salle de bains. On voit encore l'emplacement des baignoires jumelles, raffinement qui suppose qu'il se lavait dans l'une et se rinçait dans l'autre. Des dauphins, des rideaux, des perles, des coraux finement sculptés et dorés agrémentent les murs de leur grâce aquatique. L'œil est amusé aussi de voir représentés spirituellement sur les volets des croisées, les objets familiers de la toilette du roi, depuis sa brosse à dents, ses ciseaux et son peigne, jusqu'à sa houppe à poudre et ses flacons.

Louis XV avait d'abord installé sa fille aînée, madame Adélaïde, près de lui. La galerie de Mignard et l'escalier des Ambassadeurs furent ainsi sacrifiés à ses appartements. Mais elle finit par l'ennuyer, il la relégua au rez-de-chaussée, et Louis XVI plus tard fit de la chambre à coucher de sa tante, sa bibliothèque, de sa salle à manger le salon des porcelaines, de son cabinet une salle de billard et de son salon de musique le cabinet des bijoux. Ainsi vont les choses : les nouveaux propriétaires aiment à changer la destination des pièces d'habitation de leurs prédécesseurs et

Versailles comme bien d'autres demeures eut à subir l'esprit de contradiction qu'ont toujours les petits-fils envers leur grand-père.

Mais Louis XV, non content de suivre cette loi commune, d'échapper au faste écrasant de Louis XIV en s'installant au-dessus des beaux étages, a voulu s'en évader encore plus en montant jusqu'aux combles du château. Et, dès 1732, il commença à s'occuper des petits cabinets de l'attique des bâtiments sur la cour des cerfs. Il y aménagea sa bibliothèque, des cuisines où il s'amusait lui-même à faire des ragoûts et des pâtisseries dont il régalait ses invités, un laboratoire avec une hotte, une volière, et l'appartement de ses maîtresses.

Les plafonds bas donnent à cette suite de chambres et de boudoirs un air d'intimité charmante, et les ébrasements profonds des fenêtres, ornés délicieusement jusqu'aux voussures, les font ressembler à des boîtes précieuses. Les boiseries sont d'un travail exquis, les dorures, les couleurs tendres des lambris au vernis Martin, les glaces, les trumeaux, les jolies cheminées de marbre rare, les alcôves des sophas, tout est fait pour les délassements d'un esprit voluptueux.

C'est à l'intention de madame de Mailly que cet appartement fut établi en 1736. Plus tard, madame de Châteauroux la remplaça, mais c'est à la charmante Pompadour et à la pathétique Du Barry que l'on rêve le plus entre ces murs.

Lorsque sous les auspices de M. Mauricheau-Beaupré on parcourt ces vraiment « petits appartements » de Versailles, il faut faire un effort pour imaginer qu'ils couronnent le faîte de cette imposante masse de pierres dont Louis XIV entoura le château de Louis XIII. A celui-ci les plaisirs de la chasse désignèrent ce lieu. A celui-là, le soin de sa gloire l'obligea de l'embellir. Comme d'autres fuient la montée des eaux, Louis XV alla jusqu'aux toits pour y construire un abri hors de leur atteinte. La galerie des glaces n'est plus pour lui qu'une mer morte. Et le contraste entre les hautes vagues figées de ses murs de marbre et d'or, avec le luxe douillet des petits cabinets des combles, voilà l'élément de surprise que réserve le voyage à Versailles.

Ce n'est qu'à quelques privilégiés que ce plaisir peut en ce moment être offert par M. Mauricheau-Beaupré. Conservateur en chef de Versailles depuis 1944, M. Mauricheau-Beaupré est attaché au château depuis plus de trente ans. Et c'est avec un amour servi par sa grande érudition qu'il s'applique à faire de ce vaste musée un décor propice à l'évocation des ombres du passé. Il suffit parfois d'un détail pour suggérer une scène ou un geste. Ainsi, M. Mauricheau-Beaupré a fait remettre dans une des fenêtres de la bibliothèque de Louis XV le carreau percé d'un trou rond qui permettait au roi d'y enfoncer sa lunette d'approche, et on n'a aucune peine à l'évoquer examinant les astres, ou surveillant plus prosaïquement les carrosses et les cavaliers de l'avenue de Paris. Les livres de Louis XVI, disparus pendant la Révolution, le Conservateur les a réclamés à la Bibliothèque Nationale qui a bien voulu les lui rendre.

Il espère toujours qu'elle fera de même pour ceux de Marie-Antoinette. La salle du Conseil a repris vie depuis qu'il a fait refaire ses rideaux de damas bleu, remettre la grande table et des tabourets en X garnis comme ceux qui figurent sur un portrait de Louis XV par Van Loo. Le Louvre, sur ses instances, lui a rendu pour les replacer dans la chambre de Louis XIV les deux portraits par Van Dyck. Le *Saint-Jean-Baptiste* du Caravage y manque encore, mais M. Mauricheau-Beaupré ne désespère pas de le retrouver. L'odeur de peinture fraîche qu'il fait flotter dans un cabinet des Petits Appartements — dont il a retrouvé la nuance exacte à l'intérieur d'un placard — rappelle le « jeune » Versailles où la même odeur empêchait souvent de dormir la Grande Mademoiselle. Durant la guerre, où la pénurie de charbon empêcha que l'on chauffe le château, sur le budget de chauffage général qui continuait cependant à lui être alloué, M. Mauricheau-Beaupré acheta pour plusieurs millions de cadres en bois sculptés, qui embellissent à présent maints tableaux des galeries.

On le voit : toute son activité n'a qu'un but, l'entretien de Versailles. Mais ainsi qu'il l'expliquait dans le dernier numéro de *la Revue de Paris* ses efforts ne servent qu'à préserver les apparences du palais, menacé de ruine.

Si nous possédons encore le Versailles de Louis XIV, c'est que l'état des finances de Louis XVI ne lui permit pas de continuer l'œuvre de destruction commencée sous Louis XV. Plus tard le château de Mansart ne fut encore sauvé que par les désastres et les invasions du premier Empire, empêchant le gagnant d'un concours d'architecte d'entreprendre des transformations.

Aujourd'hui nos désastres et nos mauvaises finances ne sauveront plus rien : Versailles est trop atteint. Il lui faut une transfusion de sang pour que ses grandioses monuments soient, sur le désert sablé de la place d'Armes, posés là pour l'éternité.

DENISE BOURDET

par THIERRY MAULNIER

LA RENCONTRE DES QUATRE « GRANDS »

APRÈS un premier trimestre de prudence, où — mis à part *Lorsque l'Enfant paraît* d'André Roussin et *Ombre chère* de Jacques Deval (avec Robert Lamoureux) qui avaient touché du premier coup la cible du succès la grosse artillerie théâtrale n'avait pas donné, le front s'est animé tout entier autour des fêtes du Nouvel An. Au point que le critique qui entreprend de rendre compte de l'activité dramatique entre le 15 décembre 1951 et le 15 janvier 1952 a le sentiment qu'il doit faire quelque chose comme le bilan d'une saison.

L'abondance est telle qu'il faut bien faire un choix, laisser de côté, quitte à y revenir plus tard, des œuvres qui méritent sans doute qu'on les mentionne et peut-être qu'on les discute, comme cette charmante *Cuisine des Anges*, jouée au Vieux Colombier, qui a imposé le nom d'un quasi débutant, M. Albert Husson, parmi nos meilleurs spécialistes de comédies divertissantes ; ou comme ce *Capitaine Bada* autour duquel s'est fait un peu du bruit qui fut fait autour d'Henri Pichette, qui appartient à la tradition (c'en est déjà une) du théâtre vitupérateur, et qui pose les problèmes graves et délicats des nouveaux modes d'expression théâtraux. Peut-être (il faudrait se garder de l'affirmer à priori) les historiens futurs du théâtre considéreront-ils *le Capitaine Bada* comme le seul événement théâtral digne d'être mentionné au cours de l'hiver 1951-1952, encore que la lecture de la pièce (je n'ai pu voir encore la représentation) ne m'ait pas paru, à cet égard, absolument convaincante. Mais quoi qu'il advienne de ce brûlot — voilà que je passe du langage de la stratégie terrestre à celui de la marine — ce qui, pour nous, spectateurs d'aujourd'hui, constitue le trait dominant de la vie théâtrale au cours des dernières semaines, c'est l'entrée en compétition, sur les grandes scènes de Paris, d'un certain nombre de navires de haut bord, construits et gréés pour les grandes navigations. En attendant M. Marcel Aymé, de qui *Vogue la Galère*, œuvre intéressante et imparfaite, trahie par une distribution médiocre, n'a pu tenir longtemps l'affiche, mais qui se doit et nous doit une prochaine revanche à l'Atelier, quatre de nos auteurs les plus éclatants par les dons et le succès, les

plus aimés du public, les plus recherchés par les directeurs, se sont trouvés présents au rendez-vous : M. Marcel Achard, avec *le Moulin de la Galette*, joué par madame Yvonne Printemps et M. Pierre Fresnay à la Michodière ; M. Jean Anouilh, avec *la Valse des Toréadors* à la Comédie des Champs-Élysées ; M. Jean Cocteau, avec *Bacchus* à Marigny, M. André Roussin, avec *la Main de César* au Théâtre de Paris. Je ne les ai point nommés par ordre de mérite ou de notoriété — ces classements-là sont toujours discutables —, ni par ordre d'entrée en scène, comme on fait des acteurs, sur les affiches de certains spectacles, pour éviter de blesser les susceptibilités, mais tout simplement par ordre alphabétique. J'aurais dû plutôt, il est vrai, réunir les deux comédies de MM. Achard et Roussin d'une part, et d'autre part les œuvres de MM. Anouilh et Cocteau, qui ont d'autres ambitions que celle de nous amuser, et posent dans des styles très différents de graves problèmes. Mais le classement n'a pas d'importance. Aussi bien, les limites de cette chronique ne me permettent pas de donner à chacune des quatre pièces la place d'un compte rendu analytique et critique suffisant. Elles ont été, dans la presse quotidienne ou hebdomadaire, abondamment commentées. Je ne saurais faire à leur propos ici que quelques remarques complémentaires.

Des quatres pièces, seule celle de Marcel Achard a reçu de la critique un accueil vraiment chaleureux. Elle a dû cet accueil, principalement, à son premier acte, qui est proprement étourdissant de brio et de virtuosité. On peut dire que l'auteur acquiert dans cet acte un tel crédit sur le spectateur qu'il n'a plus ensuite qu'à se laisser vivre sur ce crédit au cours des deux actes suivants, au cours desquels la pièce perd de son mouvement et le dialogue de son éclat. Au terme de la représentation nous pensons encore au premier acte et nous l'applaudissons encore. Bien sûr, à la réflexion, on s'avise que cette histoire d'un ménage qui a gardé, au bout de dix ou quinze ans de mariage, la chaleur et la jeunesse des sentiments de la lune de miel dans un « sixième » de Montmartre, en dépit de la pauvreté, des expédients et des dettes, et qui, menacé par la tentation de l'argent et la perfidie sadique d'un méchant cousin, et bouleversé par la tragédie d'un meurtre — un faux meurtre, nous serons assez tôt rassurés — se trouve finalement réconcilié pour un nouveau bail amoureux, — on s'avise, dis-je, que cette histoire est assez conventionnelle. Mais il s'agit d'une convention délibérée. L'auteur n'en est pas dupe et ne nous demande pas de l'être. « Voulez-vous jouer avec moi ? » demandait déjà le Marcel Achard des débuts. Il nous demande encore de jouer avec lui. Nous jouons volontiers : son jeu est amusant. Il joue même à nous émouvoir, par moments, et nous jouons à être émus. Un peu, pas trop. La vie, c'est autre chose. Nous le savons. Nous ne cherchons pas dans *le Moulin de la Galette* ces déchirures, ces éclairs qui nous font apercevoir, dans certaines œuvres, ses profondeurs, ses hauteurs, ses dangers. Il nous suffit que le jeu par

lequel on veut nous en distraire soit bien joué. Il est bien joué. Bien joué aussi par les interprètes. Madame Yvonne Printemps est incomparable dans toute la part de son rôle, la meilleure, qui est d'esprit, de vivacité, de légèreté : un peu gênée sans doute par la sentimentalité trop appuyée des dernières scènes. M. Pierre Fresnay confirme, pour la vingtième fois peut-être, qu'il est le plus grand comédien français de son temps.

Avec *la Main de César*, il semble que M. André Roussin n'ait pas tiré un de ses atouts maîtres. N'a-t-il pas été victime, en grande partie, de l'énormité de la salle du Théâtre de Paris, salle qu'il est difficile de réchauffer — André Roussin me semble un auteur mieux fait pour les salles de cinq à six cents places, que pour les salles de mille —, des faiblesses d'une interprétation où, il est facile d'écraser M. Pierre Blanchar sous le souvenir de Raimu, de la confrontation qu'il avait risquée avec l'extraordinaire réussite que fut le *Marius* de Marcel Pagnol? Quoi qu'il en soit, c'est dommage. On a averti plusieurs fois M. André Roussin, au cours des dernières années, qu'il valait mieux que certaines facilités auxquelles l'invite inévitablement le goût du gros public, que le style *Petite Hutte*. Il me semble incontestable que l'ambition de *la Main de César*, tout en restant dans les limites de la comédie de divertissement, va plus loin que celle de *la Petite Hutte*, et même que celle de *Lorsque l'Enfant paraît*. Il est regrettable que cette ambition soit punie, risque d'être découragée. Je sais bien qu'André Roussin lui-même en est en quelque mesure responsable, qu'il a eu le tort de vouloir se garantir contre le risque de son entreprise par quelques « mots à faire rire » d'une qualité assez médiocre, par quelques trivialités. Ainsi s'est-il fait accuser de nouvelles concessions au genre commercial dans le moment même où il essayait d'en sortir. Cette expérience imparfaitement réussie (étant entendu qu'un insuccès d'André Roussin serait encore un beau succès pour bien d'autres) doit l'inciter, non pas à la résignation (la résignation aux triomphes faciles) mais à d'autres tentatives, menées sans concession et avec une détermination plus nette, pour nous donner les grandes comédies qu'il peut nous donner. Il a conquis et tient pour longtemps dans notre théâtre une place qui lui permet d'imposer ce qu'il a réellement envie d'écrire et ce qu'il a le moyen d'écrire.

La Valse des Toréadors, de M. Jean Anouilh, a été, elle aussi, accueillie par la critique avec des réserves auxquelles l'auteur, au cours des dernières années, avait cessé d'être habitué. Voici la première pièce contestée de M. Jean Anouilh depuis *Roméo et Jeannette*, après l'étincelante série de *l'Invitation au Château*, *Ardèle*, *la Répétition*, *Colombe*. Il y a plus d'une cause à ces réticences : d'abord, la situation même sur laquelle est construite la pièce, la situation du général vieillissant attaché, soudé par les liens complexes de la lâcheté et de la pitié à une femme infirme qui le *possède*, — situation en elle-même très forte

et saisissante — ne bénéficiait plus pour le spectateur de l'effet de surprise : elle était déjà dans *Ardèle*, presque identique. Ensuite, de graves erreurs ont été faites dans le choix des interprètes : M. Claude Sainval s'efforce vainement, au cours des cinq actes, de nous convaincre qu'il est ce vieil homme en même temps pitoyable et sordide, lubrique et naïf dont il n'a ni l'âge, ni l'épaisseur physique, ni la profondeur d'angoisse et d'impureté ; il « compose » comme il peut, et ne peut tenir jusqu'au bout sa composition. Le jeu de madame Marie Ventura, qui s'adaptait parfaitement au personnage de la grande cabotine de *Colombe*, manque absolument de la sincérité viscérale qu'il faudrait à celui de la fausse paralytique. Or, la scène capitale de la pièce, la scène de l'explication décisive entre le mari et la femme où se délivre et explose toute la charge de haine qui peut être enfermée et réprimée dans un « amour », est précisément une scène entre M. Claude Sainval et madame Marie Ventura. Elle se trouve dénaturée et gravement affaiblie, privée de toute crédibilité dramatique. Il m'a semblé, d'autre part que les deux premiers actes, à côté d'un certain nombre de répliques étonnamment fortes et directes, comportaient des longueurs et des répétitions surprenantes de la part d'un dramaturge maître de sa technique au point où l'est M. Jean Anouilh. Mais sans doute ces longueurs (elles sont dans le rôle du général) passeraient-elles aisément avec un Michel Simon en scène. On me dit qu'à la lecture, *la Valse des Toréadors* apparaît une des pièces les plus rigoureuses de l'auteur, une des plus fortes, des plus dépouillées, et cela est bien possible. Un danger guette pourtant, à coup sûr, M. Jean Anouilh : celui du procédé. Son théâtre comporte des effets de choc et de violence, d'horreur et d'atrocité autour d'un thème fondamental — celui d'une existence humaine désespérément vouée aux compromissions sociales et aux déchéances de l'âge mûr, à la honteuse décrépitude — effets qui créent l'accoutumance, comme l'usage des stupéfiants. Il y a donc, de pièce en pièce, une tendance de l'auteur, à *augmenter les doses*.

Venons-en maintenant au *Bacchus* de M. Jean Cocteau, joué au théâtre Marigny par la troupe de madame Madeleine Renaud et de M. Jean-Louis Barrault dans une mise en scène, des décors et des costumes de l'auteur. La mise en scène est excellente, le décor et les costumes admirables. La pièce a fait grand bruit. Elle a été l'occasion d'une polémique assez violente entre M. François Mauriac et l'auteur, de la rupture éclatante d'une ancienne amitié. Est-il besoin de dire que le critique dramatique que je veux être ici ne se sent absolument pas qualifié pour dire si *Bacchus*, tel qu'il est, est choquant ou n'est pas choquant pour une conscience chrétienne ? Lorsque M. Jean Cocteau affirme qu'il n'a été dans son intention, en aucune manière, d'attaquer le catholicisme et de heurter les catholiques, il parle au nom de ce qu'il a voulu faire ; lorsque ses adversaires déclarent qu'ils ont été heurtés, ils parlent au nom de ce qu'ils ont éprouvé devant la pièce, comme spectateurs ;

et d'autres spectateurs ont peut-être éprouvé une impression différente. Il n'est même pas possible de distinguer ici, à la manière des juges totalitaires, ce que la pièce est subjectivement, et ce qu'elle est objectivement. Il y a seulement en présence la subjectivité des uns, et la subjectivité des autres. Personne ne pourra les mettre d'accord.

Reste l'aspect proprement théâtral de *Bacchus*, qui seul devrait nous occuper ici. Il me semble que de ce point de vue, M. Jean Cocteau a, dans le passé, monté des machines dramatiques plus parfaites. Il y a un peu trop de longueur dans le premier acte, avant que se noue le conflit. Dans le second, une très belle scène de violence amoureuse entre le jeune rebelle et la fille qu'il va séduire est précédée d'une très importante discussion où la révolte intellectuelle de *Bacchus* s'oppose à la tradition et à la politique de l'Église, et où l'auteur et son personnage prennent astucieusement à leur compte un certain nombre de phrases plus ou moins célèbres. Il m'a semblé que nous y quittions un peu le théâtre pour la tribune d'un débat d'ailleurs fort habilement conduit, les personnages pour l'auteur, ou plutôt les auteurs. Enfin, le troisième acte est pathétique et fort, avec de très émouvantes illuminations de cette grande poésie en même temps somptueuse et sèche, aiguë et drapée, où M. Jean Cocteau atteint quand il le veut (où n'atteint-il pas quand il le veut?) Est-il besoin d'ajouter que la langue est belle, efficace et sûre, tantôt dépouillée jusqu'au « langage parlé », tantôt hérissée de « pointes » précieuses? Je n'en dirai pas plus, ce que je puis adresser de critiques ou de louanges à une œuvre à laquelle une pièce que je fais jouer presque à la même date et qui comporte avec *Bacchus* certaines analogies au moins extérieures, pouvant paraître également suspect.

THIERRY MAULNIER

PARMI LES LIVRES

par Marcel Thiébaut

LE DESTIN DE LÉAUTAUD

Ils sont bien amusants ces *Entretiens de Léautaud avec Albert Mallet* que vient de publier Gallimard et l'on comprend qu'ils aient enchanté les auditeurs de la radio. La plupart des interviewers, connaissant mal l'œuvre de leurs interviewés, laissent le dialogue errer au hasard. Mallet, lui, avait soigneusement étudié les livres de Léautaud, il savait ce qu'il voulait lui faire dire ou redire, il brûlait même d'obtenir quelques éclaircissements supplémentaires sur les idées de son interlocuteur et la manière dont celui-ci avait, dans ses écrits, interprété certains événements de sa vie. Ces idées et ces gloses il y en avait beaucoup qu'il n'approuvait pas et il aurait été assez heureux d'amener l'ermite de Fontenay-aux-Roses, après controverse brillante, à baisser pavillon. On ne saurait dire qu'il y soit parvenu, Léautaud a soixante-dix-neuf ans d'entêtement derrière lui, mais il y a eu au cours de ces dialogues des engagements assez vifs, ce que les auditeurs — ils étaient plus d'un million, paraît-il — ont particulièrement apprécié.

Ce succès a étonné Léautaud, et il l'a dit quand, après ses vingt-deux *entretiens*, il a fait son petit galop d'adieu. Au temps où il écrivait ses chroniques dramatiques du *Mercure de France*, qu'il signait Maurice Boissard, Léautaud ne croyait pas avoir plus de quatre cents lecteurs. Ses livres n'ont jamais beaucoup « tiré » ; l'un d'entre eux, un roman autobiographique, *le Petit Ami*, aurait pu connaître un destin commercial plus satisfaisant, mais Léautaud a eu la coquetterie de ne pas le laisser rééditer (donnant ainsi une occupation aux bibliophiles qui ont la joie de pouvoir se le disputer). Il n'y avait donc, semblait-il, aucune raison particulière pour que ces entretiens radiophoniques connussent une grande vogue. Léautaud constatait naguère, en le déplorant, qu'il n'écrivait que « *pour les gens de lettres* ». Jamais l'idée ne lui serait venue que, sans recourir à l'incendie ou l'assassinat, il pourrait toucher les foules.

Pourtant il les a touchées. Parce que, au fil des années, l'écrivain stimulant l'homme et l'homme l'écrivain, il était devenu au sens plein du mot ce qu'on appelle au théâtre un PERSONNAGE, c'est-à-dire l'être entre tous rare que le public attend éternellement et que les écrivains passent leur vie à chercher. Oui, à force de laisser s'accentuer (ou peut-être d'accentuer avec une certaine complaisance) le caractère singulier de ses opinions et de ses habitudes, le solitaire Léautaud, misanthrope, anticonformiste, hilare, désespéré et bougon est devenu le plus extraordinaire Diogène de tous les départements français.

Edmond Jaloux dans un article d'une merveilleuse pénétration avait recensé jadis tout ce que Léautaud n'aimait pas : le sentiment, le surnaturel, la poésie, etc., et il observait que ce railleur, « *si méfiant à l'égard de tout ce qui ne tombe pas dans l'observation banale et courante* », s'apparentait à un type dit de bourgeois moyen (en vérité répandu dans plusieurs classes sociales) qui paraissait déjà dans les fabliaux du moyen âge. Jaloux, qui louait d'ailleurs le style de Léautaud, ne cachait guère son éloignement pour ce rationalisme étroit. Il rapprochait même, en esquissant une excuse, mais enfin il rapprochait, avec citations à l'appui, Léautaud de Homais. Dans ses « entretiens » il faut bien avouer que Léautaud par moments a de nouveau fait songer à ce personnage et je crains qu'en ces instants beaucoup de gens se soient senti pour lui une admiration particulièrement vive, non pas parce qu'il joue très bien ce numéro Homais, mais parce que, non sans raison, ils découvraient en lui un héritier authentique de l'illustre pharmacien. L'antiféminisme agressif de Léautaud lui a certainement valu aussi une clientèle. Si notre pays s'enorgueillit de pouvoir présenter au monde une brillante lignée de troubadours, de chevaliers, de soupirants romantiques et de pousseurs de romances, il possède aussi un fort contingent de détracteurs de la femme (amants malheureux, braillards timides, ou maris trompés) ; ceux-là ont toujours cherché et toujours trouvé dans notre littérature la pitance qui leur convenait : depuis les fabliaux déjà cités jusqu'à Courteline en passant par Molière (le Molière de certaines farces), Dufrény, Chamfort, etc. A ceux-là, comme aux ennemis de la poésie ou de la nature, comme aux contempteurs de tout idéal et de tout grand sentiment, l'amer et bougonnant Léautaud, en relevant une tradition depuis quelque temps un peu négligée, a procuré vingt-deux heures de pure volupté.

Si Léautaud n'aime ni la vie ni ce qu'on peut parfois y trouver d'aimable il faut avouer qu'il a des excuses. Son existence telle qu'il l'a contée dans ses livres [1] puis re-contée à la radio, est faite pour inspirer de la pitié. Son père, Firmin Léautaud, acteur puis souffleur au Théâtre Français

1. Il n'est pas facile de se procurer les œuvres de Léautaud dispersées au Mercure, à la Cité des Livres, chez Gallimard, etc. Le *Théâtre de Maurice Boissard* (deux volumes) a été publié chez Gallimard. Les Éditions du Bélier ont fait paraître un excellent *Choix de Pages de Léautaud* préfacé par André Rouveyre.

était un bellâtre égoïste. Il cueillait dans les rues de Montmartre, pour sa consommation personnelle, une interminable série de femmes, mais il négligeait son fils qui ne portait que de vieilles hardes et mangeait rarement à sa faim. Jamais un mot de tendresse pour ce gamin qui, constamment rabroué, se cachait longuement sous la table pour retrouver le seul être qui lui témoignât de la gentillesse, le chien.

La mère de Léautaud avait quitté ce bizarre foyer quelques jours *(sic)* après la naissance du futur Maurice Boissard. Il y eut après cela chez Firmin un défilé de pseudo belles-mères trop occupées d'elles-mêmes pour accorder un seul regard à l'enfant. Une pourtant, soyons juste, s'occupa de lui, mais ce fut pour tenter de le débaucher. Cette éducation fut de bout en bout singulière : quand Firmin ne faisait pas l'amour à domicile il emmenait l'enfant chez ses maîtresses et le petit attendait, dans la pièce voisine, que ce fût fini.

Après lui avoir fait conter toutes ces bluettes montmartroises, Mallet a demandé à Léautaud s'il avait souffert de la désinvolture avec laquelle on l'avait traité. « — *Moi?* répondit notre Diogène, *je n'ai jamais souffert de rien du tout. — Même pas de la pauvreté? — Non je n'en ai jamais souffert. Ni à cette époque ni par la suite. Et pourtant j'ai vécu pendant huit ans avec une sorte de fromage qu'on appelle le Bondon, du pain, un verre d'eau et un peu de café. Non, je n'en ai jamais souffert.* » Bref, il s'est installé avec une sorte d'héroïsme dans l'insensibilité, une insensibilité dont il fait bénéficier autrui. Il professe que « *l'humanité entière pourrait disparaître. Ça me laisserait indifférent.* » Il ajoute qu'il a horreur de la bienfaisance et ne rend jamais service. Toutes déclarations ponctuées par de longs ricanements.

Il parle de ses parents avec férocité. Il soutiendrait il est vrai que ce n'est que franchise. Il s'est étendu sur les plus contestables exploits de son père en feignant de les trouver naturels et n'a pas épargné le souvenir de sa mère. Il affirme qu'elle était « cascadeuse », comme Firmin le souffleur, et, malgré les protestations scandalisées de Mallet, il a tenu à préciser qu'elle avait voulu être sa maîtresse ; oui, la maîtresse de son fils. Lui-même eût été enchanté de voir ce désir se réaliser. Un hasard l'empêcha. « *Mais vous n'avez jamais éprouvé l'impression d'un sentiment coupable? — Jamais. Et cependant il y avait* (dans notre dangereuse intimité) *quelque chose... — D'exceptionnel? — Non, de délicieux.* »

C'est bien possible, mais je crois surtout que Léautaud a depuis longtemps pris le parti de chercher à s'étonner lui-même, ravi d'étonner les autres du même coup. Meurtri par la vie il s'est réfugié dans la férocité et le cynisme. Poussé par Mallet, qui là y a mis un peu trop de complaisance (que voulez-vous? sa mission était de faire admirer sous tous ses aspects le fameux PERSONNAGE) il a dépeint paisiblement devant son million d'auditeurs les curieuses réactions qu'il avait éprouvées à la mort de son père. Obligé de se déranger pour aller voir le moribond : « *Mon Dieu qu'il meure*, soupirait-il, *et nous laisse en paix!* » Pourtant, quand il

fut près du lit, les grimaces de l'agonisant lui parurent intéressantes (il est un grand amateur de morts et court volontiers au domicile des décédés pour contempler leurs cadavres). Quelques jours après la disparition de son père, il écrivait, désinvolte, à Vallette (faisant allusion à la date de l'événement) : « *Quelle singulière idée, pour un mardi gras, de s'habiller en mort !* » On dira que Léautaud n'est pas seul à avoir des pensées aussi déplaisantes ; mais ceux qui les ont comme lui les taisent. Léautaud dit tout — et peut-être un peu plus encore. Est-ce une victoire ? Est-ce un mérite ?

Ce pénible tableau de l'agonie paternelle, Léautaud nous l'avait déjà offert dans *In Memorian*. Mais, aussi étrange que cela puisse paraître, il ne nous avait pas semblé si choquant. Avec leur joli mouvement XVIIIe siècle, ces pages avaient un petit air d'irréalité ; et puis les traits féroces se liaient à des tas de notations heureuses qui semblaient prolonger l'atmosphère de douce flânerie du *Petit Ami* (car, derrière le pessimiste bougon, on a vu parfois jadis un Léautaud dégustateur montrer le nez). Aussi finissait-on par se dire que ce devait être là l'effet d'un pari — ou une farce macabre. Au reste cette bizarre relation s'humanisait parfois et l'on y trouvait des lignes tout à fait émouvantes, où Léautaud avouait combien il avait souffert de la dureté de son père. « *Comme il m'avait peu aimé !* » Il se souvenait pourtant que dans ses premières années son père l'avait *câliné* et « *je défaillais presque en retrouvant cette sensation dans ma mémoire* ». De pareils propos — fort éloignés de l'insensibilité — on en glanerait bien d'autres, furtifs, honteux, mais également significatifs dans l'œuvre de Léautaud. Ils expliquent, en révélant des blessures anciennes, l'hostilité de Léautaud à l'égard du genre humain. Mais il les a oubliés aujourd'hui ; il tient beaucoup à avoir toujours été un homme de pierre.

A cette parfaite insensibilité il nous a donné lui-même des raisons de ne pas croire. En réalité, Léautaud est avant tout passionné. Il n'est pas indifférent à la mort, comme il le dit quelquefois ; je crains que ce ne soit pire : *il lui plaît* que les gens qu'il n'aime pas soient morts : qu'ils se nomment Barrès, Souday ou Firmin Léautaud, il semble alors qu'on l'entende soupirer avec satisfaction : « Il est plus petit mort que vivant. » C'est ainsi qu'il a presque inconsciemment, pour la galerie ou par autodéfense, travesti le sens de tous les épisodes de sa vie. Il déclare que le dénuement où il s'est parfois trouvé ne lui a été nullement pénible, mais il a écrit dans son *Journal* (ce qui paraît hélas beaucoup plus naturel) : « *Je fais chez moi des repas qui donnent envie de se pendre.* » Et songeant à cette enfance, à cette jeunesse, à cette vie dont il nous dit que les duretés ne l'ont jamais fait souffrir, il gémissait dans *Propos :* « *Mauvaise naissance, mauvaise famille, mauvaise enfance, mauvaises études, mauvaise jeunesse, mauvais emplois, mauvaise nourriture, mauvais vêtements, mauvais logement, mauvais bureau, mauvaises liaisons, mauvais amant, mauvaise santé, mauvaise fortune, mauvais talent, mauvais succès,*

mauvaise réputation, mauvais caractère, mauvais moral, mauvaise vieillesse... Je crois bien que me voilà peint au complet de ma naissance à aujourd'hui 23 *mars* 1931, *cinquante-neuf ans, deux mois et cinq jours. Peu à espérer que cela s'améliore.* » Ailleurs il écrivait, revenant à l'idée d'en finir, que *tout au réveil lui paraissait si horrible et si vain* que l'effort à faire pour se suicider eût été « bien petit ».

Pourtant si l'on passe en revue les diverses périodes de sa vie on serait porté à croire qu'au temps du *Petit Ami*, c'est-à-dire au moment où il fréquentait régulièrement les filles (dont il parle avec autant d'amitié que Jean de Tinan de ses complaisantes visiteuses, dans *Penses-tu réussir?*) puis lorsqu'il fut clerc d'avoué ou commis d'administrateur judiciaire, enfin et surtout au *Mercure de France* où de 1908 à 1941 il fut secrétaire et chroniqueur, Léautaud ne fut pas *matériellement* malheureux [1]. Gêné, oui, certes pas misérable. Mais ce stoïcien est loin d'être aussi indifférent aux petits (ou grands) plaisirs de la vie qu'il voudrait l'être. Dans *Marly le Roi*, démasquant les raisons de son pessimisme, il déclarait : « *Byron a vécu ! Je me dis cela dans la haine des vies médiocres, comme la mienne toute la première.* » Et dans ses chroniques dramatiques il exprime souvent ses regrets de n'être pas né au XVIIIe siècle : « *J'étais né pour y vivre... J'y rêve quelquefois... Les coulisses d'opéra n'auraient eu aucun secret pour moi... J'imagine cette tranquillité que j'aurais eue dans un cadre agréable, etc.* » Il faudrait reproduire tout entier quelqu'un de ces passages : leur premier mérite est d'être charmants, et ils nous contraignent de penser qu'il y a bien loin de ces nostalgies de vie luxueuse et libertine aux déclarations sur les inévitables horreurs de la vie, l'abjection de l'humanité. Décidément lorsqu'on rencontre un homme qui déclare condamner le monde pour des raisons hautement philosophiques il est sage de se méfier. Ce n'est pas de ses méditations abstraites qu'il nous entretient, mais de lui-même, de ses souvenirs, de ses malheurs.

C'est bien le cas lorsque Léautaud écrit dans *Amour* : « *Les hommes aiment, les femmes se laissent aimer.* » C'est le type même des propos qui prennent la forme de vérités universelles et sont simplement des confessions. Celui-ci doit se lire ainsi : « J'ai aimé, on ne m'a pas aimé. » D'où Léautaud a tiré que le sentiment n'existait pas et que le désir seul devait être pris en considération. Soixante-trois ans de méditation sur le sujet l'ont conduit à déclarer à la radio : « *Moi, la société d'une femme avec qui je ne fais pas l'amour... Ah ! non ! Elle peut rester chez elle* », ajoutant que lorsqu'elles ne restaient pas chez elles et venaient le trouver, il ne leur accordait qu'un amour purement physique. Tout ce qu'elles méritent d'ailleurs, expliquait-il, car l'espèce (non seulement les femmes qui ont approché Léautaud, mais aussi les autres) est « *frivole, volage, inconstante et intéressée* ». Quand on lit ces gentillesses, on trouve que Léautaud a

1. Quand on le renvoya, assez cavalièrement, du *Mercure*, il fut, par contre, tout près de la vraie misère ; il avait connu aussi des années de privations de treize à vingt ans.

eu bien raison de glisser jadis dans un recueil de pensées : « *Il faut diablement avoir aimé les femmes pour les détester* ». C'est d'ailleurs l'impression que laisse la lecture de ses œuvres : je me suis amusé à faire une liste de phrases où il apparaît que notre Diogène a, comme tout le monde, désiré être aimé — ou regretté de ne l'être pas. Ah! comme Jaloux avait raison de voir en lui « *un sensible blessé et un tendre refoulé.* »

Las de fréquenter des « idoles de son cœur » qui lui répétaient, comme celle qu'il a dépeinte dans *Passe-Temps* : « *Vous êtes méprisé... On vous déteste... Vous êtes un imbécile* », Léautaud n'ayant pas connu le bonheur en amour s'est réfugié dans l'amour des bêtes. Quand il écrivait ses chroniques dramatiques, il renonçait très volontiers à parler du théâtre pour décrire sa petite ménagerie. Il a eu (successivement!) trois cents chats, cent cinquante chiens, une oie, une chèvre, un âne. Tous ceux qui aiment les animaux reliront toujours avec plaisir les pages si intelligentes, si justes, si tendres (on peut ici employer l'adjectif sans hésiter) que Léautaud leur a consacrées. Ce seraient les meilleurs passages de ces mémoires qu'on composerait bien aisément en tirant des livres de Léautaud les pages si nombreuses où il parle de lui-même. Il y a un très joli *voyage autour de ma maison* qui s'organise dans tous les articles, livres et plaquettes de Léautaud. C'est là sans nul doute le meilleur de son œuvre. Et si l'on n'y trouve pas *the Angel in the House* chanté par Coventry Patmore, on y rencontre des Monkey, des Nana, des Fati, des Pitou, les uns miaulants, les autres aboyants, mais tous également prodigues en caresses et coups de langue affectueux. Parfois, l'*insensible* Léautaud songe avec tristesse au sort qui sera celui de ses bêtes après sa propre mort et souhaite qu'elles meurent toutes avant lui. Mouvement qui ne semble pas inspiré par l'exemple de Sardanapale faisant égorger ses femmes, mais par un altruisme sincère et précautionneux.

***

Ni à la radio, ni dans ses livres, Léautaud ne s'est abstenu, tout en prétendant ne point vouloir s'en mêler, de juger les affaires du monde. On lui doit même un petit programme de réformes économiques tout à fait saugrenu. Mais ce n'était qu'un accident : quand il s'engage dans ce genre de propos, c'est plutôt pour condamner les guerres et célébrer les objecteurs de conscience. A l'origine de ces déclarations, il y a une aversion pour la cruauté qui lui fait honneur — elle l'a porté à parler très librement des « *horreurs de la Libération* » — mais enfin lorsqu'il vaticine sur la vie publique et ses accidents, Léautaud oublie régulièrement que l'homme ne vit pas *seul*. Toutes les déclarations qu'il a faites impliquent qu'il n'existe pas de société et que l'humanité s'est égaillée dans des ermitages séparés les uns des autres par quelques lieues. Pendant les toutes dernières années de sa vie, Tolstoï était tombé dans le même travers. Il conduit très naturellement à édifier des théories déraisonnables.

Le plus curieux est que le chapitre « Léautaud critique littéraire » — il n'a guère cessé de réfléchir à la littérature, de juger les écrivains et d'imprimer ses jugements — on ne se sent pas grande envie de l'aborder. C'est un peu la faute de notre ermite ; il n'a jamais parlé des écrivains qu'avec l'espoir (jamais déçu) qu'ils lui fourniraient une occasion de parler de lui-même. Même lorsqu'il traite des auteurs qu'il aime : Molière, Shakespeare, Beaumarchais, on a le sentiment qu'il s'empare d'eux pour se justifier. D'ailleurs il ne s'attarde guère à commenter les vertus de ce petit groupe et de cette réserve il a donné l'explication : « *On a plus envie d'écrire sur ce qu'on n'aime pas que sur ce qu'on aime. Voyons ! Une chose qui vous plaît, vous avez tout de suite fini. Tandis qu'une chose que vous trouvez mauvaise, n'est-ce pas, c'est très agréable de montrer en quoi elle l'est.* » Ces phrases-là on devrait les recopier dans toutes les études sur les misanthropes. Elles les peignent sans fard. Elles traduisent en tout cas une des tendances les plus profondes de Léautaud. La plupart des lecteurs de Molière voient en Alceste l'homme amer et triste qui condamne les autres hommes. Léautaud a d'autres idées sur le sujet. Il pense au *plaisir* qu'Alceste éprouve à les condamner. Oui, au plaisir ! Quel dommage que Léautaud n'ait pas écrit franchement deux essais sur ces thèmes : « Du bonheur d'être misanthrope. De la volupté d'accabler autrui. » Quelles pages pénétrantes il aurait pu nous proposer ! Mais s'il n'a pas exposé la théorie, il ne s'est jamais abstenu de la pratique. Il ne juge pas, il fusille. « *L'odieux Corneille... Hugo, un monument d'ânerie... La tragédie française, une farce.* » Et Racine, un raseur : il lui faut dix vers pour exprimer une idée qui pourrait tenir en dix mots. La poésie, une « *niaiserie* ». Comment peut-on s'amuser à « *écrire ainsi des choses bien mesurées, finissant sur des syllabes du même son ?* » Si *Fanny* de Feydeau est une grande œuvre (!!), *Madame Bovary* ne mérite que le mépris.

Avec cela — ou à cause de cela ? — les chroniques de Boissard ne sont pas du tout ennuyeuses ; elles ont la vie des textes écrits *ab irato*. Jamais rien de laborieux dans ces pages, ni d'hésitant, ni de plat ; aucun de ces tâtonnements à quoi condamne l'impartialité. Quand il en est à un de ces moments où le critique en lui oscille entre deux impressions de sens contraire, hop ! Léautaud prestement saute d'un côté : timide dans la vie, peut-être même un peu peureux, redoutant jusqu'aux voyages qu'il feint de ne pas aimer, Léautaud a des intrépidités de chef de bande quand il s'agit de lancer des jugements littéraires. Pas d'hésitation ; l'amusant c'est de faire un pari et de s'engager, de foncer à droite ou à gauche. Et aucune importance si l'on n'a pas pris le bon chemin. Après avoir dit et redit que Racine est fastidieux, on en est quitte pour concéder ailleurs qu'il est une des plus solides gloires de notre littérature. Léautaud ne craint pas les contradictions et ne s'attarde jamais sur les considérations critiques. Il préfère parler d'autre chose et revenir au récit de ses promenades paresseuses ou aux mœurs de ses chats.

L'explication de cette attitude il faut la chercher, je crois, dans cette crainte que Léautaud a toujours éprouvée de s'ennuyer et d'ennuyer. Ce solitaire n'aime qu'à moitié la solitude et c'est faute de mieux qu'il s'est entouré d'une ménagerie. S'il écrit il faut qu'il évoque sa vie ou qu'il tire sur autrui. Il loge ainsi dans le travail les seules occupations qu'il aime. S'il pense au théâtre, c'est pour dire que seul vaut celui qui fait rire. En société, il veut surprendre et conquérir par l'outrance et le paradoxe. Il lui plaît d'avouer des pensées scandaleuses. Le cynisme lui paraît le plus utile des jeux de société et sans doute n'est-il pas étranger en effet aux succès que Léautaud obtient infailliblement lorsqu'il est chez des amis : il amuse toujours, il le dit, il en est fier.

Quoi qu'il en pense, il doit quelque chose à Firmin Léautaud. Comme lui, il adore être en scène et n'ayant pas de théâtre à sa disposition, il dresse partout des tréteaux : dans ses livres, ses articles, dans toutes les maisons où il pénètre il ne manque pas une occasion de faire un numéro. Parle-t-on de Hugo, Léautaud songe que Hugo a écrit « *une marmite infâme* ». A quoi bon chercher davantage ? Avec cet adjectif-là il tient son couplet : Hugo est un sot. Voilà qui frappe, qui fait balle, qui fait recette. Ainsi du reste.

Il serait excessif, sans doute, d'avancer que tous ses jugements procèdent d'un pareil mouvement. Ce qu'il dit aimer il l'aime vraiment et il a eu de justes sévérités. Mais le plus souvent le besoin de tenir son public, ne fût-il composé que d'un petit groupe de lecteurs, l'a conduit à forcer ses effets, à grossir prodigieusement le trait.

Toute sa vie, Léautaud a pensé au plaisir qu'il éprouverait s'il montait sur une vraie scène. Il l'a écrit maintes fois dans ses chroniques. « *Arrêtez*, voulait-il dire aux acteurs. *Faites-moi une place parmi vous. Donnez-moi un rôle. Je puis faire rire ou pleurer.* » Les prières de ce genre, il sait les développer avec éloquence et je ne cite ici que les premières lignes de l'une d'entre elles. Jusqu'à l'an dernier, ces souhaits étaient restés vains. Enfin, le grand jour est venu. On l'a conduit à la radio. Comme il a dû frémir en approchant du studio ! Le public ! Le grand public enfin ! Quelles délices ! Mais plutôt mourir que l'avouer. Et à la fin du vingt-deuxième entretien, comme Mallet lui faisait remarquer qu'il était maintenant connu de tout le monde : « *Tout ça, au fond, c'est une forme de cabotinage* », fut sa seule réponse. Il faudrait être naïf pour penser qu'il le déplorait. Il constatait. Sans déplaisir on peut le croire. Et, ce jour-là, quand il a regagné sa *ménagerie*, tandis qu'il songeait, dans le petit Arpajonais, aux heures passées devant cet auditoire immense, comme son cœur a dû battre ! De joie ! Et pour une fois le bonheur de ce misanthrope se confondait avec celui d'autrui : ne venait-il pas d'offrir à son siècle, poli par de longues années d'exercice, le spectacle de cet être, entre tous distrayant, qui, faute de silence et d'espace, n'apparaît presque plus jamais dans nos sociétés bousculées : le parfait original ?

STENDHALISME DE JEAN GIONO

Les premiers romans de Jean Giono composent une épopée panthéiste de la Haute-Provence. Les montagnes, les nuages y vivent d'une vie puissante ; les glaciers, les torrents sont des personnages mythologiques que les hommes doivent combattre ou se concilier. Qui ne se souvient de la tentaculaire marée de boue traversant *Batailles dans la Montagne* [1], des géorgiques de *Regain* [2] avec leurs demi-dieux en serpillières, du fleuve de moutons du *Grand Troupeau* faisant dévaler dans la plaine la force sauvage de la montagne ? Ces tableaux étonnants étaient traités avec un infaillible sens poétique, mais le style, riche d'images saisissantes et de grands souvenirs bibliques, était parfois un peu piétinant et d'un lyrisme qui séduisait et déconcertait à la fois.

Depuis quelques années, cette langue s'est épurée et l'inspiration de Giono s'est resserrée sur l'homme. Les héros de ses premiers romans étaient engagés à mi-corps dans la terre ; ceux de ses dernières œuvres sont *libres* et tendent à rassembler en eux les forces que l'auteur nous avait jusqu'alors montrées éparses dans la nature. Pourtant dans *le Moulin de Pologne*, publié ici même l'an dernier, les protagonistes étaient encore soumis aux pressions du dehors : société, opinion. Et de cette opposition entre leur dynamisme et les puissances extérieures comme de leur goût pour les pensées nobles ou les grands destins, se dégageaient des effets qui faisaient songer à Barbey d'Aurevilly. Mais dans le dernier roman que Giono vient de faire paraître, *le Hussard sur le Toit* (Gallimard), un des plus beaux livres qu'il ait écrits, le héros domine tous ceux qui l'entourent et son élan, sa jeunesse, son ardeur se communiquent à tout le récit, où l'on découvre avec émerveillement le mouvement, l'impétuosité de Stendhal.

Le miracle de ce livre c'est qu'il puisse nous donner cette impression vivifiante, alors qu'il décrit, sans cacher les plus affreux détails, une épidémie de choléra qui dévasta la Haute-Provence en 1838. Mais la jeunesse et le joyeux courage du colonel Angelo Pardi éclairent ces lugubres scènes. Il a beaucoup du Fabrice de *la Chartreuse* (y compris la religion de l'honneur) ce jeune carbonaro qui s'est réfugié en France à la suite d'un duel malheureux. Il appartient à une des meilleures familles d'Italie, et sa mère, autre personnage de Stendhal, lui écrit des lettres délicieusement extravagantes : « *J'ai peur que tu ne fasses pas de folies... Tu peux être tout ce que tu veux et fou. Mais il faut être fou en surplus, mon enfant.* » Angelo n'a pas besoin de ces conseils, mais sa folie est une folie de courage et il fait de l'héroïsme comme on respire.

Il traverse la Provence pour regagner l'Italie quand il affronte pour la première fois le fléau. L'évocation de son entrée dans un petit village désert et empuanti au-dessus duquel tourbillonne une nuée d'oiseaux

1. Publié dans *la Revue de Paris* en juillet-septembre 1937.
2. Publié dans *la Revue de Paris* en octobre-novembre 1930.

est hallucinante : tous les habitants sont morts du choléra et les oiseaux, y compris les plus petits et les plus poétiques, se régalent des cadavres. Dans cette sentine qu'enveloppe une chaleur torride, Angelo rencontre un jeune médecin français qui se consacre avec le dévouement d'un saint à soigner les cholériques. Giono a tracé de ce personnage et des journées que son héros passe auprès de lui des tableaux inoubliables. Mais l'intrépide médecin, frappé par le mal, meurt bientôt entre les bras d'Angelo.

Survient à ce moment un groupe de soldats commandé par un absurde capitaine qui traite Angelo grossièrement et veut le transformer en fossoyeur. Combat au sabre, fusillade, notre Piémontais doit fuir. Toute la contrée est en état de siège. Les cadavres souillés interdisent l'entrée des hameaux et les villages sont gardés par des soldats chargés d'enfermer dans des lazarets improvisés tous les voyageurs. Angelo n'est pas homme à accepter ces mesures et tantôt on le voit ferrailler avec des cavaliers — exercice qui l'enchante — tantôt se consacrer au service des malades et des mourants.

A Sisteron, on le prend pour un empoisonneur de sources — et une foule hystérique se lance à sa poursuite ; pour se sauver, il se réfugie sur un toit et doit y demeurer plusieurs jours. La faim le pousse enfin à l'intérieur d'une maison qu'entoure un cordon de cadavres ; il y rencontre une charmante jeune femme qui, quelques jours plus tard, entreprendra de traverser la Provence avec lui pour retrouver sa famille. Cette expédition au travers d'horribles charniers s'agrémente de combats soutenus tantôt contre des gendarmes, tantôt contre des brigands ; faits prisonniers pendant quelques jours, les deux jeunes gens réussissent à s'évader et poursuivent leur anabase dont le récit a le *tempo* d'un roman picaresque. Giono n'a pas voulu qu'Angelo et Pauline s'offrent la diversion de déclarations d'amour, mais il a laissé passer entre ces deux charmants compagnons de misère de muettes manifestations d'estime puis de tendresse. Dans les dernières pages du livre, Pauline de Théus est atteinte par le choléra sur le bord de la route. Angelo lutte toute la nuit pour la sauver. A l'aurore, elle est hors de danger. Cet épisode est conté avec une mesure, une sobriété saisissantes.

Pauline ramenée au château paternel, Angelo reprend la route d'Italie ; on ne sait ni s'il reverra la jeune femme, ni ce qu'il adviendra de lui. Ce livre n'est que le début d'une grande œuvre en plusieurs tomes. Nous devrons attendre pour connaître le destin de l'impétueux colonel.

Ah! voilà les romans comme je les aime. Ils ne développent pas de thèses, ils ne discutent ni le problème du Destin, ni celui de la Liberté, mais sont riches comme la vie et apportent ses leçons qui sont impérieuses et complexes. Somme toute montrer que par l'abnégation et le courage on peut sauvegarder le goût du *bonheur* au milieu des pires désastres, me paraît plus utile que l'entreprise des romanciers-philosophes qui cherchent à tirer de circonstances analogues des conclusions contraires. Vivent les esprits stendhaliens! Ils rendent la vie possible.

JACQUES PERRET CHEZ LES ZIGOTOS

— Les combats dans le maquis auxquels Jacques Perret a pris part, après s'être évadé du camp de prisonniers qu'il a décrit avec tant d'humour dans *le Caporal Epinglé* revivent dans son nouveau livre — un charmant livre et émouvant aussi — *Bande à Part* (Gallimard). Comme Angelo Pardi, Perret est de ceux qui ne se laissent pas dominer par les événements. Mais il est moins *italien* que le héros de Giono et prend la mesure des faits avec ironie. On le voit bien dès le début de *Bande à Part :* « *La première image qui me vient régulièrement à l'esprit quand j'évoque le maquis, c'est une chambre paysanne et ensoleillée avec un lit tout propre où j'attends mon petit déjeuner.* » Jolie chambre, en effet, où il rangeait très proprement ses grenades dans la table de nuit en attendant d'aller rejoindre pour quelque aventure incertaine les camarades installés dans les maisons voisines.

A première vue, cette désinvolture ne « fait pas sérieux » et il faut croire que notre romancier et ses compagnons, dans les coins perdus du Dauphiné, avaient frappé les habitants par leur air un peu farce car on les appelait les *zigotos*. Il y avait parmi eux ce Ramos que Perret a déjà décrit dans *la Revue de Paris*, un Espagnol, terrassier de son métier, homme maigre au visage déçu, qui parlait intarissablement, transformait la vie en une série de récits épiques et pratiquait *les veillées d'armes du style Malplaquet ;* il y avait des Africains ; il y avait Augustin qui représentait si bien « *la paysannerie insurrectionnelle* », il y avait Poussineau avec son calme d'infusoire, Arthus et son inaltérable politesse, d'autres encore. — Oh! pas très nombreux au reste : le groupe représentait une force modeste.

Quand les Allemands se replièrent, les Zigotos s'employèrent à les harceler. Il y eut de la casse de part et d'autre. Perret parle de ces rencontres très simplement : il les minimiserait plutôt. Mais il estime ses *copains* et les peint comme il les a vus, ronchonneurs, soiffards, indépendants, courageux et rigoleurs. Ramos, lors du dernier engagement, se fit abattre avec beaucoup d'élégance — il ne fut pas le seul. La toile de fond de cette Iliade montagnarde, ce sont les pensées de Jacques Perret combattant et tous les liens cocasses qu'il noue entre les actions auxquelles il prend part et ses souvenirs de Jugurtha, de Marathon, du théâtre Mogador et du Petit-Montrouge. Souvenirs de lecture, souvenirs d'enfance : certes, le père de *la Bête Mahousse* devait être le seul à se demander si, installé en guetteur dans quelque champ de maïs, au bord des routes, il jouait au *Biturige embusqué* ou à l'*Éduen harceleur d'invasions barbares*. Mais ses compagnons, s'ils avaient la mémoire moins bien meublée, étaient presque aussi civilisés que lui. On n'abattait pas les traînards solitaires dans ce petit groupe et l'on n'y « *savait rien des saloperies qui se perpétraient sous le couvert de la bonne cause* ». D'un mot, Perret juge le comportement tout de « *mansuétude et d'inintelligence*

politique » de ses compagnons d'armes. « *Nous avions la prétention d'être un maquis COURTOIS.* » Puisque guerres il y a, on aime qu'elles soient faites par des hommes semblables à Jacques Perret. Avec eux on dirait qu'elles s'humanisent.

GRAHAM GREENE — LIONEL TRILLING

— Comme plusieurs autres romans de Graham Greene, *la Fin d'une Liaison* (Robert Laffont) est à la fois un roman policier et un roman de la grâce. Sarah, femme de Henry Miles, ayant cru que son amant, Bendrix, allait mourir au cours d'un bombardement, a juré de ne plus jamais le revoir s'il était sauvé. Il est sauvé et, quoique Sarah ne croie pas en Dieu, elle tient son serment. Après deux ans de séparation et de souffrance, Bendrix, qui ne comprend rien à l'attitude de la jeune femme et croit qu'elle a pris un autre amant, décide de la faire suivre. L'enquête révèle qu'elle se rend assez souvent chez un singulier personnage qui fait des discours en plein vent contre la religion. En réalité Sarah n'a pour lui que de l'amitié, mais Bendrix croit avoir affaire à une grande passion et dans sa rage il révèle à Miles qu'il a été l'amant de sa femme. Cette bizarre déclaration ne suscite d'ailleurs pas de drame et est accueillie avec une résignation triste.

Pendant les mois qui suivent, Bendrix comprend qu'il s'est trompé, et de plus en plus épris de Sarah il la harcèle pour qu'elle quitte son mari et vienne vivre avec lui. Sarah est plusieurs fois sur le point de céder. Elle n'a jamais cessé en effet d'aimer Bendrix, mais Dieu qu'elle n'avait invoqué d'abord que par une sorte de pari est devenu pour elle une réalité toute puissante, et la religion l'emportant sur l'amour elle vient de renoncer à jamais à Bendrix lorsqu'elle meurt à la suite d'une rapide maladie. L'auteur laisse entendre qu'après sa mort, Sarah accomplit plusieurs miracles.

Le lecteur prend connaissance d'une grande partie de ces faits grâce à l'enquête du détective privé employé par Bendrix. Ce détective est un pittoresque personnage, flanqué d'un petit garçon impayable ; G. Greene le décrit avec un humour triste qui représente à mes yeux l'élément le plus attrayant du livre. Quant à l'évolution psychologique de Sarah, elle nous est révélée par un journal intime volé par le policier. Le procédé est bien facile et l'on a du mal à croire que Sarah ait réellement décrit dans un journal qu'elle laisse traîner partout exactement tous les événements et pensées que nous avons besoin de connaître pour suivre son aventure. Cette « ficelle » ne contribue pas peu à nous mettre en défiance à l'égard d'un livre où toutes les observations de détail sont d'une grande vérité et maints épisodes essentiels peu vraisemblables. Plusieurs tournants du drame sont déterminés par la méchanceté jalouse de Bendrix qui ne recule pas devant les pires mufleries. Or, ce que nous savons de ce personnage ne nous fait sentir en lui ni méchanceté, ni muflerie. Ce qui est

plus grave encore, je n'ai pas réussi à admettre la foi de Sarah. On dira que la grâce n'a pas à être démontrée. Dieu s'est emparé de cette femme, nous n'avons qu'à l'admettre. Soit. Il est des écrivains pourtant qui ont réussi à rendre sensibles ces grands mouvements d'âme. Ici la grâce m'a semblé être une sorte d'ingrédient utile au romancier et je suis resté hésitant devant ce livre où un écrivain puissant, qui a le sens de la vie, a déterminé des êtres auxquels nous croyons à accomplir, pour nous édifier, des actions auxquelles nous ne croyons pas.

— On sera peut-être un peu déçu aussi en lisant *le Responsable* (Plon), le roman de Lionel Trilling, écrivain américain, de qui *la Revue de Paris* avait publié en novembre 1946 une nouvelle remarquable, *De ce Temps, de ce Lieu*. Il faut convenir pourtant qu'il y a dans ce roman de curieux dialogues entre intellectuels plus ou moins tentés par le communisme. La position d'un certain Maxim qui a été au-delà du marxisme moscoutaire et ne voit en lui qu'une étape dans la marche vers un nouveau spiritualisme retient particulièrement l'attention. On aimerait savoir si cette curieuse doctrine trouve beaucoup d'adhérents outre-Atlantique.

Le plus embarrassant est que ces âpres disputeurs sont engagés dans diverses aventures amoureuses auxquelles on a quelque peine à s'intéresser. Elles ne sont peut-être placées là, du reste, que pour permettre d'engager à leur propos un trop long débat sur la responsabilité humaine.

Ce roman nous fait connaître un aspect de la littérature américaine avec lequel nous ne sommes pas familiarisés : le roman politico-philosophique ; dommage que cette œuvre intelligente reste si résolument éloignée de la vie.

ENTRE COUR ET JARDIN

La collection *Masques et Visages* (Calmann-Lévy) dirigée par Roger Gaillard est consacrée à la vie et l'art des acteurs. D'Albert Dubeux le volume que l'on choisit d'abord, puisqu'il est consacré au plus grand acteur français, *Pierre Fresnay*. Pour Fresnay, l'acteur doit être *double* et tout à la fois *éprouver* et *contrôler son jeu par la raison*. Cette conception est intermédiaire entre celle du *Paradoxe* (pour Diderot le bon acteur reste froid, raisonnable) et l'opinion courante. Fresnay lui-même a écrit dans certains articles que l'art de l'acteur qui avait été jadis d'*interprétation* était devenu de *reproduction*. Réjane et Féraudy ont été les initiateurs de cette ère de sincérité. Avant de jouer *Marius*, Fresnay a été quelque temps à Marseille pour regarder vivre les gens du port. Mais ce n'est là qu'un aspect de son travail. J'ajouterai que lorsqu'on a entendu Fresnay, metteur en scène, expliquer leur rôle à des acteurs, on sait qu'il repense tous les personnages : il est eux et en même temps s'observe et se juge. A ce niveau le métier d'acteur se rapproche beaucoup de celui d'auteur. En jouant Saint Vincent de Paul, Fresnay a presque écrit une vie du saint. Et peut-être n'a-t-il jamais été si près de lui-même. Car en Fresnay il est un esprit religieux qui condamne le théâtre. Ne serait-ce pas là

l'origine de la préférence qu'il manifeste depuis quelque temps pour les rôles de composition? Ils lui permettent de ne pas se livrer. Pour situer ce grand artiste il faudrait, je crois, non seulement tenir compte de ses idées sur l'art dramatique et de ses intuitions, mais aussi de tout un système compliqué de défenses et de pudeurs. Le jeu d'un acteur est aussi révélateur que les lignes de la main. On devrait pouvoir faire son portrait quand on l'a vu en scène. Celui de Fresnay laisserait paraître de rares qualités morales, une grande énergie tempérée par des scrupules et cette grande faiblesse que peut être parfois la bonté.

— Ce qui m'a frappé le plus dans le livre consacré à *Jean Marais* par Cocteau, ce sont ces lignes écrites par Marais lui-même : « *Je suis cabot, quoi que Cocteau en pense, puisqu'il me reproche de ne pas l'être. Si j'escamote certaines de mes sorties, c'est encore du cabotinage.* » Quant à Cocteau, il étonnera toujours par ses constructions. « *La fantaisie est détestable,* écrit-il dans ce livre. *Elle ne relève pas de cette chimie sans analyse possible et qui fait que l'impureté totale peut être une pureté, tellement la pureté doit être une matière et non la forme que cette matière affecte* (?)». Si Marais habite sur une péniche, c'est qu'il est logique ; aucune fantaisie dans ce choix : « *Cet homme environné d'yeux cherche tous les moyens d'être invisible.* » Et Cocteau « *aime en Marais que la fantaisie lui demeure ainsi étrangère* ». Voilà de bien vaines subtilités pour masquer la raison d'une initiative dont Marais lui-même nous a bonnement donné la raison.

— Dans la même série deux excellents volumes, l'un de Robert Kemp, l'autre de Pierre Descaves, consacrés respectivement à *Edwige Feuillère* et *Gaby Morlay*. En contant la carrière de ces deux belles actrices, en étudiant les rôles où elles ont excellé, les deux critiques ont affirmé une fois de plus leur connaissance profonde du théâtre. De Paul Guth enfin une amusante biographie de *Michel Simon* qui eut toujours une vie pittoresque.

— Sans doute Thierry Maulnier aura-t-il l'occasion de parler bientôt de la nouvelle pièce de Montherlant : *la Ville dont le Prince est un Enfant* ; aujourd'hui elle n'est pas encore jouée et, pour la connaître, il faut lire le texte que vient de publier Gallimard. Cette « *tragédie de palais* » est une tragédie de collège catholique, tout animée d'un corydonisme qui, on veut le croire, n'aspire qu'à rester chaste. L'abbé de Pradts (trente-cinq ans), préfet de la division des moyens, brûle pour le petit Serge Sandrier (quatorze ans) d'une flamme racinienne. Ce gamin n'est pas moins apprécié par un élève de philosophie (dix-sept ans), André Sevrais. Pradts dévoré par la jalousie, tend un piège qui doit lui permettre de chasser Sevrais. Il y réussit et son bonheur serait sans mélange si le Supérieur du Collège comprenant que l'attachement de Pradts pour l'*enfant* est « *de ceux où Dieu n'est pas* » ne mettait également à la porte le jeune Serge. Cette décision accable l'abbé qui est ployé de douleur tandis que le Supérieur lui dit : « *Vous retrouverez un jour Serge Sandrier* » (?) et que le rideau tombe.

Cette œuvre, de lignes très simples, très pures, d'une forme très belle est qualifiée par Montherlant de « *tragédie du sacrifice* » et il exprime le vœu dans sa préface de voir le lecteur éprouver de la sympathie et non de l'aversion pour cette « *cellule du monde catholique* ». « *Il y a de la grâce*, dit-il encore, *chez André Sevrais..., dans le petit Serge Sandrier... Il y a grâce aussi chez l'abbé de Pradts, une sombre grâce.* » Cela doit s'expliquer par cette autre proposition : « Partout *où il y a élévation, il y a de la grâce.* » Je ne suis pas théologien, mais « *l'élévation* » de l'abbé de Pradts me paraît douteuse, à moins qu'on ne soit décidé à dire aussi que partout où il y a amour il y a élévation. Il est évident que Montherlant aime avant tout le climat pathétique. Il l'aime et lui attribue une vertu morale. Les paroles que prononce l'abbé de Pradts il les approuve : « *Notre but est de donner des sentiments délicats à des jeunes gens de l'enseignement secondaire. Cela ne va pas sans d'assez nobles conflits qui sont, tout compte fait, ce qu'il y a de plus important dans la maison... Même ce qui chez nous peut sembler être sur un plan assez bas est encore mille fois au-dessus de ce qui se passe au dehors.* »

Ces déclarations me paraissent, dans la bouche de cet abbé qui favorise les amitiés particulières, sauf quand elles agitent sa jalousie, et préside aux destins d'un collège rempli de « *gosses à la mode* », simplement monstrueuses. Et peut-être révélatrices de certaines préférences de Montherlant : il aime ces atmosphères closes où l'on fait bouillir les grands sentiments qui ne trouvent pas leur application. Il aime que l'esprit s'échauffe quand les bras ne peuvent se refermer. Il aime les vœux des samouraï et les serments des chevaliers plus encore que leurs exploits. Il aime le torero au moment où il entre dans l'arène. C'est quand elle est contrainte à rester abstraite que la passion le saisit d'admiration. Il célèbre la guerre en temps de paix [1], et de l'amour, il aime tout sauf les amoureux. Son grand talent est décidément au service d'une conception bien singulière du pathétique humain : l'émotion et le sublime de l'amour conçus sans véritable amour. Ces singularités nous gênent pour apprécier comme il faudrait cette nouvelle pièce. Dans son beau livre sur le théâtre (*Notes de théâtre ;* Lardanchet), madame Dussane dit à propos du *Maître de Santiago : « Admirable pièce si nous la prenons comme le portrait d'un caractère et non comme l'exaltation d'un héros vrai.* » Cette observation pénétrante est en partie valable pour la *Ville*. Malheureusement, cette fois-ci, Montherlant ne nous laisse guère libres d'éclairer le drame à notre gré. Il admire l'abbé de Pradts et voudrait que nous l'aimions. C'est difficile. C'est tellement difficile que notre jugement sur la pièce en subit le contrecoup.

MARCEL THIÉBAUT

1. Voir *L'Equinoxe de Septembre.*

LE MOIS A PARIS

Politique intérieure. — Force est, hélas! de convenir que le régime parlementaire donne en France des signes de décomposition.

Incapacité de constituer une majorité stable, ajournements indéfinis des plus urgentes questions, priorité accordée au futile sur le sérieux, subordination de l'intérêt général à l'intérêt des partis et des groupements électoraux, impossibilité pour le gouvernement de trouver le temps de gouverner, disparition du sens des réalités : autant de caractéristiques de la vie politique française qui consternent, à l'étranger, nos plus sûrs amis.

La faute n'en incombe pas aux seuls parlementaires : pris individuellement beaucoup d'entre eux ne sont dépourvus ni de lucidité, ni de bonne volonté, ni même de compétence. (Témoin entre autres M. Mendès-France.) Mais que peuvent-ils faire? La Constitution de 1946 organise systématiquement la paralysie. La féodalité des partis et des syndicats est construite de telle manière que le souci des clientèles doit forcément, aux yeux des élus, passer avant le souci du pays. Enfin — et peut-être surtout — un trop grand nombre de Français sont devenus, directement ou indirectement, des prébendiers qui ne songent qu'à conserver, voire à accroître leurs prébendes sans tenir compte de l'appauvrissement de la nation.

Ajoutons à cela que les deux principaux groupes de l'Assemblée nationale — le groupe R.P.F. et le groupe communiste — sont des groupes d'opposition, non d'opposition *à l'intérieur* du régime, mais d'opposition *au* régime. D'où chez eux une attitude purement négative et, disons-le, destructrice.

Ces constatations illustrent la dernière crise ministérielle.

Le Cabinet Pleven n'était ni meilleur ni pire qu'aucun de ceux qui, dans la conjoncture politique actuelle, pourraient être pratiquement constitués. Il avait le mérite d'exister et d'avoir eu le temps d'aborder un certain nombre de graves problèmes dont la solution, qui doit être trouvée à bref délai, conditionnera sans doute pour longtemps le destin de la France : problème de l'équilibre budgétaire, problème monétaire, problème de l'armée européenne, problème des relations franco-allemandes, problèmes de l'Indochine et de l'Afrique du Nord.

Ce cabinet a été renversé, le 7 janvier, à la forte majorité de 341 voix contre 243. Il avait, à propos du budget, posé la question de confiance sur l'adoption du principe des « lois-cadres », ces décrets-lois édulcorés qui eussent permis de réaliser certaines économies dans la gestion de la S.N.C.F. et dans celle de la Sécurité Sociale.

La majorité a été essentiellement constituée, en outre des R.P.F. et des communistes, opposants de principe, par les socialistes. Ceux-ci sont en effet devenus, dans leur ensemble, moins les représentants de la classe ouvrière que ceux des « petites parties prenantes » au budget (budget de l'État, budget des entreprises nationalisées, budget de la Sécurité Sociale). C'est dire qu'en fait ils sont *contre* toute économie sérieuse et, par voie de conséquence, *pour* l'inflation. (L'échelle mobile, s'ils parviennent à la faire adopter, rendra d'ailleurs leur clientèle indifférente à l'inflation.)

Une fois taillé, il s'est agi de recoudre. Alors a commencé, pour reprendre la terminologie à la mode, la série des « tentatives de levées d'hypothèques » et de « tours de piste ».

Pour lever l'hypothèque socialiste, M. Auriol a fait appeler d'abord M. Pineau, un des *leaders* S.F.I.O. Sans même commencer à tourner autour de la piste, M. Pineau s'est récusé et s'est embarqué à destination de l'Indochine.

On a ensuite essayé de lever l'hypothèque gaulliste. M. Soustelle, R.P.F., a été mandé à l'Élysée. Après avoir confabulé avec le général — mais non avec le Comité directeur du parti — il a répondu que le R.P.F. ne pouvait rien faire avant qu'une autre question n'ait été résolue : celle de savoir si la majorité issue des « apparentements » existait, oui ou non, encore. Ingénieuse défaite qui mit fin à certains espoirs prématurément conçus.

M. Auriol se rabattit alors successivement sur deux des chefs de la majorité : M. Paul Reynaud, indépendant, et M. Bidault, M.R.P. Deux vagues tours de piste ; deux refus.

Restait le troisième des grands groupes de la majorité : le groupe radical. Encore que ce groupe (à l'exclusion du petit clan Daladier) ait, à l'occasion du scrutin sur la confiance, voté pour le Ministère Pleven, on le savait désireux de reconquérir la présidence du Conseil et, dès avant l'ouverture de la crise, M. Queuille était considéré comme un « suprême

espoir ». Seul, estimaient ses amis, ce Valoisien éminent pourrait peut-être induire les socialistes à participer au gouvernement.

Mais les « tours de piste » ayant été plus brefs qu'il n'avait été prévu et les « hypothèques » se trouvant fort insuffisamment levées, M. Queuille ne montra aucun empressement et c'est vers un autre radical de distinction, M. Edgar Faure, que le président de la République se tourna.

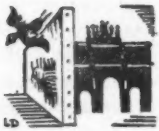
Bien que jeune encore M. Edgar Faure a déjà occupé des postes considérables et il est sympathique. Sa tentative fut plus sérieuse que les précédentes. Manœuvrant adroitement, ménageant les uns et les autres, ne s'engageant à fond sur rien, M. Edgar Faure sollicita l'« investiture » de l'Assemblée et l'obtint à une forte majorité. Restait à constituer un ministère : le nouveau président du Conseil l'eût voulu étroit : il dut finir par en faire un de 40 membres, 6 de plus que le précédent, auquel, d'ailleurs, il ressemble fort mais avec une prépondérance radicale plus marquée.

Bien que ce gouvernement ait, le 22 janvier, obtenu, à propos des affaires tunisiennes, 396 voix contre 220, beaucoup le considèrent comme de simple « transition ».

Mais transition vers quoi? Nul n'en sait rien. Tout ce qu'on peut affirmer c'est qu'au sein de l'étroite majorité qui pourra provisoirement se constituer, la tendance socialiste et la tendance modérée ne tarderont pas à se heurter : « Le moins possible d'économies », diront (ou au moins penseront) les socialistes. « Le moins possible d'impôts nouveaux », répliqueront les modérés. Comment en sortir autrement qu'à l'aide de la planche à billets?

Cependant le déficit des services publics va croissant, cependant nos enfants continuent à se faire tuer en Indochine, cependant l'Afrique du Nord s'agite, cependant la Conférence de Lisbonne ne pourra plus être indéfiniment ajournée, cependant le « semi-isolationisme » de M. Taft fait des progrès aux États-Unis... Mais périsse la France plutôt qu'un principe — ou qu'une politique de facilité!

JACQUES CHASTENET,
de l'Institut.



Les Arts. — Retour à l'Individuel. — Plus nous avançons dans le XIXe siècle, plus les beaux portraits — je veux dire ceux qui satisfont à des exigences contradictoires, respectant à la fois l'observation et le style, accordant leur importance au détail caractéristique sans tomber dans la dispersion — deviennent rares. Depuis trente ans une dialectique perverse proclame que la poursuite de la « ressemblance » est une hérésie et que se pencher

sur les abîmes individuels, c'est compromettre la réussite picturale. Un orgueil mal placé s'efforce de discréditer toute soumission au modèle. Mais à considérer les êtres de si haut, de si loin, ne risque-t-on pas de perdre contact avec le tangible qui seul nourrit et sans qui toute généralisation demeure arbitraire ?

Fort heureusement se dessine aujourd'hui chez un assez grand nombre de jeunes une réaction contre un tel ostracisme. Il est significatif que, ces derniers mois, deux expositions aient été consacrées au portrait : l'une, intitulée 28 *jeunes peintres*, 28 *jeunes femmes*, l'autre la *Compagne du peintre*.

Les artistes auxquels s'est adressée la galerie Drouant-David, à l'exception de Bezombes et de Carzou, sont plus près de la trentaine que de la quarantaine. Ils avouent ce qui leur manque encore, et ces aveux sont pleins de promesses. L'autorité dont ont fait preuve, notamment, Verdier (la marquise de Lévis-Mirepoix), Aizpiri (Nicole Courcel), Rebeyrolles (Aline Adet), Bernard Buffet (Sylvia Giono), de Rosnay (madame Dreda-Bohan), Cortot (Jenny Clark), montre que, loin de les pousser à la facilité, la reconstitution d'un visage leur a permis d'accomplir de nouveaux progrès. Plusieurs sont parvenus à définir plastiquement et dans sa rigueur un caractère ; mais on les sent, en général, un peu trop crispés. Bien qu'il s'agisse d'effigies féminines, ce qu'ils ont, paradoxalement, le plus redouté d'exprimer c'est le charme, les inflexions, la sensualité.

Portrait, par Humblot.

Une des seules artistes du sexe faible conviées, Françoise Adnet, a su, en évoquant madame Paulvé, nous transporter dans un climat étrange, né de l'observation, et recréer une vérité qui tient du rêve. Elle a trouvé une personnalité aux mains mêmes (ce qui est peu fréquent ici) et respecté chez le modèle une attitude qu'on sent ne pas lui avoir été dictée. Tout l'art du portraitiste est là, et non dans de prétendues disciplines qui, au miracle de l'*unique*, substituent un conformisme paresseux. En art, comme dans la vie, ce qui rend les êtres précieux et irremplaçables ce sont leurs *différences*.

Le thème choisi par la galerie Framond, bien que plus limité, n'offrait pas moins de séductions : trente portraits de *compagnes de peintres*, le

mot pris dans son sens le plus général, la compagne n'étant pas seulement la femme ou l'amie, mais la sœur, la fille ou la mère. Quelques exemples, choisis dans un passé proche, ont permis de faire appel à Renoir, Odilon Redon, Carrière, Bonnard, Vuillard, Marquet, Pascin et Friesz, à côté d'Utrillo, Chagall, Van Dongen et Raoul Dufy. Sans doute ne pouvait-il pas y avoir la même sûreté dans le choix des jeunes. Mais d'incontestables réussites, comme celles de Roland Oudot, de Legueult, de Chapelain Midy, de Téréchkovitch, d'Humblot, de Rohner, d'Yves Brayer, ont montré que de tels portraits, peints sans désir de lucre ni espoir de plaire, sont de ceux où l'artiste, fixant des dominantes et des variations vérifiées au long d'une expérience quotidienne, mit tant d'amour qu'il est parvenu souvent à se dépasser.

— Qu'est-ce qu'une nature morte ? Un portrait. Un portrait où l'artiste a donné la vie à l'inanimé, l'unité à des disparates. Devançant les projets du Louvre, mais se limitant à des œuvres françaises, la galerie Charpentier montre que, des Maîtres de la Réalité à Renoir, à Fantin, à Vuillard, à Roland Oudot, notre climat, notre ciel, comme Chardin, leur ont conseillé : *De la douceur ! De la douceur !* (et la douceur n'exclut pas la force). L'exposition est d'une belle tenue. La place de Cézanne et de Van Gogh, pères de la nature morte moderne aurait pu être marquée davantage. En insistant sur Manet et Renoir, chez lesquels il n'y a point combat avec l'objet, on a voulu surtout rasséréner nos yeux et nous faire oublier que trop souvent aujourd'hui, figures, paysages, nus, victimes d'un excès de démonstrations, ne sont plus — au sens littéral du mot — que natures mortes.

— Fidèle aux mêmes qualités sous tous les ciels, André Villebœuf, qui revient de Bretagne, nous communique son animation, son optimisme et son goût du pittoresque. Qui, mieux que Dufy, prince de l'aquarelle, eût pu présenter ses aquarelles exposées chez Charpentier ?

CLAUDE ROGER-MARX

Le Théâtre. — Le Profanateur. — La première création qui se fasse à l'Athénée depuis la mort de Louis Jouvet est celle d'une pièce de Thierry Maulnier : *le Profanateur*. Allons ! Pierre Renoir, successeur du grand homme de théâtre son ami, n'a pas démérité d'une illustre mémoire. Sur la scène où la plupart des imaginations de Jean Giraudoux ont pris naissance, incarnées par Jouvet et les siens, celles de Thierry Maulnier peuvent se déployer à leur tour : d'un normalien à l'autre, d'un poète à l'autre, c'est la même qualité d'inspiration, la même dignité tragique, la même sûreté de langage.

Le Profanateur est de beaucoup la meilleure pièce de Thierry Maulnier, et celle où il me semble qu'il a mis le plus de lui-même. Nous voilà loin des étincelants exercices, un peu gratuits, de *la Course des Rois*, et de cette évocation lyrique, *Jeanne et les Juges*, par où le monstre d'intelligence qu'est Thierry Maulnier a montré qu'il pouvait, tout de même que naguère Paul Valéry, écrire sur commande une œuvre qui fût valable. *Le Profanateur* va plus loin. Il échappe au pur domaine des idées pour mettre en cause des êtres vivants. Et ce qui séduit dans l'ouvrage, c'est précisément que la thèse y souffre dans sa rigueur de la complexité, ou, si l'on veut, de l'épaisseur des personnages.

Thierry Maulnier, a dit, ou on lui a fait dire — et de toutes manières il n'a pas démenti — que son héros, Wilfrid de Montferrat, représentait l'homme qui refuse de « s'engager ». Quelle erreur! Wilfrid est « engagé » avant que le rideau se lève. Capitaine de l'empereur Frédéric II de Hohenstauffen et chargé de contrôler Mantoue, il demeure fidèle à son maître quand le Pape l'excommunie et quand l'Italie tout entière se révolte contre son autorité : cela me semble le modèle de l'engagement, et même de la fidélité dans l'engagement. Mais l'intérêt de la pièce, et sa beauté, sont ailleurs : dans la force et dans le contraste des caractères, par quoi le sceptique Montferrat et le fanatique Aldo Pozzi s'opposent, tout de même que les deux sœurs, Amata et Benvenuta ; et dans le raccourci puissant et pittoresque par où Thierry Maulnier ressuscite, sous son visage italien, le siècle de Saint Louis. Le dernier acte, où Montferrat, acculé à la mort, fait front à tout ce qui l'accable, contient quelques scènes qu'on n'oubliera plus.

J'avais vu jouer *le Profanateur* il y a deux ans, au Festival d'Art Dramatique, en Avignon. Le verger d'Urbain V et la nuit provençale prêtaient alors leurs sortilèges à une troupe moins bien préparée que celle de l'Athénée, mais supérieure par plusieurs de ses éléments. Fors madame Marcelle Tassencourt et M. Tony Taffin, qui, à Paris comme en Provence, défendent à merveille leurs personnages et leur auteur, les comédiens de l'Athénée jouent en effet, sinon « à côté », du moins sans grand bonheur. M. Michel Bouquet lui-même paraît incertain en croisé et ne pousse pas le caractère qu'il représente jusqu'à sa pleine expression. mademoiselle Ariane Borg remplace mademoiselle Monique Chaumette, mais ne la fait pas oublier. Et l'interprétation de M. Henry Polage, très honorable Pio, demeure bien inférieure à celle de M. Maurice Jacquemont, qui était admirable. Du moins les décors et les costumes de M. Léon Gishia nous restent-ils, et l'excellente mise en scène de madame Tania Balachowa égale celle de M. Jean Vilar.

FRANCIS AMBRIÈRE

Jean Rostand. — Nous avons vu nombre de prix aérolithes rayer le ciel d'hiver, et tomber, certains avec discernement, le plus souvent n'importe où, n'importe sur qui, parce que telle est la loi de la pesanteur. Le *Grand Prix littéraire de la Ville de Paris* vient de choisir juste. La capitale qui dresse les tours de Notre-Dame, le dôme d'or des Invalides et la dentelle d'acier calculée par Eiffel, s'est avisée qu'une œuvre monumentale s'était élevée dans son voisinage, à Ville-d'Avray. Après avoir naguère désigné Léon-Paul Fargue, André Suarès, Paulhan, Vialar, elle vient de saluer le haut et solide labeur de Jean Rostand.

Tous ceux qui ont suivi la croissance de l'édifice auquel Jean Rostand a employé son vaste savoir, son ingéniosité et sa longue patience, se réjouissent d'une telle consécration.

Est-ce au sagace, à l'infatigable chercheur qu'est allé ce prix, le premier qu'ait reçu Jean Rostand, et, par son nom prestigieux, le plus beau de tous les prix? Nul n'ignore l'immense travail qui nous a révélé *la Vie des Crapauds*, celle des *Libellules*, des *Vers à soie*, des *Insectes*. Jean Rostand, alors qu'en France la science officielle ironisait ou niait, a distingué la vérité de la théorie des gènes, et en démontra le bien fondé dans *les Problèmes de l'Hérédité*, dans l'*Introduction à la génétique*, etc. Ses nombreux travaux originaux sur les œufs de batraciens traités par le froid ou les agents chimiques, ont permis d'éclairer le problème de la parthénogenèse et celui du doublement des stocks chromosomiques.

Est-ce à l'historien de la science? L'auteur de *l'Aventure humaine*, de *l'Esquisse d'une histoire de la Biologie*, des *Grands courants de la Biologie*, et de tant d'autres ouvrages excellents, a marqué vigoureusement de son nom l'étude historique de nos connaissances actuelles.

Est-ce enfin au moraliste? Au centre même de la science, la pensée, en une contemplation objective, sait découvrir un monde toujours neuf. Entre autres grands essais, *les Pensées d'un Biologiste* ont révélé l'impassible amertume d'un esprit lucidement averti : « *J'aime qu'on suffoque dans la raison, mais qu'on s'y tienne... Toute la dignité de l'homme est d'oser regarder en face une vérité indigne de lui* ». Un style bref, condensé, digne de La Rochefoucauld ou de Vauvenargues, où chaque mot est directement soutiré du fait. Et parfois quel cri sobrement romantique : « *Je ne suis pas exigeant dans le privé : c'est un autre univers qu'il m'eût fallu* » !

Jean Rostand est resté un Rostand. C'est à la science qu'est allé l'effort de toute sa vie. Mais, comme un Laplace, un Claude Bernard ou un Louis de Broglie, il y a apporté le don de soi qui fait les grands écrivains.

LUC DURTAIN

Compagnons du Tour de France. — M. Georges-Henri Rivière a organisé, dans quelques salles du Palais de Chaillot, une fort piquante exposition sur les Compagnons du Tour de France. Annoncée dès le vestibule par un « chef-d'œuvre » de menuiserie de dimensions impressionnantes, elle révèle à bien des visiteurs l'une des plus curieuses institutions ouvrières de notre temps. Il y a toujours, en effet, des milliers d'artisans français qui sont Compagnons du Tour de France et fiers de l'être. Leurs groupements — d'ailleurs rivaux comme au temps d'Agricol Perdiguier — conservent jalousement leurs secrets initiatiques, moins connus que ceux de la franc-maçonnerie.

Le vocabulaire compagnonnique nous est pourtant en grande partie révélé, au long de nombreuses vitrines, selon les grâces désuètes d'une calligraphie associée à des enluminures populaires, par de très nombreux documents qui nous sont présentés avec de minutieux commentaires. Non moins précieux sont les « chefs-d'œuvre » compagnonniques : machines en miniature, prodiges d'adresse comme ces cordes sans fin, ou touchantes fantaisies comme cette pendule de vannerie. Il suffirait de visiter, en gare de Lyon, l'exposition des œuvres dominicales du personnel de la S.N.C.F. pour rencontrer de telles merveilles de patience, dont le goût d'ailleurs peut être parfois contestable.

Et c'est ce qui oblige à certaines réflexions critiques, moins sur cette tentative elle-même, pour laquelle M. Rivière et ses collaborateurs ont multiplié les efforts de recherche historique et d'objectivité, que sur la « Muséographie », comme on dit depuis quelques années : une telle réussite technique n'en révèle-t-elle pas, par son fini même, certaines limites, particulièrement graves lorsqu'il s'agit d'évoquer la vie populaire ?

Les arts majeurs — que leur présentation s'inspire ou non de l'histoire de la civilisation — ont toujours pour eux l'admirable argument : *A thing of beauty is a joy for ever.*

En est-il de même pour les arts populaires ? Leur stabilité relative peut être un danger de monotonie dont témoignent certaines séries de salles folkloriques des grands musées scandinaves. On ne pourrait conjurer ce péril que par le franchissement hardi de très longues étapes historiques. La nouvelle science de l'Archéocivilisation, qui associe le Folklore à l'Archéologie, saurait nous y inviter : ignorant l'étroite subordination aux textes, elle oserait rapprocher, en l'espèce, les Compagnons du Tour de France des artisans nomades qui ont jalonné de leurs « cachettes de fondeurs » les routes protohistoriques. Et, par un choc en retour, elle permettrait à l'archéologue de mieux comprendre comment, durant les hautes époques qu'il étudie, un enseignement moral pénétrait l'enseignement technique.

ANDRÉ VARAGNAC

Le Cinéma. — Walt Disney et Jean Renoir. — Le dessin animé de long métrage a peut-être vécu. Walt Disney s'y essouffle. Du moins, il nous donne une *Alice au pays des merveilles* qui ne convainc personne. Alice est fade. Ses aventures sont laborieuses. Il nous faut attendre la brillante séquence des cartes pour retrouver la patte du maître.

Et pourtant, l'histoire qu'écrivit un jour Lewis Caroll garde sa saveur. Ce qui convient au récit ne convient pas nécessairement au cinéma. Tout le charme du livre tenant à son ton, ce parfait naturel avec lequel on nous y contait les choses les plus merveilleuses, ou les plus cocasses. Qu'un lapin tire sa montre de son gilet et s'écrie : « Mon Dieu! Je vais être en retard » paraissait la chose la plus normale du monde. Ici, le naturel est perdu. On ne retrouve du livre que son affabulation. J'avoue que, privée de ses harmoniques, elle me paraît insuffisante.

— Heureusement pour elle — et pour nous! — la firme des Disney Brothers n'a pas tardé à attacher une seconde corde à son arc. Celle du *film de Nature*, qui nous a déjà valu *les Phoques* et *la Vallée des Castors*. Le troisième de la série, assez niaisement intitulé en Français *la Terre, cette inconnue*, n'est pas moins remarquable.

Rien de ce qu'il nous montre n'est tout à fait inédit. On avait déjà vu des chrysalides se transformer en papillons, des araignées tisser leur toile, des insectes manger des plantes et réciproquement et des caméléons attraper des mouches à distance en projetant leur langue dans les espaces sidéraux. On nous avait aussi montré, grâce au procédé du cinéma accéléré, des bourgeonnements et des floraisons. Mais on ne nous avait jamais présenté tout cela d'une façon systématique, spectaculaire et rythmée. L'orchestration est extraordinaire de précision, de pertinence et d'humour. On peut saluer comme une vraie trouvaille la samba qui souligne la démarche hésitante de la bécasse. Claude Mauriac remarque à ce propos : « On a tort de nous faire rire. La nature est une chose grave. » Sans doute. Mais tout est grave. Et c'est précisément des choses graves qu'il faut rire. L'anthropomorphisme est une habitude absurde, peut-être, mais dont nous ne pourrons pas nous séparer, aussi longtemps que nous serons des hommes! Pour ma part, je ne trouve pas mauvais que l'homme se moque d'une fleur, d'un crapaud, d'un oiseau parce qu'il trouve qu'ils lui ressemblent. Le sens de l'humour, c'est peut-être aussi le sens de l'humilité vraie.

— Enfin, il faut voir le beau film que Renoir a fait aux Indes, *le Fleuve*. On peut lui faire quelques reproches : une intrigue un peu molle, à laquelle l'auteur lui-même ne croit guère et la couleur, quelquefois discutable (et quelquefois aussi assez belle).

Mais le film a par dessus tout un pouvoir d'enchantement. Il nous fait

découvrir quelques aspects d'un monde qui n'est pas le nôtre et, en une heure, il arrive à nous en donner la nostalgie. Ce fleuve entrevu, c'est déjà une patrie perdue et qu'on voudrait retrouver. Cette tristesse du retour chez soi, c'est le privilège de l'artiste.

JEAN FAYARD

L'Art Mosan. — Jamais le mot trésor dont on a parfois abusé, n'a mieux signifié l'ensemble prestigieux d'orfèvreries, de bijoux, d'émaux provenant de la vallée de la Meuse. Châsses, reliquaires, et polyptiques composent sous la lumière d'étincelantes féeries. Sculptures et enluminures de l'époque carolingienne, romane et gothique font de l'exposition du Pavillon de Marsan l'une des manifestations d'art les plus importantes de ces dernières années. Nombre de ces objets précieux furent présentés à Liège pendant les mois d'octobre et de novembre, mais des pièces rares venues d'Angleterre, d'Allemagne et de nos cathédrales françaises s'y sont ajoutées.

Il a paru utile de modifier le titre de la manifestation qui vient de fermer ses portes à Liège pour les rouvrir à Paris : l'exposition de l'art mosan est devenue celle des Trésors d'art de la vallée de la Meuse pour éviter toute confusion avec la notion d'art flamand. D'autre part le nouveau titre a l'avantage d'insister sur le caractère géographique du vaste courant d'échanges qui anima la vie intellectuelle et artistique de cette partie de l'Occident. Dès l'époque de Charlemagne, une sorte d'Europe unie s'affirmait déjà dans cette région. France, Allemagne, Italie paraissaient mutuellement s'enrichir dans le commerce de leurs valeurs culturelles. En fait les arts pratiqués sur les rives de la Meuse se sont surtout révélés dans deux domaines historiques dont les frontières ont aujourd'hui disparu : le diocèse de Liège d'abord, la principauté de Liège ensuite.

Héritier de l'antique cité de Tongres, le diocèse de Liège s'est étendu jusqu'en 1559 de la Semois à la Basse-Meuse et de Louvain à Aix-la-Chapelle. La ville où Charlemagne fit élever sa chapelle appartenait au diocèse. Aux écoles de Liège se rencontrent des clercs venus de Germanie, de Bohême, de Lorraine ou de Normandie. Ils s'instruisent de la théorie musicale, du chant grégorien. Dans cette « Athènes du Nord » dont parle un moine liégeois à propos de sa ville, la transcription des manuscrits, l'enluminure, la taille de l'ivoire, les arts du métal s'épanouissent. Clercs et artisans de la vallée de la Meuse ne restent pas insensibles aux influences extérieures. Leurs exemples viennent du nord de la France, des évêchés lorrains de Metz, Toul et Verdun, du Rhin et de l'Italie.

Depuis les fonts baptismaux de Saint Barthélémy qui allient la beauté

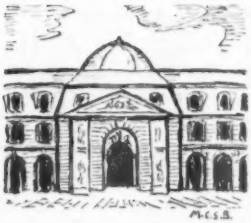
antique à la pensée chrétienne c'est une succession de chefs-d'œuvre : le chef reliquaire du pape Saint Alexandre en argent repoussé, ciselé et doré, enrichi de perles et de pierreries, le rétable de la Pentecôte, l'autel portatif de Stavelot témoignent de la puissance de cet art mosan où se mêlent à des apports byzantins des souvenirs de l'art barbare.

A travers le XIIe siècle, apparaissent des générations de grands orfèvres. Le rayonnement de l'art mosan se prolonge jusqu'en Pologne. Au XIIIe siècle, l'influence de l'architecture française se fait sentir : le somptueux polyptique de Floreffe est l'un des exemples les plus spectaculaires des arts du métal. Au XIVe siècle, Dinant devient le centre principal de l'industrie à laquelle la ville impose son nom : la dinanderie.

De la Renaissance au XVIIe siècle, la principauté défendra son indépendance devant les grandes monarchies française, espagnole et autrichienne. Les Liégeois travaillent à la cour de France au temps de Richelieu, Séguier et Mazarin. Jean Varin grave des médailles et sculpte le buste de Louis XIV. Au XVIIIe siècle les meilleurs artistes de Liège viennent aussi en France : le musicien Grétry, le peintre Léonard de France, les graveurs de Marteau.

Liège suivit Paris dans sa Révolution. La dernière assemblée nationale liégeoise avait voté la réunion de la principauté à la République française. Là s'arrêtent les limites chronologiques d'une exposition dont le succès à Liège se poursuit brillamment à Paris.

MICHEL FARÉ,
Conservateur au Musée des Arts Décoratifs.



L'O.N.U. au Château de Versailles. — Il était temps que M. Cornu poussât un cri d'alarme au sujet du château de Versailles que des crédits insuffisants n'ont pas permis d'entretenir depuis la guerre. Comme l'a expliqué M. Mauricheau-Beaupré dans cette revue, les toitures sont percées, les poutres sont pourries, les plafonds s'effondrent. Il faut des milliards pour remettre en état ces bâtiments qui couvrent plusieurs hectares.

Mais parmi ces constructions, il y en a beaucoup qui sont pratiquement inutilisées et la charge de l'Etat serait moindre si les réparations qui les concernent étaient supportées par une nouvelle affectation.

Pourquoi, par exemple, puisqu'il semble bien que l'O.N.U. a une prédilection particulière pour notre ville et qu'il prend le chemin de venir y tenir ses sessions extraordinaires, pourquoi ne pas affecter les Grandes Écuries de Versailles aux bureaux de l'O.N.U.? Pourquoi le théâtre de Gabriel n'abriterait-il pas leurs séances? Versailles est devenu

un quartier de Paris. Et les deux milliards qui ont été dépensés pour la construction de bâtiments provisoires sur la terrasse du Trocadéro auraient été beaucoup mieux utilisés à la réfection du Théâtre de Gabriel, qui menace ruine, et des Grandes Écuries.

Pour paradoxal que cela paraisse, à une époque où les services publics ne savent pas où se loger et réquisitionnent des immeubles d'habitation, il y avait dans Paris même des bâtiments assez vastes pour abriter tous les bureaux de l'O.N.U. Lesquels? Les Invalides, par exemple où une remise en état aurait été peu onéreuse.

Mais nous laissons à l'abandon, ou dans un demi-abandon, notre patrimoine architectural, et ce n'est que lorsqu'un édifice de tout premier ordre, comme le château de Versailles, est menacé d'une destruction complète qu'on songe enfin à prendre les mesures indispensables à sa conservation.

Et si ce n'est pas l'O.N.U. qu'on installe dans une partie des dépendances de Versailles, que ce soit autre chose, (on a parlé des archives des Affaires Étrangères, ce serait parfait), mais que ces bâtiments ne restent pas de grands corps vides et sans âme. Voici des années qu'on demande que des représentations théâtrales et des concerts soient donnés dans ce théâtre qui a gardé tout son équipement du XVIIIe siècle et qui ne sert qu'un jour, tous les sept ans, pour l'élection du Président de la République. Que d'ateliers d'artistes, que de logis pour des écrivains ne pourrait-on pas trouver dans certaines dépendances du grand château. Henri IV avait fait construire la grande galerie du Louvre pour y loger les artistes, la Quatrième République ne pourrait-elle pas leur donner asile dans le château du Roi Soleil?

GEORGES PILLEMENT

★ CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE ★

LES VOIX DU SILENCE

par André MALRAUX *(Gallimard)*

VOICI peut-être le premier livre de Malraux, celui que son enfance, tout imprégnée du mystérieux appel de l'art et de l'Orient, rêva d'écrire avant tout autre et que sa maturité nous donne, au bout de trente années de guerres, de révolutions et de chaos. Le héros de *la Condition humaine* et de *l'Espoir, avide de jouer sa biographie comme un acteur joue un rôle*, s'efface enfin derrière son œuvre.

Les *Voix du Silence* sont la réédition, remaniée et refondue, des trois essais de *Psychologie de l'Art* (Skira) dont ceux-ci (analysés en septembre 1950 dans cette revue par F. Fosca) constituent, pour partie, la matière première. Pour partie seulement, car les lecteurs familiers retrouveront la disposition primitive et l'essentiel du texte de ces premiers volumes, enrichi d'adjonctions multiples et de 250 reproductions nouvelles.

On connaît les critiques faites à la *Psychologie de l'Art :* trop d'emprunts, passés sous silence, à l'esthétique allemande contemporaine, ou même à l'œuvre d'Elie Faure ; un style dont l'éclat n'évite pas toujours la confusion ; des rapprochements hasardeux, des généralisations hâtives ; beaucoup d'ambiguïté, d'imprécision, sous d'éclatants coups de cymbales. Les esthéticiens étrangers furent les plus sévères : il nous souvient encore de l'indignation de M. Bernard Berenson.

Mais ces critiques soulignaient l'immense intérêt du livre : Malraux venait d'annexer à la littérature — avec quel éclat ! — un domaine réservé en principe à la science (dans la mesure où il est impossible de parler *sérieusement* de l'art sans technicité), où s'étaient, chez nous, presque seuls, risqués un Taine ou un Baudelaire. Il faisait la synthèse de toutes les découvertes récentes en un vaste tableau où l'œuvre peint du monde entier se trouve résumé.

La première partie évoque l'histoire du *Musée imaginaire*, des cités sumériennes à nos néo-primitifs, la reproduction apportant, pour la première fois, son héritage au monde. Mais cet héritage est le résultat d'une métamorphose prodigieuse, car toute résurrection filtre ce qu'elle ressuscite, et la vie nous donne des formes du passé une image perpétuellement mouvante : *le chef-d'œuvre ne maintient pas un monologue souverain mais un invincible dialogue*. Cette métamorphose, Malraux la suit à travers les mythes et les styles — l'art grec et le baroque, le bouddhisme et la Grande Régression, Rome et Byzance, le gothique et l'art moderne — trouvant chaque fois pour les définir des raccourcis grandioses, semés de formules éclatantes *(la Grèce, art du monde réduit à la terre... la fatalité des Atrides, c'est la fin des grandes fatalités orientales... Au destin de l'homme, l'homme commence et le destin finit... Le génie du vitrail finit quand le sourire commence..., etc.)*.

Malraux en vient alors à se demander : « Qu'est-ce que l'art ? » et répond : « ce par quoi les formes deviennent styles. » L'art ne naît de la vie qu'à travers un art antérieur : toute destinée d'artiste commence par le pastiche, et toute création est, à l'origine, la lutte d'une forme en puissance contre une forme héritée. Mais l'art est aussi une des formes les plus hautes de l'accusation, et, comme l'écrivit Wagner, « *l'homme qui n'a pas été, dès son berceau, doté de l'esprit de mécontentement de tout ce qui existe, n'arrivera jamais à la découverte du nouveau* ». Ni l'histoire, ni la biographie ne rendent compte de la qualité des œuvres et *les grands artistes ne sont pas les transcripteurs du monde, ils en sont les rivaux*.

L'œuvre est la *monnaie de l'absolu :* tous les grands arts du passé sont religieux, mais la civilisation moderne semble incapable d'incarner des valeurs spirituelles. Pourtant, si l'art n'est pas une religion, il est une foi, et la négation d'un monde impur. Et Malraux retrouve, pour conclure, les accents passionnés que l'aventure lui inspira. Sa religion de l'homme n'a fait que changer de prêtre, et pour lui, l'art est un anti-destin, et l'histoire de l'art tout entière devrait être une histoire de la délivrance, car l'histoire tente de transformer le destin en conscience, et l'art de le transformer en liberté. « Ame du passé » au sens où chaque religion donne une âme au monde, l'art donne aux hommes une communion, la seule peut-être qu'ils puissent espérer dans ce siècle dominé par la fatalité. « Aussi atroce que soit un temps, son style n'en transmet jamais que la musique. » Las de révoltes et d'aventures, las de détruire, Malraux découvre enfin ce qu'il reniait à vingt ans : l'essence de l'homme.

PIERRE DE BOISDEFFRE

LE PROBLÈME DU CANCER

par Simone Laborde

(Doin)

Le problème du cancer non encore résolu, demeure l'une des préoccupations dominantes des médecins et des biologistes. L'éminente spécialiste, le docteur S. Laborde, présente une excellente mise au point de la question ; elle insiste tout particulièrement sur l'étiologie de la maladie et les divers traitements. Parmi les hypothèses susceptibles d'expliquer la cancérisation, deux sont retenues : l'une selon laquelle le processus malin serait dû à la mutation d'une cellule somatique normale, l'autre attribuant la malignité cellulaire à un virus. Le cancer n'est ni contagieux, ni héréditaire ; toutefois il existe des facteurs héréditaires capables de favoriser ou d'entraver son éclosion.

La thérapeutique s'oriente actuellement vers la chimiothérapie, mais les méthodes d'ordre général qui permettraient la guérison des cas considérés comme désespérés, ne sont pas encore établies.

A. TÉTRY.

JE SUIS COUTURIER

Propos de Christian Dior

par Élie Rabourdin et Alice Chavane

(Ed. du Conquistador)

Christian Dior résume au cours de ces interviews son expérience de grand couturier. Pour lui, créer une robe c'est un peu comme pour un poète écrire un poème.

Il tient aussi du directeur de théâtre risquant sa réputation comme celui qui monte une pièce sur une collection nouvelle. Rien ne rappelle plus une première que la présentation d'une collection : même fièvre, même travail harassant, avec le cortège habituel des brouilles, des pleurs, des embrassades.

Christian Dior dépeint de la manière la plus vivante les divers rouages de sa maison : ateliers de couture, premières, mannequins, vendeuses, sans oublier ces capricieuses et indispensables auxiliaires de sa fortune et de sa gloire : les clientes.

SOLANGE DE LA BAUME.

PARIS AUX YEUX DU MONDE

présenté par J.-L. Vaudoyer

(Les Deux Rives)

Dans une charmante préface, Vaudoyer, qui aime passionnément Paris, explique qu'il a parfois (et fugitivement) regretté de n'être point un étranger. Pour le seul plaisir de voir les Tuileries ou Notre-Dame avec des yeux neufs. Cette réflexion, ce désir de connaître les images du premier choc, l'a conduit à rassembler les impressions de voyageurs qui, de siècle en siècle, ont, dans des romans ou des souvenirs, fixé leurs émotions de Paris. Son choix débute par un morceau de Jules César, puis passant par Casanova, Sterne et 66 autres auteurs nous conduit à Ventura Garcia Calderon sur qui cet aimable livre se clôt nous laissant dans la mémoire une farandole de tableaux d'une grande diversité : mare d'Auteuil, Louvre, grisettes, Institut, French Cancan, jardin du Palais-Royal et boîtes de Montmartre. Somme toute si presque tous ces voyageurs ont aimé Paris, hors quelques bougons, ce sont peut-être les Anglais qui en parlent avec le plus de tendresse, car pour eux Paris est une ville... du Midi. Il y a sur Paris-Sorrente, Paris-Amalfi des pages ravissantes dans ce livre plaisant, spirituellement illustré par Grau Sala.

M. T.

DÉCOUVERTE DU CIEL

par Pierre Rousseau

(Nouvelles Éditions latines)

Pierre Rousseau, dont on a souvent lu, ici même, de remarquables études scientifiques, a esquissé, dans cet ouvrage, l'histoire des moyens par lesquels l'homme a graduellement obtenu la connaissance de l'univers. Histoire qui est, en effet, une découverte continue, comme une scène de théâtre dont le rideau, se levant peu à peu, dévoilerait les proportions de plus en plus vastes. Invention de la lunette, fondation des grands observatoires — Paris, Greenwich, le mont Wilson — création de l'analyse spectrale, développement des télescopes géants, tout cela serait peut-être un peu technique et aride si l'auteur ne menait son récit à une allure « cinéma » et ne divertissait le lecteur par de fréquentes anecdotes. Ajoutons que des hors-texte, reproduisent des gravures rarissimes, puisées dans la riche collection de l'Observatoire de Paris.

A. B.

⁂ BASILIQUES ⁂ ET SANCTUAIRES D'ITALIE

par Louis Réau *(Nathan)*

Collection de belles photographies qui nous transportent du cloître (pour Mille et une Nuits) de Saint-Jean-de-Latran à ce vieux temple dorique de Syra-

cuse qui s'est costumé en cathédrale. Dans l'intervalle beaucoup d'œuvres d'art inspirées par des Français. Louis Réau qui a rassemblé ces beaux documents et les a fait précéder d'une substantielle préface rappelle en effet ce mot d'Albert Besnard : « *Rome est pleine de chefs-d'œuvre français qu'on prend souvent pour des chefs-d'œuvre d'artistes romains* » et il ajoute : « *On pourrait généraliser cette observation à l'Italie tout entière* ». Ce qui ne signifie pas que M. Réau entend annexer l'art italien mais seulement qu'il veut faire bonne justice à nos compatriotes.

M. T.

MÉMOIRES DE SAINT-SIMON

(Hachette)

Ces mémoires passionnants, passionnés, explosifs on hésite à s'y engager, à supposer qu'on les possède dans l'édition complète. Il y a des temps morts, des longueurs — et puis la vie est trop courte. La collection du *Flambeau* propose deux volumes d'extraits (reliés) pour un prix très modique. On se doit de signaler cette édition qui enchantera beaucoup de lecteurs. On y verra par exemple comme on se lance dans des guerres pour des questions de fenêtres trop étroites — il s'agit de vraies fenêtres et de M. de Louvois et non pas de psychose d'encerclement.

G. L.

LA VIE MEURTRIÈRE

par Félix Valloton *(Trois Collines)*

Il n'était pas sans intérêt de rééditer le roman posthume du célèbre peintre vaudois qui, lors de sa publication dans le « Mercure de France », provoqua des réactions assez vives. Sa lecture permet de mesurer combien, en quarante ans (le livre date de 1908), la technique romanesque a évolué. La discrétion de son ton et le classicisme de son style lui donnent un certain charme discret, accentué encore par les bois gravés de l'auteur, lesquels représentent naturellement des héros à redingote et à barbiche. Le sujet n'a rien perdu de sa valeur dramatique. C'est l'histoire d'un malheureux que la fatalité poursuit et qui depuis son enfance a été l'instrument involontaire de plusieurs morts. Éperdûment amoureux d'une jeune femme, il l'a courtisée en vain pendant des mois. Lorsqu'il la serre enfin dans ses bras, c'est pour lui passer le germe d'une maladie qu'il a, à son insu, contractée en couchant avec une fille publique, et dont elle meurt. De désespoir, il se suicide. Il est remarquable que le récit de cette tragédie soit totalement dépourvu d'atmosphère. De ce sujet qui eût fourni jadis à Paul Bourget la matière d'un solide roman à thèse il faut bien reconnaître que Félix Valloton n'a tiré qu'un assez faible parti.

JACQUES DE RICAUMONT

ROSE WORMS - BARRETTA

Le Nid (Éd. théâtrales)

Un aimable volume de souvenirs (mais où la nursery tient un peu trop de place) sur deux artistes jadis célèbres : Gustave Worms, astre des théâtres du boulevard puis de la Comédie-Française, Blanche Barretta qui connut elle aussi d'éclatants succès dans des rôles de jeune fille.

Dans une belle préface, Pierre Fresnay évoque lui aussi la gloire de Worms dont on célébrait encore les dons et la technique lorsqu'il entra à la Comédie-Française. Le frère de l'auteur de ce livre, Jean Worms, a été lui-même un acteur connu.

L. R.

LES MYTHES RACIAUX

par Juan Comas *(Unesco)*

Le docteur Juan Comas, auteur de cette brochure, est un anthropologue mexicain fort connu. Il nous montre, tout au long de ces pages, que les théories racistes, loin d'être fondées sur l'anthropologie physique et la biologie, sont inspirées par le désir de prouver que les « phénomènes sociaux procèdent de conditions raciales déterminées ». Autrement dit, la « société se sentirait dégagée de toute responsabilité devant un déterminisme biologique fatal, impossible à modifier sur le plan social ».

M. Comas expose et réfute les systèmes d'explication historique et sociale fondés sur des conceptions biologiques démodées ou controuvées. Il qualifie justement ces théories de « mythes raciaux ». S'attaquant tout d'abord au mythe de la soi-disant infériorité du métis, il a beau jeu de prouver que les « peuples européens sont si mélangés que si on essayait de les classer d'après trois caractères, seule une très petite partie de la population présenterait à la fois les trois caractères requis ». L'auteur étudie ensuite le « mythe noir », ou préjugé de couleur, le mythe de la race juive et enfin le mythe de la supériorité aryenne.

(Croquis et dessins de Drian, Christian Bérard, A. Villebœuf, Grau Sala, Malclès, Claude Tolmer, Livia Dubreuil et Sibertin Blanc.

IMP. CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 6983-1-52.

CALMANN-LÉVY

Collection " MASQUES ET VISAGES " DIRIGÉE PAR ROGER GAILLARD

PAUL GUTH

MICHEL SIMON

PIERRE DESCAVES

GABY MORLAY

Chaque volume sous couvre-livre illustré d'une photographie de l'artiste . . . **330** frs

Collection " TRADUIT DE " DIRIGÉE PAR MANÈS SPERBER

PATRICIA HIGHSMITH

L'INCONNU DU NORD-EXPRESS

Roman traduit de l'américain par Jean Rosenthal

L'œuvre bouleversante qui a inspiré le grand film d'Alfred Hitchcock qui passe actuellement à Paris.

Un volume sous couvre-livre illustré . . . . . **600** frs

LE RAYON D'HISTOIRE

Vient de paraître

LOUIS JACOB

LES SUSPECTS PENDANT LA RÉVOLUTION

« Sous le vent de la Terreur »

Un volume broché sous couverture illustrée . . . . **500** fr.

HACHETTE

VIENT DE PARAITRE

LOUIS JOUVET

ÉCOUTE, MON AMI

Couverture, frontispice, vignettes et culs-de-lampe de
CHRISTIAN BÉRARD

Un vol. **375** fr.

TÉMOIGNAGES SUR LE THÉATRE

BIBLIOTHÈQUE D'ESTHÉTIQUE

Série « Notes d'artistes »

Un vol. **575** fr.

LOUIS MADELIN

de l'Académie française

DEUX RELÈVEMENTS FRANÇAIS

1815-1818
1871-1878

Un vol. **480** fr.

COLLECTION « LES GRANDES BIOGRAPHIES »

DUC DE LA FORCE

de l'Académie française

LA GRANDE MADEMOISELLE

Un vol. **690** fr.

PAUL GANIÈRE

CORVISART

Médecin de Napoléon

Un vol. **650** fr.

FLAMMARION

ALSATIA

MÉTAMORPHOSE
DE LA
LITTÉRATURE
TOME II
DE PROUST A SARTRE
par
PIERRE DE BOISDEFFRE
GRAND PRIX DE LA CRITIQUE 1950
PROUST - VALÉRY - COCTEAU
ANOUILH - CAMUS - SARTRE

et

DEUX ÉTUDES SUR LA
CONDITION
de la
LITTÉRATURE
et la
GÉNÉRATION du DEMI-SIÈCLE

" œil perçant, goût des profondeurs, plein d'esprit, M. de Boisdeffre écrit remarquablement. "
Robert KEMP

368 pages 14×19 Prix : 700 Fr.

LE TOME I DU MÊME OUVRAGE
DE BARRÈS A MALRAUX
est de nouveau disponible

384 pages 14×19 Prix : 700 Fr.

chez votre libraire et aux
ÉDITIONS ALSATIA
17, rue Cassette, PARIS-VIe

FERRI-PISANI
L'HOMME QUI RIAIT
OU LE
BONAPARTE INCONNU

Henry de Jouvenel l'employa au « Matin », le ministre Schrameck s'intéressa à lui, le primat de Normandie voulait en faire un cardinal, Clemenceau l'eut pour sous-chef de cabinet. Mais le sang des Bonaparte ne laissait aucun repos à Charles-Emmanuel-Marcel (1885-1929). Ce petit-neveu de Napoléon Ier rêvait d'être un nouveau MORNY. Il ne fut qu'un voyou de génie dont les aventures partagées par son biographe nous valent, aujourd'hui, le plus amusant des livres terribles, le plus terrible des livres amusants.

●

Un volume, 552 pages . . . . 600 fr.
Diffusé par la « Nef de Paris » (rue des Boulangers) et par « Hachette ».

LES ANNALES
· CONFERENCIA ·
REVUE MENSUELLE DES LETTRES FRANÇAISES

SOMMAIRE DE FÉVRIER

PAUL REYNAUD
UNE NOUVELLE LÉGISLATURE
•
MARCEL ACHARD
MARIUS
•
Me RENÉ FLORIOT
LA LIBERTÉ INDIVIDUELLE ET LA JUSTICE DANS LE MONDE D'APRÈS-GUERRE
•
ET LES CÉLÈBRES RUBRIQUES DE LA REVUE :
LE QUARTIER DES LETTRES
LE COTÉ DU THÉATRE
LA FLEUR DES LIVRES

79, Bd Saint-Germain - PARIS-6e
LE NUMÉRO : 85 FR.

PAYOT, 106, Boulevard Saint-Germain, PARIS

Vient de paraître :

Robert BARROUX
Archiviste de la ville de Paris

LA FRANCE
et son rôle dans l'histoire de la civilisation

Origines. - L'esprit courtois et l'esprit chevaleresque. - Unité ou diversité. - Les provinces. - La monarchie et l'esprit classique. - La révolution et l'âge de la recherche. - La langue française. - La nation.

Un vol. in-8° de la **Bibliothèque Historique** ..... **800** fr.

" Quel que soit le rôle des forces matérielles ou économiques, ces forces sont toujours dans la dépendance de l'esprit. " **R. Barroux.**

Général L.-M. CHASSIN

LA CONQUÊTE DE LA CHINE PAR MAO TSE TUNG (1945 - 1949)

Un vol. in-8° de la **Collection de mémoires, études et documents pour servir à l'histoire de la guerre,** avec 12 cartes ..... **700** fr.

" Un événement d'importance extraordinaire, qui aura des conséquences incalculables. " **Général L.-M. Chassin.**

Docteur Maurice PERCHERON
(de la Fondation Bergmann-Litoff)

LA PSYCHOLOGIE DE L'ENFANT

Avec la collaboration de Madeleine LE ROUX
Préface du Professeur Jean Lhermitte de l'Académie nationale de Médecine

Un vol. in-8° de la **Bibliothèque Scientifique** ..... **650** fr.

" Faire de cet être en devenir qu'est l'enfant un homme libre. "

Jean POUEIGH
Chargé de mission par le Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts

LE FOLKLORE DES PAYS D'OC
La Tradition occitane

92 dessins à la plume de **Ramiro Arrué**

Préface de André Varagnac
Conservateur au Musée des Antiquités nationales

Un vol. in-8° ..... **750** fr.

C. ZUCKER
Professeur à l'Université de Heidelberg

PSYCHOLOGIE DE LA SUPERSTITION

La superstition magique. - La superstition mystique. - Les pressentiments. - Superstition et population. - Géographie de la superstition. - La superstition et l'homme moderne.

Traduction de François Vaudou
Licencié ès Lettres

Un vol. in-8° de la **Bibliothèque Scientifique** ..... **650** fr.

" Cet ouvrage se propose d'étudier l'expérience superstitieuse, d'éclairer les forces qui produisent la superstition, ainsi que les autres conditions de son existence et enfin de prendre position sur le problème de la signification de la superstition pour l'homme. " **C. Zucker.**

EN VENTE DANS LES LIBRAIRIES

Le chef-d'œuvre de

GIONO

LE HUSSARD SUR LE TOIT

roman

"Jean Giono s'est glissé avec une aisance royale au premier rang des romanciers français de l'époque. Ce **Hussard sur le toit,** c'est un nouveau Giono qui nous est révélé."

ROBERT KANTERS

nrf

VIENNENT DE PARAITRE

ROMAIN ROLLAND

INDE

Journal inédit : TAGORE, GANDHI, NEHRU et le Problème de l'Inde.

LÉON-PAUL FARGUE

LES VINGT ARRONDISSEMENTS DE PARIS

Le dernier inédit du grand écrivain.
Illustré de 20 photos hors-texte de LAURE ALBIN-GUILLOT.

MAX JACOB

LETTRES A UN AMI

Correspondance inédite avec JEAN GRENIER.

GEA AUGSBOURG

MES AMÉRIQUES

Un magnifique album de 70 dessins originaux.

HENRI CALET

LES GRANDES LARGEURS

Balades parisiennes dans les "beaux quartiers".

BENJAMIN GORIELY

CETTE ANNÉE A JÉRUSALEM

...avec d'étranges Juifs.

JEAN GRENIER

L'ESPRIT DE LA PEINTURE CONTEMPORAINE

Faut-il comprendre l'Art moderne ? Et des études sur Braque, Chagall, Lhote

ALEXANDRE METAXAS

JOURNAL DE CÉSAR

Une contribution enjouée à l'Histoire : que pensait Jules avant d'être César ?

DOMINIQUE ROLIN

LES ENFANTS PERDUS

Des témoignages romancés d'une vérité prenante :
aux enfants perdus... les mains pleines.

CHARLES HUMMEL

LES TEMPLES DORIQUES EN GRANDE GRÈCE

Un magnifique volume illustré de 22 photos hors-texte.

Collection "LE BOUQUET D'OPHÉLIE"

AMOURS D'ALFRED DE MUSSET

Des écrits d'amour pour tous les amants du monde.

EDITIONS VINETA

100, RUE DE RICHELIEU PARIS (2e) Tél. RIC. 64-66

Nouveautés

HENRI FOCILLON

PIERO DELLA FRANCESCA

Un volume illustré sur Alfa, 28 planches hors texte .. .. **1.800** fr.

HERBERT HEATON

HISTOIRE ÉCONOMIQUE DE L'EUROPE

Tome II : De 1750 à nos jours.

Un volume in-8°, 9 cartes et graphiques, 344 pages.. .. .. **850** fr.

Rappel : tome I : **Des origines à 1750**.. .. .. **750** fr.

HENRI SÉE

HISTOIRE ÉCONOMIQUE DE LA FRANCE

Tome II : Les temps modernes (1789-1914).

Un volume in-8°, 508 pages. .. .. **1.350** fr.

OTHON GUERLAC

LES CITATIONS FRANÇAISES

Un volume relié, sous jaquette .. .. **1.200** fr.

COLLECTION ARMAND COLIN

G. DUPOUY
ÉLÉMENTS D'OPTIQUE ÉLECTRONIQUE
1 vol., 81 fig.

H. et G. TERMIER
INITIATION A LA PALÉONTOLOGIE
2 vol., 50 planches.

et

G. VERRIEST : **Les nombres et les espaces.** — A. VILLIERS : **La psychologie de l'art dramatique.** — CH. CORBET : **La littérature russe.**

Chaque volume in-16, 124 pages, broché .. .. **260** fr.

Armand Colin

HISTOIRE DE LA VIE LITTÉRAIRE

publiée sous la direction
d'ANDRÉ BILLY
DE L'ACADÉMIE GONCOURT

●

OUVRAGES PARUS :

LA VIE LITTÉRAIRE AU MOYEN AGE
500 Francs — par Gustave COHEN

LA VIE LITTÉRAIRE AU XVIIe SIÈCLE
500 Francs — par Georges MONGRÉDIEN

L'ÉPOQUE ROMANTIQUE
500 Francs — par Jules BERTAUT

L'ÉPOQUE RÉALISTE ET NATURALISTE
500 Francs — par René DUMESNIL

L'ÉPOQUE 1900
750 Francs — par André BILLY

●

Chez tous les libraires

TALLANDIER

WINSTON S. CHURCHILL

MÉMOIRES SUR LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE

TOME V

L'ÉTAU SE REFERME

★

L'ITALIE CAPITULE

(6 Juin - 12 Novembre 1943)

avec 12 cartes, sous chemise illustrée

In-8° carré **795** fr.

★ ★

DE TÉHÉRAN A ROME

(13 Novembre 1943 - 5 Juin 1944)

9 cartes et 2 graphiques, sous chemise illustrée

In-8° carré **795** fr.

●

Dr. ROBERT SOUPAULT

ALEXIS CARREL

1873-1944

In-8° soleil, avec 6 illustrations hors-texte, sous couverture illustrée : **570** fr.

●

EDMOND JALOUX

de l'Académie française

ESSENCES

Édition revue et augmentée

Collection " **L'ÉPI** "

In-16 **420** fr.

PLON

LA PALATINE

DEUX ROMANS ÉTRANGERS

DUFF COOPER

OPÉRATION CŒUR-BRISÉ

Traduit de l'anglais par *LOUISE DE VILMORIN*

" Ce roman, où l'humour et la mélancolie sont savamment dosés, nous conte l'histoire d'un officier qui voulait se battre et ne vit jamais le feu, qui rêvait d'accéder aux plus hauts grades et ne dépassa jamais celui de commandant, qui vit sa fiancée s'enfuir avec un autre, et ne put épouser la femme qu'il aimait... "

FRANCE ILLUSTRATION

" ... un récit riche d'observations fines auquel la traduction de Louise de Vilmorin conserve son style et sa saveur. "

JEANINE DELPECH
LES NOUVELLES LITTÉRAIRES

" ... ce délicieux roman, le premier de l'auteur, est de ces coups d'essai qui valent des coups de maître. "

HENRI RAMBAUD
BULLETIN DES LETTRES

Un vol. in-16. **330** fr.

SINCLAIR LEWIS

SAM DODSWORTH

Partis avec enthousiasme à la découverte du " vieux monde ", Sam Dodsworth, homme d'affaires en retraite, portant avec peine le poids de ses loisirs, de sa richesse, et Fran, son épouse, tentée par le démon de midi, visitent l'Europe. Plus ils avancent sur cette voie aventureuse plus se révèlent avec évidence l'inconscience de Fran et la solitude morale de Sam. Au terme du voyage, les deux époux, que sépare une cruelle incompréhension, se retrouveront définitivement désunis.

COLL. " MAITRES DU ROMAN " N° 18 — In-8° écu. **780** fr.

SÉRIE TIRÉE A 2.200 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR PAPIER FIN

MARGUERITE YOURCENAR

MÉMOIRES D'HADRIEN

Marguerite Yourcenar a voulu évoquer, dans ses propres termes, la pensée de " l'homme le plus ondoyant et divers qui fût jamais ", du grand promoteur de la " paix impériale ", qui fut aussi le dernier représentant de la culture antique en même temps qu'un précurseur du monde moderne, sans ignorer pour autant les complexités tragiques de son destin personnel. Elle l'a fait dans un style admirable, à la fois en historienne, en romancière et en grande psychologue.

In-8° soleil. **525** fr.

PLON

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VIe

PRIX FEMINA

ANNE DE TOURVILLE

Jabadao

roman

100.000 exemplaires

1 vol. : 480 fr.

RÉIMPRESSION

Les Gens de par ici

1 vol. : 390 fr.

NOUVEAUTÉS

CHARLES MORGAN

Les Libertés de l'Esprit

Une contribution essentielle à la pensée de notre temps.

1 vol. : 420 fr.

ANTONINA VALLENTIN

H. G. Wells

Un destin émouvant et tourmenté.

1 vol. : 660 fr.

RÉIMPRESSION

NEVIL SHUTE

Le Testament

roman

« Un des plus beaux romans d'amour que j'aie jamais lus ».

570 fr.

PIERRE LOISELET
LES NOUVELLES LITTÉRAIRES